

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1996**

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : p. [2], [237]-423.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10x		14x		18x		22x		26x		30x	
								✓				
	12x		16x		20x		24x		28x		32x	

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

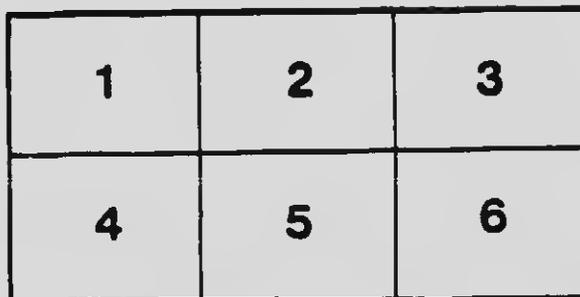
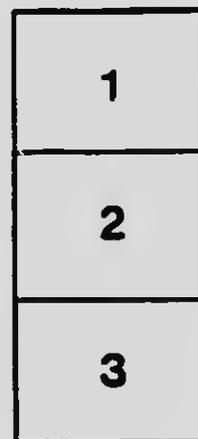
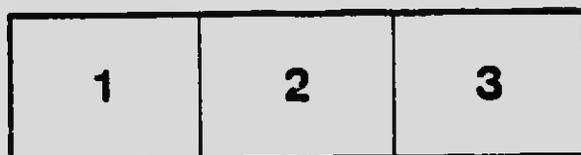
Université du Québec à Trois-Rivières,  
Bibliothèque

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Université du Québec à Trois-Rivières,  
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

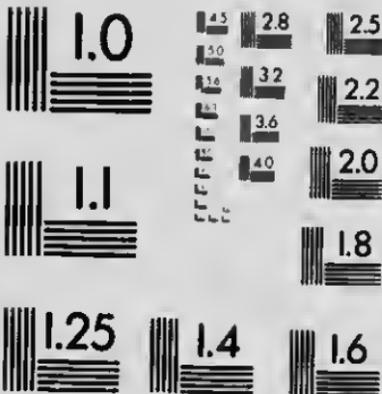
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par la seconde plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaître sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

**MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART**

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482-0300 Phone  
(716) 288-5989 - Fax

080801R70

302D

302D

SECRET

S. i 3-  
J267pa - 112

Le

# Parterre Anglique

OU CHOIX DE MERVEILLES TIRÉES DE LA VIE DES SAINTS

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR LE

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVÈDE, O. F. M.

*Commissaire de Terre-Sainte*

TOME DEUXIÈME



BIBLIOTHÈQUE  
CENTRE DES ÉTUDES UNIVERSITAIRES  
TROIS-RIVIÈRES

UQTR  
BIBLIOTHÈQUE  
ENTREPOT

17  
1+

17  
1+

LE  
**Parterre Angelique**

---

**SAINT STANISLAS, Evêque de Cracovie, martyr**  
( 7 mai. )

---

Nous allons, mes chers enfants, extraire de la vie de ce saint évêque, un miracle extraordinaire par lequel le bon DIEU nous montre qu'il use, au besoin, de sa toute-puissance, pour prendre la défense des âmes innocentes. Boleslas II, roi de Pologne, menait une vie scandaleuse. Saint Stanislas, comme c'était son devoir, l'en reprit charitablement, mais avec fermeté. Le roi jura de se venger. Mais comme la conduite du saint évêque était en tout irréprochable, ce monarque indigne eut recours à la calomnie.

Stanislas avait acheté, d'un seigneur nommé Pierre, la terre de Piotrawin, en avait payé le prix en présence de témoins et l'avait donnée et unie à l'église de Cracovie. Aucune formalité n'avait manqué à cette

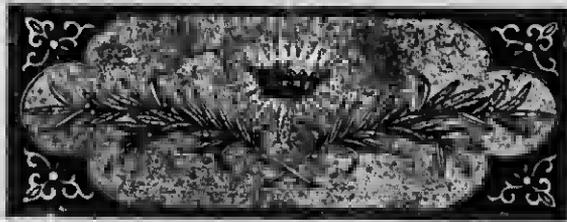
vente. Néanmoins, Stanislas n'avait pas exigé une quittance du vendeur, ayant pleine confiance en la bonne foi des témoins devant lesquels il l'avait payée. Pierre était mort. Le roi fit venir ses neveux, les exhorta à redemander cet héritage comme un bien usurpé par l'évêque, et les assura qu'il intimiderait si bien les témoins, qu'ils n'oseraient jamais ouvrir la bouche ni déposer la vérité. Ces héritiers suivirent les indignes instructions de Boleslas, intentèrent l'inique procès, et citèrent l'évêque devant le roi.

Notre Saint comparut devant une assemblée nombreuse de juges que le roi présidait lui-même, comme cela se pratiquait pour certaines causes. Ses adversaires se plaignirent de ce qu'il avait usurpé leur bien, et lui soutint, au contraire, qu'il l'avait acheté et bien payé. Ils le nièrent. Alors le Saint alléguait des témoins, on les fit venir; mais ils étaient si fort effrayés par les menaces qu'on leur avait faites, qu'ils n'eurent pas le courage de parler.

Stanislas allait être condamné comme usurpateur du bien d'autrui. Alors, ayant élevé son cœur à DIEU, il en reçut une inspiration soudaine: il demanda à ses juges trois jours de délai, promettant de faire comparaître, en personne, Pierre son vendeur, mort depuis trois ans. On le lui accorda par moquerie. Le Saint jeûna, veilla, pria NOTRE-SEIGNEUR de défendre sa cause, et, le troisième jour, après avoir dévotement célé-

bré la sainte messe, il s'en alla, revêtu de ses habits pontificaux, escorté de ses clercs et de beaucoup de fidèles, à l'endroit où Pierre était enterré, fit ôter la tombe, creuser la terre, et, quand le cadavre fut découvert, il le toucha de son bâton pastoral en lui ordonnant de se lever, au nom des trois Personnes de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Le mort obéit aussitôt à la voix du Saint, se leva et le suivit. Stanislas le mena au tribunal où le roi, sa cour et une foule immense étaient dans une vive attente ; il dit : « Voici Pierre qui m'a vendu sa terre de Piotrawin ; il est ressuscité pour rendre témoignage devant vous ! demandez-lui s'il n'est pas vrai que je lui ai payé le prix de cette terre. Cet homme est connu, son tombeau est ouvert, DIEU vient de le ressusciter pour rendre témoignage à la vérité ; sa parole vaut mieux que celle des témoins. » Il n'est pas possible de peindre la stupéfaction du roi, des juges, des témoins et des demandeurs. Le ressuscité parla à son tour, pour déclarer que l'évêque lui avait payé sa terre devant les deux témoins qui trahissaient la vérité ; puis, se tournant vers ses neveux, il leur fit de vifs reproches d'avoir poursuivi le saint Evêque contre tout droit et toute justice et les exhorta à faire pénitence d'un si grave péché. Stanislas offrit à Pierre, s'il voulait encore vivre quelques années, de le lui obtenir de NOTRE-SEIGNEUR ; mais Pierre répondit qu'il était en purgatoire et que,

cependant, il aimait mieux y retourner tout de suite, et en souffrir les peines que de s'exposer au danger de se perdre dans cette vie terrestre. Il conjura seulement le saint Evêque de prier NOTRE-SEIGNEUR, afin que les peines du purgatoire fussent abrégées en sa faveur et qu'il pût bientôt entrer dans le séjour des Bienheureux. Après cela, Pierre retourna à son tombeau, accompagné de l'Evêque et d'une grande multitude de peuple ; il se coucha dans sa fosse, priant toute l'assistance de le recommander à DIEU, et mourut une seconde fois pour vivre éternellement. Ce miracle si extraordinaire fit une vive impression sur Boleslas. Il reprit quelque temps ses débauches et ses cruautés. Il fit même une expédition glorieuse contre les Russes et se rendit maître de Kiew, leur capitale ; mais là, au milieu de l'enivrement de la victoire, il s'abandonna de nouveau à ses passions déréglées.



**SAINTE SOLANGE, Vierge et martyre.**

( 10 mai )

---

La très illustre vierge Solange est la patronne, et, pour ainsi dire, la sainte Geneviève du Berry. Elle naquit au bourg de Villemont, à deux ou trois lieues de la ville de Bourges. Son père était un pauvre vigneron qui menait une vie très chrétienne; DIEU récompensa sa piété en bénissant son mariage. Il eut une fille qui fut nommée Solange. Chez cette admirable enfant, la beauté du corps et celle de l'âme se rehaussaient réciproquement, de sorte qu'elle faisait les délices de Dieu et des hommes. Son père lui inspira, dès ses plus tendres années, une grande haine pour le péché mortel, et elle conçut, en même temps, un amour si tendre pour son DIEU, qu'elle avait aussi de l'horreur pour les plus petites fautes qui pouvaient blesser les yeux de la divine Majesté. Elle avait tant d'estime et de respect pour les leçons salutaires qu'elle recevait de ses parents, qu'elle les préférait à tous les vains discours et à tous les jeux qui font ordinairement le plaisir et la joie des enfants de son âge.

Cette éducation si sainte, cette docilité à y corres-

pondre disposèrent le cœur de la jeune Solange à recevoir les célestes communications : elle commença, dès l'âge de sept ans, à se sentir brûler des flammes du plus pur amour. Elle avait un attrait particulier pour tout ce qui avait rapport à la vie de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. Elle ne se lassait point de bénir son saint Nom et de le prononcer partout avec un sentiment de piété qui faisait connaître qu'elle l'avait profondément imprimé dans le secret de son cœur. Ces transports du céleste amour ne lui permirent pas d'attendre plus longtemps pour choisir son parti ; et, comme elle avait déjà méprisé le monde avant même d'en connaître les faux attraits, elle n'hésita pas à prendre, pour son unique Epoux, JÉSUS-CHRIST qu'elle aimait si ardemment ; elle lui promit de bon cœur de garder une virginité perpétuelle. Il est vrai qu'elle avait toujours vécu dans une grande innocence, mais elle ne se fiait pas, pour cela, à ses propres forces ; il n'y avait point de jour, ni de nuit, qu'elle ne priât DIEU de la conserver dans cette pureté angélique qu'il demande des âmes qui lui sont fidèles. Elle se plaisait à répéter souvent ces belles paroles de la vierge sainte Agnès : « J'aime JÉSUS-CHRIST qui a une vierge pour Mère : j'aime JÉSUS puisqu'en l'aimant je demeure chaste, en le touchant je demeure pure, et en l'embrassant je demeure vierge. »

Cette chaste colombe sortait souvent du lieu de sa

demeure ordinaire, je veux dire du bourg de Villemont, pour aller gémir plus librement, à loisir, dans un lieu solitaire et écarté, qu'on appelle encore aujourd'hui, pour cela, le *champ de sainte Solange*. On a élevé depuis, au milieu de ce champ, une croix de bois, qu'il faut souvent renouveler, car les pèlerins en coupent de petits morceaux qu'ils emportent par dévotion. Son père l'avait chargée de la garde d'un petit troupeau ; aucune occupation ne convenait mieux aux goûts de Solange ; tout en veillant sur ses moutons, elle pouvait contempler son céleste Epoux, qui invite les âmes à venir le trouver dans la solitude ; elle aimait surtout à se le figurer mourant pour elle sur la croix. Elle se consacrait mille fois à lui, elle lui protestait qu'elle était prête à l'imiter, à souffrir les plus horribles tourments pour son amour. Nous verrons ses vœux exaucés. En attendant, JÉSUS-CHRIST, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, combla Solange de ses faveurs : de sorte que, comme une autre Geneviève, elle se rendit très utile à toutes les populations voisines. Cette jeune bergère sut, comme Geneviève, faire la guerre aux démons, les chasser des lieux dont ils s'étaient emparés, arrêter et dissiper les vents et les tempêtes qui nuisaient aux pays d'alentour. La seule présence de cette chaste vierge faisait sortir les esprits impurs des corps des possédés. Il suffisait aux malades d'avoir le bonheur d'être aperçus dans les

chemins par la Sainte, et d'en attendre du secours pour se trouver guéris de leurs infirmités. Ce don de faire si facilement des miracles, qui a été le privilège des plus grands Saints, lui a été communiqué abondamment. Son historien assure qu'elle arrêtait et faisait disparaître, par un seul acte de sa volonté, les animaux qui gâtaient et détruisaient les fruits qui étaient sur la terre; et que, s'il arrivait que quelqu'une de ses brebis s'écartât et se jetât dans les prairies voisines, qui n'étaient pas de son ressort, elle ne se servait ni de chien ni de bâton pour la faire revenir: il lui suffisait d'élever son cœur vers son Epoux céleste et de désavouer intérieurement le dégât que pouvaient causer ces animaux; ils revenaient aussitôt rejoindre le troupeau avec une docilité qui jetait dans l'admiration ceux qui en étaient les témoins.

Voici un autre prodige qui indique de quelles lumières DIEU éclairait son âme. Si l'on en croit les Leçons de l'office que l'Eglise lui a consacré, il paraissait, le jour et la nuit, au-dessus de sa tête, une étoile qui la conduisait en ses démarches et qui lui servait de règle en tout ce qu'elle devait faire. Cette étoile lui servait spécialement de guide et d'ertissement, lorsque le temps qu'elle avait destiné à l'oraison ou à la psalmodie s'approchait; comme si cette lumière, qui invitait autrefois les saints Rois Mages à aller reconnaître et adorer JÉSUS CHRIST, eût été reproduite pour favoriser

cette sainte épouse du même SAUVEUR, et lui indiquer les précieux moments auxquels le divin Epoux demandait ses adorations.

La sainteté de la jeune bergère, ses vertus, sa beauté, la rendirent célèbre. Cette renommée inspira un vif désir de la voir, à Bernard de la Gothie, fils de Bernard, comte de Poitiers, de Bourges et d'Anvergne. Il monta à cheval, et, sous prétexte d'aller à la chasse, il se rendit sur les terres de Villemont, où Solange gardait son troupeau. A peine l'a-t-il vue, qu'une passion violente s'empare de son cœur. Il descend aussitôt de cheval, aborde la jeune vierge; et, ayant soin de ne laisser échapper aucune parole qui puisse alarmer son innocence, il lui offre de devenir son épouse. « Par ce mariage, lui dit-il, vous serez princesse du vaste pays où je règne, vous ferez le bonheur de vos parents aussi bien que le vôtre. »

Solange lui répond que, dès l'âge le plus tendre, elle appartient à DIEU, qu'elle lui a voué son cœur, qu'ainsi elle ne peut plus en disposer en faveur d'aucun homme. Ce refus ne fit qu'irriter le désir du jeune prince; il résolut d'obtenir par la force ce qu'on refusait à ses prières, à ses promesses. N'écoutant donc que la passion, il s'élança pour saisir Solange: elle lui échappa, elle fuit. Il la poursuit, l'atteint, l'enlève, la met devant lui sur son cheval et l'emporte, faisant, pendant le chemin, de nouveaux efforts pour triompher de ses

refus. Mais Solange, fortifiée par la grâce, et préférant la mort à la perte de sa virginité, s'arrache tout à coup des bras de son ravisseur et se jette à terre, auprès d'un petit ruisseau qui coulait en cet endroit. L'amour méprisé se change vite en haine, surtout chez les personnes violentes et brutales. Bernard, plein de honte et de fureur de se voir dédaigné, vaincu par une bergère, se précipite sur elle, l'épée à la main et lui tranche la tête.

Cette chaste et fidèle épouse de JÉSUS, était trop chère au SAUVEUR pour qu'il ne marquât pas sur l'heure, et par quelque signe miraculeux, combien ce sacrifice lui avait été agréable. Solange donc, qui avait courageusement reçu le coup de la mort, étant debout, ne perdit point cette position, quoique sa tête fut séparée de son corps; mais, comme si elle eût reçu une nouvelle vie par le mérite du martyr, elle ouvrit paisiblement ses mains pour recevoir sa belle tête; sa bouche prononça encore par trois fois le saint Nom de JÉSUS, qui lui avait été si familier pendant sa vie. Elle alla ainsi jusqu'à Saint-Martin-du-Cros. Elle fut ensevelie dans le cimetière de cette église, à l'endroit où, en 1281, on éleva en son honneur un petit monument en forme d'autel.

Que les jeunes filles apprennent donc, par l'exemple de sainte Solange, à avoir en estime souveraine leur réputation, leur honneur; et qu'elles soient prêtes à

tous les sacrifices plutôt que de permettre qu'on y porte la moindre atteinte. Une jeune fille modeste et jalouse de son honneur est l'ornement de sa famille, et elle attire sur elle, du haut du Ciel, les bénédictions les plus abondantes et les plus suaves :



## SAINT PIERRE REGALAT

( 13 mai. )

---

Pierre Régalat est la première fleur de sainteté qui se soit épanouie dans le premier Ordre de Saint-François sous le ciel de l'Espagne. Ayant perdu de bonne heure son vertueux père, il resta sous la tutelle de sa pieuse mère qui fut l'ange gardien visible de sa vertu précocce. L'enfant répondit merveilleusement aux soins et à la sollicitude éclairée de cette femme profondément chrétienne. Quelle bénédiction du ciel pour vous, mes chers enfants, si le bon DIEU vous a donné une pieuse mère !

A l'âge de dix ans, le petit Pierre se sentit un vif désir de se consacrer au SEIGNEUR, et sollicita la grâce d'être admis dans l'Ordre séraphique. Sa mère, le voyant encore si jeune, crut devoir éprouver sa vocation par un retard de quelques années. La persévérance de l'enfant prouva que ce projet n'était point le fruit de l'imagination ni d'une ferveur passagère. Dès qu'il eut atteint sa treizième année, sa mère lui permit de prendre l'habit chez les Franciscains de Valladolid, et après l'année du noviciat, il était jugé digne d'être

admis à prononcer ses vœux solennels. Plus tard, le saint Concile de Trente statua que la profession religieuse ne pourrait être faite avant l'âge de seize ans accomplis. A partir de ce moment, la vie de notre jeune saint, on peut le dire, ne fut plus qu'une suite non interrompue de miracles. Nous n'en citerons ici que deux.

Saint Pierre Régalat avait une grande charité pour les pauvres ; et, lorsque quelqu'un d'entre eux se présentait à lui, il lui donnait ce qui lui tombait sous la main, de sorte que les religieux ses frères étaient obligés de le surveiller afin de modérer ses charités. Or, un jour, quelques gentilshommes avaient pris leur repas au couvent. Après leur départ, le serviteur de DIEU s'empressa de recueillir ce qui restait de pain et de viande, et l'enveloppa soigneusement, pour le donner à une pauvre femme qui était venue, avec trois petits enfants, solliciter sa charité. Le Vicaire du couvent, l'ayant rencontré et soupçonnant quelque excès de charité, lui demande ce qu'il porte ainsi. Le Saint répond qu'il porte des fleurs et il s'empresse de les lui montrer. En effet, le pain s'était changé en roses blanches, et la viande en roses rouges ; on était alors, cependant, en hiver.

Cette tendre charité envers les malheureux, le Saint l'exerça même après sa mort. Un pauvre vieillard, abonné quotidien de ses charités, continua, après la

mort du serviteur de DIEU, à se présenter au portier, pour recevoir l'aumône accoutumée : or, un jour, se trouvant confondu avec les autres pauvres, il se présenta des deniers et le portier n'eut plus rien à lui donner. Le vieillard désolé se rend à l'église et, se prosternant devant la tombe du Saint, il lui dit : « Grand Saint, si vous viviez encore, je ne serais certainement pas frustré de mon aumône. » A ces paroles, le sépulcre s'ouvre et le Saint se présente, tenant dans ses mains un pain qu'il remet au vieillard : puis le Saint s'étend de nouveau dans la tombe, à la grande stupefaction du mendiant.



**SAINT SIMON DE STOCK, général des Carmes**  
( 16 mai )

---

Cet illustre Saint, une des gloires du Carmel, naquit l'an 1164, en Angleterre, dans le comté de Kent, au château d'Harford, dont son père était gouverneur, et reçut sur les fonts de baptême le nom de *Simon*.

Dès le berceau, Simon eut pour la Mère de DIEU la plus tendre dévotion. Il l'exprimait à sa manière, par des signes et des impressions qui, dans un enfant encore si tendre, ne pouvaient avoir d'autre principe qu'un mouvement extraordinaire de l'esprit de DIEU. On le voyait souvent tressaillir entre les bras de sa pieuse mère, lorsqu'elle prononçait le doux Nom de MARIE; il suffisait de lui présenter une image de la Très Sainte VIERGE, pour apaiser aussitôt en lui les cris et les mouvements qui agitent ordinairement les enfants de cet âge, lorsqu'ils sentent quelque douleur. Il n'avait pas encore un an, qu'on l'entendit articuler plusieurs fois distinctement la *Salutation Angélique* avant d'être en état de l'apprendre.

Comme la grâce prévenait en tout, dans cet enfant de bénédiction, l'ordre et le développement de la nature,

on eut peu de chose à faire pour son éducation. Il sut lire aussitôt qu'il sut parler, et dès lors, à l'exemple de ses pieux parents, il commença à réciter le *Petit Office de la Sainte Vierge*, ce qu'il continua le reste de sa vie. S'apercevant que son père lisait avec assiduité le *Psautier*, il lui fit de vives instances jusqu'à ce qu'il en eût obtenu un exemplaire pour son usage journalier. L'empressement avec lequel il lisait ce saint Livre, prouva que ce n'était pas le fruit d'une curiosité enfantine, mais plutôt une inspiration du Ciel. Notre jeune Saint était si pénétré de ce qu'il lisait, quoiqu'il ne connût pas encore la langue latine, son cœur était tellement embrasé du feu de l'amour sacré que respire de toutes parts ce Livre inspiré, qu'on le voyait, après chaque lecture, comme ravi en extase. Il le lisait tous les jours et plusieurs fois le jour, mais à genoux, par respect pour la parole de DIEU, toujours avec un nouveau goût et avec des dehors de piété qui exprimaient ce que son cœur sentait, et par suite ravissait d'admiration les assistants. Ce prodige de grâce et de lumière, dans un enfant de six ans, devint un sujet d'étonnement et de respect pour tous ceux qui le connaissaient : et tous, à la vue de ces merveilles dont ils étaient témoins, se demandaient mutuellement, comme autrefois les habitants de la Judée en voyant saint Jean-Baptiste : *Que pensez-vous que sera cet enfant ?*

Le père de Simon de Stock voulut diriger lui-même les premières études de son fils. Mais l'enfant, par sa pénétration, se montra bientôt capable de suivre des cours plus élevés; on crut devoir lui faire continuer ses études au collège d'Oxford. Simon de Stock avait à peine atteint l'âge de *sept* ans: il s'appliqua d'abord à l'étude des belles-lettres avec un tel succès qu'il étonna tous ceux qui en furent témoins. Notre Saint fut savant à un âge où les enfants commencent à étudier. Malgré tous ses succès, la science des Saints fut toujours beaucoup plus du goût de Simon de Stock que la science des hommes. Ses directeurs crurent devoir l'admettre à la participation des sacrements, dans un âge où le commun des enfants discerne à peine le bien d'avec le mal. A mesure qu'il avançait dans la connaissance de l'amour de DIEU, sa tendre dévotion envers la Très Sainte VIERGE se perfectionnait et prenait de nouveaux accroissements. Un jour, lisant un traité de l'Immaculée Conception de la Très Sainte VIERGE, il conçut tant d'estime, tant d'amour pour cette parfaite pureté que l'Eglise honore dans MARIE, que, poussé par une sainte inspiration du ciel et pressé d'un ardent désir d'avoir quelque ressemblance avec la plus pure des vierges, qu'il regarda toujours comme sa Mère, il consacra à DIEU sa virginité. La crainte de souiller la pureté de son âme et de son corps lui faisait éviter avec le plus grand soin les

moindres occasions, et même jusqu'à l'ombre du péché. Non seulement il veillait exactement sur tous sens, faisant sans cesse, comme le saint homme *Job* : *un pacte avec ses yeux*, pour ne jamais fixer ses regards sur un objet dangereux ; mais encore il portait la délicatesse de conscience jusqu'à s'interdire toute familiarité même avec les enfants de son âge. Lorsque, dans ses repas, il pouvait échapper à la vigilance de ses parents, des herbes crues, des légumes, des fruits les plus grossiers avec le pain et l'eau, pris avec mesure, faisaient le plus souvent toute sa nourriture. Si, quelquefois, il était surpris dans ces pratiques austères, il couvrait sa pénitence du prétexte spécieux que cette sorte de nourriture était meilleure pour son estomac et son tempérament !

Le jeune Simon, par une inspiration d'en haut, se retira dans une profonde solitude, à peine âgé de *douze* ans. Ce fut dans une vaste forêt appartenant aux seigneurs de Toubersville, située dans le comté de Kent, au voisinage d'Oxford, qu'il choisit le lieu de sa retraite. Ayant rencontré, dans son chemin, un arbre d'une grosseur prodigieuse, dont la cavité lui offrait un asile, il y chercha sa demeure ordinaire, et s'en servit pour se mettre à l'abri des injures de l'air et de la rigueur des saisons. Le creux de cet arbre fut son oratoire : il l'orna d'un crucifix et d'une image de la *SAINTE VIERGE*, seuls objets qu'il eût

apportés de la maison paternelle avec le *Psautier*, son livre favori, qui lui servit à chanter dans son désert les louanges du SEIGNEUR et à réciter chaque jour selon son habitude, le Petit Office en l'honneur de MARIE. Enfoncé dans le secret de son désert, le plus souvent caché et comme enseveli dans le creux de l'arbre qui lui servait de retraite, Simon semblait avoir oublié qu'il était revêtu d'un corps mortel et sujet comme le reste des hommes, aux besoins de la vie. Des herbes crues, des racines amères, des fruits sauvages que produisait son désert, et l'eau qui y coulait, le tout pris avec mesure, après un jeûne des plus rigoureux, voilà quelle était toute sa nourriture. Mais le Ciel, attentif aux besoins de son serviteur, tempéra dans la suite cette austérité par le secours de quelques morceaux de pain, qu'un chien, conduit par un instinct miraculeux, lui apportait de temps en temps dans sa retraite, comme faisait autrefois le corbeau que DIEU envoya au prophète Elie, pour le nourrir dans sa solitude.

Il vécut *vingt* ans dans cette étonnante retraite ; c'est alors que le Ciel lui ordonna d'entrer dans l'Ordre des Carmes, dont il devint le supérieur général, et il mourut plein de mérites et plein de jours à l'âge de *cent et un* ans ! en prononçant ces paroles que l'Eglise a ajoutées à la Salutation Angélique : *Sancta Maria Mater Dei ora pro nobis peccatoribus. . .*

Quelques années après sa mort, son Ordre qui s'était prodigieusement multiplié, comptait, au témoignage des plus graves historiens du temps, plus de *sept mille* monastères, ou solitudes, habités par *cent quatre-vingt mille* religieux :

Cet aimable Saint, mes chers enfants, mérite d'être donné comme modèle à tous les jeunes écoliers : qu'ils imitent sa tendre dévotion envers la Très Sainte VIERGE et qu'ils confient le succès de leurs études, comme le jeune Simon, à sa maternelle protection : étant cette bonne Mère, le siège de la Sagesse, *sedes sapientia*, elle éclairera toujours, puissamment et suavement, leurs jeunes intelligences, en même temps qu'elle veillera à la pureté de leurs jeunes cœurs. Vous savez aussi, je pense, mes jeunes amis, que c'est à cet illustre et si aimable Saint, que l'auguste VIERGE MARIE a daigné se montrer, dans une admirable apparition, tenant dans ses mains immaculées, le précieux *Scapulaire* du Carmel, que vous connaissez, et lui disant : « Reçois, mon cher fils, ce Scapulaire de ton Ordre, comme le signe distinctif et la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et les enfants du Carmel : c'est un *signe de salut*, *une sauvegarde dans les périls* et le gage d'une paix et d'une protection spéciale jusqu'à la fin des siècles. Celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels ! » Portez tous, chers enfants, ce *saint scapulaire*, et MARIE vous bénira.

## SAINT PASCAL BAYLON

( 17 mai )

---

Le seizième siècle fut comme l'âge d'or de l'Eglise d'Espagne. A cette époque, en effet, le royaume catholique vit apparaître dans son sein une pléiade de personnages dont la sainteté devait rayonner dans l'Eglise d'un éclat incomparable: c'est saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier et saint François de Borgia; la séraphique Mère Thérèse de Jésus et saint Jean de la Croix; saint Louis-Bertrand et saint Thomas de Villeneuve; saint Jean de Dieu et le bienheureux Jean Grandi; le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception et le vénérable Jean d'Avila... Dans l'Ordre de saint François, nous trouvons à cette époque, saint Pierre d'Alcantara; saint Pierre-Baptiste et trois de ses compagnons, martyrs au Japon; saint François Solano, l'apôtre des Indes Occidentales: le vénérable Cardinal Ximénès; les bienheureux Salvator d'Orta, Nicolas Factor, André Hibernon et Julien de Saint Augustin. Parmi ces grands serviteurs de DIEU, l'un des plus illustres, fut sans contredit saint Pascal Baylon, dont la fête se célèbre en ce jour dans l'Eglise entière

Pascal Baylon naquit en 1540, à Torre-Hermosa, petit bourg situé dans le royaume d'Aragon, sur les confins de la Castille. Il vint au monde le 17 mai, le jour de *Pâques* de la *Pentecôte*, comme on dit en Espagne, ce qui lui fit donner le nom de Pascal. Ses parents, Martin Baylon et Isabelle Jubéra, descendant l'un et l'autre des familles honorables du pays, s'adonnaient à la culture et à l'élevage des bestiaux, industrie qui constitue la principale richesse des habitants de cette contrée; ils étaient surtout abondamment pourvus des biens de la grâce, et se faisaient remarquer par leur charité envers les pauvres. Aussi notre Saint fut-il, dès le berceau, l'objet des faveurs divines: sa pieuse mère le portait à l'église, alors qu'il n'était encore âgé que de quelques mois, et chacun s'étonnait de le voir silencieux et aussi attentif aux mystères divins que s'il eût eu déjà l'usage de la raison.

Sous l'action de la grâce, l'amour des choses de DIEU se développa merveilleusement dans son jeune cœur. Il était à peine en état de marcher, que déjà on le surprenait fréquemment à l'église, au pied du tabernacle, s'entretenant, avec une candeur enviée des anges, avec JÉSUS Eucharistie, qui devait être l'inénarrable passion de sa vie entière. On devine le bonheur de la pieuse Isabelle Jubéra, à la vue de ces germes de grâce qui se développaient avec tant de précocité dans l'âme de son jeune fils. Bien loin de les étouffer,

elle s'efforce de les féconder et de coopérer ainsi aux desseins de DIEU sur l'heureux dépôt confié à sa tendresse.

Dès que le petit Pascal eut atteint sa septième année, son père lui confia la garde d'un troupeau. La vie des champs avait un puissant attrait pour l'âme innocente et méditative du petit berger. Il aimait à conduire son troupeau en un lieu solitaire, d'où l'on apercevait un ermitage dédié à Notre-Dame de la Serra. Tourné vers ce sanctuaire, il passait de longues heures dans la prière et l'extase. L'amour de MARIE était si profondément gravé dans son cœur, qu'afin d'avoir toujours sous ses yeux son image bénie, il l'avait sculptée sur sa honlette et peinte sur un carton dont il ne se séparait jamais. A la vue de cette piété extraordinaire du petit berger pour la Reine des anges on pouvait se demander déjà : que pensez-vous que sera cet enfant ? car l'amour de MARIE est le trait caractéristique de la sainteté.

On avait négligé d'apprendre au jeune Pascal à lire et à écrire, mais, au rapport des historiens, la divine sagesse avait daigné l'instruire elle-même sans le secours d'aucun moyen humain. Pascal s'était procuré quelques livres de piété, un chapelet et les Heures de la Sainte VIERGE. Les loisirs que lui laissait le soin de son troupeau étaient consacrés à la prière et à de pieuses lectures.

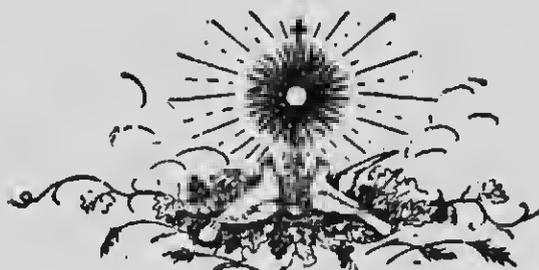
Cependant Pascal ne s'épargnait ni peine ni fatigue dans la garde de son troupeau : il remplissait ses devoirs avec une si parfaite diligence que plusieurs personnes le demandèrent à ses parents pour l'emploi de berger. Mis au service d'un homme riche et vertueux, le jeune serviteur de DIEU continua à mener une vie retirée et toute contemplative. Si parfois il était obligé de se trouver en compagnie des autres bergers de son maître, il leur parlait de DIEU, des moyens de le servir et de l'aimer, avec des paroles si pleines de sagesse et de charme, que tous l'écoutaient avec bonheur et plusieurs en retiraient un grand profit pour leur âme.

Pascal se montrait d'ailleurs plein de douceur, de complaisance, de charité et toujours prêt à rendre service à chacun, selon son pouvoir. La bonté de son âme se manifestait à l'égard de toutes les créatures de DIEU : à l'exemple du divin Pasteur, il conduisait son troupeau avec bonté et amour, jamais il ne maltraita aucune de ces innocentes créatures qui lui rappelaient l'Agneau de DIEU immolé pour notre salut. En revanche il était d'une grande sévérité pour lui-même. A un âge si tendre, les jeûnes, les cilices, les disciplines sanglantes étaient, pour ainsi dire, le pain quotidien de sa générosité pour JÉSUS et de son angélique innocence.

La crainte de DIEU et le respect de sa loi, avaient

été dès l'enfance si profondément gravés dans son cœur, qu'il eût sacrifié mille fois sa vie plutôt que de se rendre volontairement coupable d'une faute légère. L'on ne saurait dire ses soins et ses fatigues pour empêcher que son troupeau ne causât de dommage au prochain. Si malgré toute sa vigilance, les animaux qui lui étaient confiés faisaient quelque dégât, il en avertissait le propriétaire, et l'indemnisait sur son propre salaire, aimant mieux, disait-il, satisfaire en ce monde qu'en l'autre.

A l'âge de vingt-quatre ans, il entra dans l'Ordre de Saint François. A cause de son grand amour envers NOTRE-SEIGNEUR dans la sainte Eucharistie, Sa Sainteté Léon XIII l'a déclaré Patron de toutes les Œuvres Eucharistiques dans l'Eglise Universelle.



## SAINT FÉLIX DE CANTALICE

( 18 mai )

---

Saint Félix de Cantalice fut le premier et l'un des plus beaux fruits de sainteté donnés à l'Ordre séraphique par la branche des Capucins.

Cet admirable serviteur de DIEU naquit au petit bourg de Cantalice, situé en Italie, au pied de l'Apennin, sur les confins de l'Ombrie et de la Sabine. Ses parents, d'une vie exemplaire, étaient de pauvres laboureurs, qui élevèrent leur fils dans la crainte de DIEU et la fidélité à sa loi. L'enfant parut prévenu des grâces du Ciel et se distingua de bonne heure par une rare piété. A peine avait-il six ans que son père l'employa à la garde des bestiaux. Toujours soucieux du soin de son âme, Félix recherchait les lieux solitaires pour s'y entretenir avec le Ciel. S'il se trouvait avec d'autres enfants de son âge, il leur parlait des choses de DIEU, et si son jeune auditoire paraissait ennuyé de ses pieux discours, Félix disait : « Il faut bien que nous devenions vertueux, si nous voulons aller en paradis, jouir de DIEU avec les anges et les saints. »

Il entra chez les Pères Capucins à trente ans, et

pendant quarante ans, il exerça l'humble emploi de quêteur. On le voyait parcourir les rues de Rome, la besace sur le dos, les pieds nus, les yeux modestement baissés, et récitant tout bas la couronne franciscaine. Sa vue seule était une prédication. Il saluait ordinairement par ces mots : *Deo gratias*. Les petits enfants viennent à sa rencontre et se pressaient autour de lui : le Saint, qui les chérissait à cause de leur innocence, se faisait enfant avec eux et leur disait : « Mes enfants, dites comme moi : JÉSUS, JÉSUS, JÉSUS, prenez mon cœur et ne me le rendez plus. »

La seule voix d'un enfant le pénétrait d'une émotion toute céleste. Il aimait surtout à rencontrer les élèves du Collège germanique, et les invitait à s'arrêter pour chanter avec lui : *Deo gratias*. Aussi, dès que ces jeunes ecclésiastiques voyaient approcher le bon Frère, ils s'arrêtaient, et sans autre invitation, ils chantaient tous : « *Deo gratias*, frère Félix, *Deo gratias!* » Le Saint leur répondait à son tour : « *Deo gratias!* » Il prononçait ces paroles avec les sentiments d'une si tendre dévotion que ces jeunes gens en étaient touchés jusqu'aux larmes.

Saint Félix était le digne émule d'un grand serviteur de DIEU avec lequel, du reste, il s'était lié d'une étroite amitié : nous voulons parler de saint Philippe de Néri, dont la gaité d'humeur et l'aimable simplicité, aussi bien que la joyeuse mortification et la profonde humi-

lité, rappellent si bien les vertus de saint François d'Assise. L'on ne saurait dire tout le bien que ces deux grands serviteurs de DIEU opérèrent dans la ville de Rome, pendant la seconde moitié du seizième siècle.

Un jour, saint Félix, faisant la quête du vin dans un quartier de Rome, rencontra saint Philippe de Néri. Après un pieux entretien, les deux Serviteurs de DIEU eurent la pensée de faire, pour s'humilier, un acte qui les rendit l'objet de la risée publique : saint Félix présenta une bouteille de vin à saint Philippe de Néri, qui la plaça sur ses lèvres et se mit à boire en pleine rue. Les deux Saints furent trompés cette fois dans leur attente ; au lieu de se moquer, les passants disaient : « Voilà un Saint qui donne à boire à un autre Saint. » — Et vous aussi, mes petits enfants, soyez des Saints ; et plus vous serez humbles, plus le monde vous estimera.



**SAINT VENANT DE CAMERINO, martyr.**

( 18 mai. )

---

Nous allons ici, mes chers enfants, vous raconter brièvement le glorieux martyre d'un jeune adolescent de quinze ans, pour vous rappeler de nouveau, combien le bon DIEU est *admirable dans ses Saints* et quelles seront les merveilles qui nous réjouiront un jour, là-haut, éternellement, dans le Ciel, si déjà sa divine Providence se plaît à opérer tant de merveilles pour ceux qui lui sont fidèles ici-bas, sur la terre :

La ville de Camérino, en Italie, a été le lieu de la naissance et le théâtre du martyre du glorieux saint Venant. Il commença, dès l'âge de quinze ans, à donner des marques éclatantes de son zèle pour la publication de l'Évangile, et à annoncer partout JÉSUS-CHRIST. Comme il faisait beaucoup de conversions, il fut bientôt déferé à Antiochus, gouverneur de Camerino, par l'empereur Dièce, cruel persécuteur des chrétiens. Ayant appris que ce préfet avait donné ordre de l'arrêter, il le prévint ; et, s'étant présenté devant lui, à la porte de la ville, il lui dit avec une fermeté vraiment apostolique :

« Les dieux que vous adorez, Antiochus, ne sont que des inventions du démon. Ils ont été des hommes ou des femmes, et leur vie a été remplie de toutes sortes de crimes : ces défauts ne sont-ils pas incompatibles avec la véritable divinité ? Reconnaissez donc un seul DIEU, Créateur du ciel et de la terre, dont le Fils unique s'est fait homme et est mort sur la Croix pour nous délivrer de la tyrannie du péché. » La fureur du gouverneur empêcha le généreux confesseur de JÉSUS-CHRIST d'en dire davantage ; ne pouvant souffrir le mépris qu'il faisait de ses dieux, il le fit prendre par ses soldats et leur commanda de lui faire endurer tous les supplices imaginables ; ce qui fut fait de la manière la plus cruelle.

En effet, ces barbares attachèrent le jeune Venant à un poteau et le fouettèrent avec tant d'inhumanité, qu'il eût expiré dans la rigueur de ce tourment, si un ange, descendu du ciel, n'eût brisé ses chaînes, écarté ses bourreaux. Mais ces misérables, au lieu de se laisser toucher par cette merveille, revinrent à la charge et, l'attachant les pieds en haut et la tête en bas, lui brûlèrent le corps avec des torches ardentes ; ils lui ouvrirent aussi la bouche et firent tout ce qu'ils purent pour le suffoquer par la fumée. Venant souffrit ces supplices avec tant de constance, que plusieurs se convertirent à la foi, entre autres Amastase le Corniculairé ; ayant aperçu un ange, revêtu d'une robe blanche,

qui déliait une seconde fois le Saint, il crut en JÉSUS-CHRIST et se fit baptiser avec toute sa famille par le bienheureux Porphyre, prêtre, et versa, depuis, son sang pour la foi.

Antiochus croyait Venant déjà mort ; il fut extrêmement surpris d'apprendre la manière dont il avait été délivré, et, espérant toujours le fléchir, à cause de son âge, il le fit amener en sa présence, et tâcha de le gagner par la douceur et par des promesses ; mais, voyant que le cœur du saint jeune homme était insensible, il le fit jeter dans une obscure prison, où, quelque temps après, il lui envoya un soldat nommé Attale, pour le séduire par artifice : Attale devait feindre que lui-même avait autrefois été chrétien ; mais que, ayant reconnu la folie des chrétiens, qui se privent des plaisirs de la vie pour une vaine espérance des biens à venir, il avait renoncé à leur religion pour embrasser l'adoration des dieux. Le Saint, découvrant le piège que le démon lui tendait, méprisa les remontrances de cet impie et demeura ferme dans la foi. Alors, le tyran, irrité plus que jamais, commanda que Venant fût amené devant lui ; et, lui ayant fait cruellement casser les dents et déchirer les gencives en sa présence, il le fit jeter en cet état dans un cloaque, croyant qu'il y serait suffoqué ; mais il n'y demeura pas longtemps ; car un Ange l'en tira aussitôt pour le disposer à de plus grands combats et à un triomphe

plus glorieux. Le préfet, en étant averti, l'envoya au magistrat de la ville pour recevoir sa condamnation. Ce juge lui parla avec beaucoup d'emportement et de fureur ; mais, comme le serviteur de DIEU continuait de publier la vanité des idoles et la vérité de notre sainte religion que ce juge ne voulait pas reconnaître, celui-ci tomba de son siège et expira en disant : « Le DIEU de Venant est le vrai DIEU, vous devez l'adorer et détruire nos fauses divinités. » Cet accident ayant été rapporté à Antiochus, il commanda que le Saint fût à l'heure même exposé aux lions, pour en être déchiré. Ces cruels animaux coururent aussitôt à lui ; mais, au lieu de le dévorer, ils se couchèrent à ses pieds comme des agneaux et lui laissèrent la liberté de prêcher encore au peuple la foi de JÉSUS-CHRIST. Les bourreaux furent donc contraints de le ramener en prison.

Le lendemain, Porphyre, ce saint prêtre dont nous avons parlé, vint trouver le gouverneur, et lui raconta une vision qu'il avait eue la nuit précédente, dans laquelle tous ceux qui avaient été baptisés par saint Venant lui avaient apparu tout éclatants de lumière ; et lui, au contraire, environné de très épaisses ténèbres. Antiochus, transporté de colère, lui fit sur-le-champ trancher la tête, et commanda qu'on traînât Venant, le reste du jour, sur des épines : ce qui fut exécuté avec une telle cruauté, qu'il demeura demi-mort.

Cependant, ayant été miraculeusement guéri, il se présenta, dès le lendemain, devant le tyran. Celui-ci le fit aussitôt précipiter du haut d'un rocher; mais ce supplice n'eut pas plus de succès que les autres, et le saint ne reçut aucun dommage de sa chute; le gouverneur, de plus en plus furieux, le fit traîner mille pas hors de la ville, sur des chemins semés de pierres et de cailloux. Les bourreaux s'étaient si fort échauffés en cette exécution, qu'ils y avaient pris une soif brûlante. Alors Venant, animé de cet amour céleste qui fait que l'on aime ses plus grands ennemis, ayant pitié d'eux, se mit en prière, et, faisant le signe de la croix sur une pierre, il en fit sortir une source d'eau vive qui leur servit de rafraîchissement. Cette pierre sur laquelle, en mémoire du miracle, les genoux du Saint demeurèrent imprimés, se voit encore maintenant à Camérino, dans une église dédiée sous son nom. Plusieurs personnes se convertirent à la vue de cette merveille, et, persistant en la confession de JÉSUS-CHRIST, furent condamnées à avoir la tête tranchée. Venant les accompagna dans ce supplice, et finit glorieusement ses combats, en donnant la dernière goutte son sang pour JÉSUS-CHRIST :

La mort de tant d'innocentes victimes fut suivie de tremblements de terre et de tonnerres si effroyables, qu'Antiochus, ce vrai monstre à figure humaine, tremblant de frayeur, fut contraint de prendre la fuite.

plein d'épouvante ; mais il ne put éviter la vengeance divine : quelques jours après, il mourut misérablement, en punition de sa cruauté. Le corps de saint Venant et ceux de ses compagnons furent enlevés par les chrétiens, qui eurent soin de les ensevelir honorablement, et ils reposent dans l'église dont nous venons de parler.



## SAINT YVES

( 19 mai )

---

Ce saint curé, tertiaire de saint François, et qui mérita le titre d'*Avocat des pauvres* par excellence, naquit en 1253, de la noble famille Héliori, dans le village de Kermartin, dont son père était le seigneur. Ses parents possédaient, à un degré éminent, la foi proverbiale des Bretons, qu'ils illustraient encore par la pratique de toutes les vertus. Avertie en songe des desseins de DIEU sur le petit Yves, sa mère mit toute sa sollicitude à le former de bonne heure à la vertu : elle lui rappelait sans cesse l'obligation où il était de tendre à une éminente sainteté. Aussi, docile aux leçons de la vigilance maternelle, Yves avait pris pour règle de conduite cette devise : « Je dois devenir un Saint ! » Il le devint, en effet. Avec ce tact délicat et surnaturel qui caractérise la femme chrétienne, l'ange visible de l'enfant privilégié dirigea les premières lueurs de son intelligence sur le radieux visage de MARIE dont le sourire fait naître les saints. Ouvrant tout son cœur au céleste amour qui lui était si bien inspiré, le petit Yves, à peine en état de lire, s'imposa pour pratique la récitation quotidienne du Petit Office de la Sainte VIERGE.

A mesure que le jeune enfant avançait en âge, il se livra à l'étude, et il s'y livra avec ardeur, sous l'œil de DIEU. Il devint un jurisconsulte éminent, reçut la prêtrise, fut chargé de la direction d'une paroisse qu'il sanctifia et par la parole et par l'exemple, et il demeura l'une des gloires de la catholique Bretagne. Saint Yves est le patron des curés, des juges, des avocats, de tous les hommes de loi. La Compagnie des Jurisconsultes Romains l'honore spécialement comme patron.



## SAINT BERNARDIN DE SIENNE

( 20 mai )

---

Saint Bernardin qui devait être si remarquable par son amour pour MARIE, naquit à Massa, dans la province de Sienne, en Italie, le jour de la Nativité de la Très Sainte VIERGE. Son père, Tollo, de l'ancienne et illustre famille des Albizeschi de Sienne, gouverneur de la ville de Massa, et Néra, sa mère, de la noble maison des Avveduti, se distinguaient par leur haute piété, leur amour pour les pauvres et leur particulière dévotion envers l'auguste Reine du Ciel. L'enfant, baptisé le jour même de sa naissance, et placé dès son entrée dans le monde sous la sauvegarde de MARIE, reçut le nom de Bernardin.

Il n'avait pas atteint sa troisième année, quand sa vertueuse mère lui fut ravie par la mort, et le laissa aux soins d'une tante bien digne, du reste, de préparer un apôtre à l'Eglise. Diane, sœur de Néra, demeurée veuve après quelques années de mariage, avait, elle aussi, une tendre dévotion pour MARIE; elle marchait avec zèle dans la voie des vertus les plus sublimes, et son cœur était rempli de la plus douce com-

passion pour les indigents dont elle s'était fait comme une famille.

Cette sainte femme seconda, avec un zèle de tous les instants, la sollicitude du père demeuré veuf, et apprit au jeune Bernardin à craindre DIEU, à vénérer et à invoquer son Nom, et à fuir le péché comme le plus grand de tous les maux, et à considérer la Mère de JÉSUS comme sa propre mère. L'enfant prêtait l'oreille et ouvrait son cœur à ces précieuses leçons; mais, hélas! un nouveau malheur allait le frapper; son père, ce magistrat si intègre, dont les éminentes qualités avaient procuré à la ville de Massa des jours de prospérité et de paix, ne tarda pas à suivre dans la tombe sa chère Néra.

Ainsi Bernardin, à peine âgé de six ans, était déjà orphelin de père et de mère. Cet enfant, d'abord si riche d'espérances, apprenait de bonne heure, à l'école du malheur, les vicissitudes de la vie.

Demenrée seule chargée de l'éducation du jeune orphelin, Diane redoubla de vigilance et de soins, avec une sollicitude d'autant plus grande, qu'elle ne tarda pas à s'apercevoir de quel précieux trésor elle était la dépositaire. A peine Bernardin fut-il en âge de fréquenter les écoles qu'il se fit remarquer par la précocité de son intelligence, le sérieux de ses goûts et une grande rectitude d'esprit. A la maison, il se montrait plein de zèle et d'empressement pour la prière

ainsi que pour tous les exercices de piété. Sa mère adoptive le surprit souvent prosterné devant l'image de MARIE, les mains jointes, les yeux mouillés de larmes, récitant la salutation angélique et d'autres dévotes prières. Il jeûnait déjà tous les samedis, en l'honneur de l'auguste Reine du Ciel : plus tard, il se prescrivit de réciter tous les jours le chapelet et l'Office de la Sainte VIERGE. Bernardin aimait à fréquenter les églises, en compagnie de sa pieuse tante, et, comme il était doué d'une mémoire merveilleuse, il répétait à ses jeunes compagnons les sermons qu'il avait entendus, et cela avec autant de grâce que de fidélité. Ses récréations se passaient à dresser de petits autels et à imiter les cérémonies de l'Eglise.

Devenu plus grand, Bernardin fut admis à faire ses études, et terminait brillamment son cours de philosophie à l'âge de dix-sept ans. Le jeune étudiant se livra ensuite avec ardeur à l'étude du droit civil et canonique, de l'Écriture Sainte et de la théologie. Toujours on le vit appliqué, épris du désir de pénétrer les secrets de la science sacrée, et d'enrichir son esprit de ces connaissances solides, sans lesquelles les hommes, donés même de merveilleuses aptitudes, ne franchissent jamais les limites de la médiocrité.

Les études ne nuisaient en rien à la piété du jeune Albizeschi ; les vertus croissaient et se développaient dans son âme sous l'aile des anges tutélaires, députés

par DIEU même à la garde de son innocence. Doux et aimable dans ses manières, plein de modestie, de grâce et de candeur, Bernardin était estimé et chéri de tous. Rempli de cette douce et bonne gaieté, qui semble être l'apanage des habitants de Siéne, il aimait à partager les amusements de ses jeunes condisciples, mais jamais on n'entendit sortir de sa bouche un mot déplacé : une parole immodeste le faisait rougir et prendre la fuite. Ses condisciples le savaient, et ils avaient déjà appris à le respecter : aussi, quand il venait joindre un groupe où l'on tenait des propos inconvenants, à son approche, la conversation changeait de sujet : on se disait en le voyant : « Silence, voici Bernardin ! »

A l'âge de vingt-deux ans, Bernardin entra dans l'Ordre de Saint François. Il fut un des plus illustres apôtres de l'Italie et le grand propagateur du culte du Saint Nom de JÉSUS : il mourut en l'année 1444 et fut canonisé solennellement six années après sa mort.

Un concours immense de peuple avait assisté à ses funérailles : des miracles sans nombre s'étaient opérés à son tombeau et ailleurs. Au témoignage des historiens, *treize morts* furent ressuscités, par les mérites du Saint, pendant les six années qui suivirent sa mort. Après sa canonisation, on compta jusqu'à *trente-huit* résurrections opérées par son intercession !

## SAINTE MARIE MADELEINE DE PAZZI

( 25 mai )

---

La ville de Florence, en Italie, fut la patrie de cette sainte. La magnificence de cette superbe ville peut être considérée comme l'image des bénédictions et des richesses spirituelles que la grâce de DIEU s'est plu à répandre sur l'enfance de sainte Marie Madeleine de Pazzi. Elle naquit le 2 avril 1566, et fut baptisée sous le nom de Catherine, n'ayant reçu le nom de Madeleine qu'à son entrée en religion.

Elle faisait la joie de ses parents plus fiers et plus heureux de ses vertus que de leur haute noblesse. Bien que Madeleine fût leur unique enfant, ils ne la gâtèrent pas, et n'eurent d'autre désir que de lui inculquer les sentiments pieux qui remplissaient leurs cœurs. DIEU bénit leur bonne volonté et récompensa leurs efforts.

La crainte du SEIGNEUR semblait avoir passé dans son âme, avec le saint baptême : car, avant même qu'elle pût comprendre les choses spirituelles, elle avait du plaisir et de la joie à en entendre parler. Quand des personnes pieuses venaient chez ses parents

et s'entretenaient de la religion, elle s'approchait d'elles, ne les quittait pas, était tout yeux et tout oreilles, et montrait sur son visage un contentement indicible. Pendant que les autres enfants s'occupaient de jeux et d'amusements frivoles, Madeleine mettait son bonheur à chercher DIEU et à l'aimer : elle sentait que l'homme n'a de vraie joie qu'avec DIEU.

Avant de savoir ce que c'est que la prière, elle était heureuse de voir prier. Elle se mettait à genoux, levait ses petites mains vers le ciel, et ne quittait pas des yeux le crucifix ou l'image qui se trouvait devant elle. Plus la prière durait longtemps plus elle était contente. A sept ans, elle avait déjà poussé fort loin le zèle pour le service de DIEU. Jamais on n'avait eu besoin de lui rappeler la prière : elle se sentait intérieurement attirée à ce saint exercice auquel la plupart des enfants pensent si peu.

Souvent elle se retirait à l'écart, dans un coin de la maison, pour prier tranquillement et sans être vue de personne. Elle causait alors avec JÉSUS, et s'entretenait si tendrement et si intimement avec lui, que les heures passaient sans qu'elle s'en aperçût. Souvent elle y restait si longtemps, qu'on était obligé de la chercher à l'heure du repas. On la trouvait d'ordinaire à genoux derrière un lit ou une table, ou dans un coin bien retiré. Il n'est pas étonnant après cela qu'elle ait reçu tant de grâces, car celui qui

prie volontiers, reçoit toutes les bénédictions de DIEU.

L'innocente enfant n'avait encore reçu aucune instruction sur la manière de prier, et cependant elle savait fort bien élever son cœur à DIEU. Le Saint-Esprit était son maître : le Saint-Esprit apprend volontiers aux enfants comment ils doivent prier, quand ils en ont un sincère désir. Si, sans connaître les prières de l'Église, ils se mettent à genoux dans un endroit solitaire, avec la pensée et le désir de causer avec DIEU et avec les Saints, alors le Saint-Esprit délie leur langue et leur apprend à aimer DIEU et à l'honorer. O mes enfants, que vous seriez, heureux, si vous suiviez en cela l'exemple de sainte Muleleine.

Il lui arrivait souvent d'être troublée dans ses prières par d'autres pensées. Aussitôt qu'elle s'en apercevait au lieu de s'attrister et de se décourager, elle pensait que son indignité était la cause de ces distractions, et s'humiliait devant DIEU de se trouver si indigne et si inhabile à la prière. Elle se jetait en pensée dans les bras de DIEU et priait ensuite avec calme et résignation. Rien ne pouvait la détourner de ce saint exercice.

Quand Muleleine eut neuf ans, le Père André Rossi lui mit en main un livre intitulé : *Considérations sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Mon enfant, lui dit-il, prenez dans ce livre un sujet de

méditation, demandez à genoux les lumières du Saint-Esprit, implorez le pardon de vos péchés, et méditez alors avec piété et avec une foi vive, en vous abandonnant à la conduite de DIEU.

Ce fut tout ce que son directeur lui dit sur la manière dont elle devait faire la méditation. Madeleine suivit ses conseils. Elle passait des heures entières à considérer les souffrances de NOTRE-SEIGNEUR, ce qui éveillait dans son cœur un désir de plus en plus vif de souffrir quelque chose pour JÉSUS. Mais comment pouvait-elle consacrer tant de temps à la prière et à la méditation, alors qu'elle était encore obligée d'aller à l'école, de s'instruire et d'apprendre à faire toute sorte de petits ouvrages ? Mes chers enfants, quand une chose vous plaît, vous la faites facilement, et vous trouvez toujours le temps de la faire. Madeleine se levait de très grand matin pour se livrer à ses exercices favoris. Souvent elle y consacrait la nuit entière, et se contentait pour tout repos d'appuyer sa tête sur le bord de son lit. Elle trouvait mille ressources pour dompter le sommeil, pour réprimer la mollesse des sens, et imiter quelque chose de la Passion de JÉSUS. Elle pratiquait bien d'autres mortifications extraordinaires pour une enfant de son âge. Sa compassion pour les pauvres et les ignorants prouve bien que sa piété était profonde et sincère. La considération quotidienne des souffrances de JÉSUS avait formé son cœur au plus parfait amour

de DIEU et des hommes. Elle eut voulu secourir tous les malheureux et nécessiteux. Elle donnait ordinairement son déjeuner aux pauvres, et le dîner qu'on lui portait à l'école, elle le réservait, en grande partie, pour les prisonniers devant lesquels elle passait en revenant à la maison.

Ses parents étaient heureux de la voir si charitable. Ils se servaient de ses innocentes mains pour faire l'aumône. La petite Madeleine en était ravie ; car elle était si désintéressée, si généreuse, qu'elle ne savait rien garder pour elle et n'avait de plaisir qu'à donner. Si elle voyait maltraiter quelqu'un, elle en était plus triste que si l'offense s'était adressée à elle-même. Une nuit, elle ne put fermer l'œil de tristesse parce qu'elle avait appris qu'on avait mal parlé d'un absent.

La petite Madeleine prenait beaucoup de plaisir à instruire les autres petites filles, pauvres et ignorantes.

Elle leur apprenait le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les autres prières les plus nécessaires. En été, quand elle était avec ses parents à la campagne, elle réunissait les enfants du village, et leur apprenait le catéchisme. Pour les attirer davantage, elle leur faisait, avec la permission de sa mère, de petits cadeaux : elle donnait des étoffes aux petites filles pauvres, et chacun admirait le zèle et la patience qu'elle mettait à s'acquitter de ces œuvres de charité.

Madéleine aimait JÉSUS plus que toute chose :

son âme était comme un sanctuaire de l'or le plus pur. Cependant elle n'avait pas encore fait sa première communion, bien qu'elle soupirât après cet heureux jour, qui fut le plus beau et le plus heureux de sa vie. Elle se sentait tellement attirée vers le Saint-Sacrement, qu'elle aimait à se presser contre les personnes qui venaient de le recevoir. Quand elle eut l'âge de dix ans, son ardent désir de communier fut enfin satisfait. Quelle joie pour la pieuse et sainte enfant ! Elle se prépara à ce grand acte, avec la plus ardente piété, et avec des dispositions admirables : c'est ainsi qu'elle fit la sainte communion, le cœur enflammé d'amour, le visage rayonnant de bonheur. Plus tard, à l'âge de seize ans, elle entra en religion et choisit l'Ordre des Carmélites, parce qu'on y faisait la communion très fréquente. Sainte Marie Madeleine de Pazzi a été et reste une des plus belles gloires de cet Ordre, une des plus pures et des plus embaumées fleurs du Carmel.



SAINT PHILIPPE DE NÉRI,  
Fondateur de l'Oratoire  
( 26 mai )

---

Florence, une des plus belles villes de Toscane et même d'Italie, compte parmi ses gloires d'être la patrie de saint Philippe. Il naquit en cette ville, l'an de grâce 1515, le 22 juillet. Son père, François de Néri, et sa mère, Lucrece Soldi, appartenaient à deux illustres familles, et vivaient dans la crainte de DIEU et l'observance de ses commandements. Cet enfant qui fut nommé Philippe au baptême, mérita dès l'âge de cinq ans, le surnom de *Bon*, à cause de sa grande obéissance et du profond respect qu'il avait pour ses parents, de sorte qu'on l'appelait déjà le bon petit Philippe. Il perdit sa mère fort jeune ; mais la bonté de son caractère, ses manières aimables, sa nature douce et soumise, lui en firent trouver une autre dans les secondes noces de son père : car, sa belle-mère, gagnée par ses caresses et les marques d'affection et de respect dont il la comblait en toute circonstance, l'aima jusqu'à sa mort comme son véritable fils. Il croissait ainsi en grâce et en sagesse, comme le petit ENFANT

JÉSUS ; comme lui, doux et humble de cœur, se montrant si affable, si modeste, si caressant et si officieux qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer. Il n'avait que huit ou neuf ans lorsqu'il reçut du Ciel les marques d'une protection bien éclatante. Ayant fait une chute du haut d'un grenier sur le pavé, et ayant entraîné sur lui une jument chargée de fruits, on ne le trouva ni mort, ni même froissé sous cet animal, qui semblait l'écraser ; et le petit Philippe reconnut cette faveur comme il le devait, par de fréquentes actions de grâces à DIEU, jugeant qu'il ne lui avait prêté la vie que pour l'employer à son service, ce qu'il fit jusqu'à la fin de ses jours.

Touché des exemples et des discours de plusieurs religieux de la ville de Florence, dont il visitait souvent les maisons, il commençait à étudier leurs vertus et à observer leur genre de vie, lorsque son père l'envoya dans la petite ville de Saint-Germain, qui est au pied du Mont-Cassin, dans la terre de Labour, chez un de ses oncles, nommé Romulus, riche marchand, pour y apprendre le négoce ; Romulus, qui n'avait point d'enfants, le prit en telle affection, qu'il le destina à être son héritier ; mais, dit son biographe, Philippe qui aspirait à un commerce bien plus considérable, regarda ces favorables dispositions de son oncle comme un piège que lui tendait le démon, pour le retenir dans les engagements du siècle ; et, méprisant sa suc-

cession, qui était de vingt-deux mille écus d'or, il s'en alla à Rome, pour faire ses études. Il était parti un matin, à l'usu de son oncle, sans provisions, sans argent, se remettant de ses besoins à la bonté du SEIGNEUR. Sa confiance ne fut pas vaine : la charité publique pourvut pendant le voyage à ses nécessités ; et, arrivé dans la Ville Sainte, il rencontra un noble Florentin, nommé Galeotto Caccia, qui lui offrit un généreux asile. Il croyait, il est vrai, ne recevoir chez lui qu'un voyageur ; mais, lorsque Philippe, quelques jours après, s'ouvrit à lui de son dessein, déjà gagné par ses vertus, il lui dit qu'il pouvait garder sa petite chambre, et qu'en outre, il le fournirait de pain. Le saint jeune homme, reconnaissant, voulut faire l'éducation des deux fils de son hôte, qui, grâce à ses leçons et à ses exemples, devinrent deux petits anges !

Il passa là deux années dans l'isolement le plus absolu des créatures. Il ne faisait qu'un seul repas par jour, et ce repas consistait à manger du pain sec et à boire de l'eau. Cependant il y joignait parfois des herbes ou quelques olives : mais, en retour, il lui arrivait assez souvent de passer deux et trois jours sans prendre aucun aliment. Il ne voulut avoir dans son étroite chambre d'autre meuble qu'un lit, encore ne lui servait-il que de siège : car, c'est sur la terre qu'il prenait son repos. Ses habits et son peu de linge étaient placés sur une corde, et ses livres sur une

planche. Il ne donnait au sommeil que le temps rigoureusement nécessaire, et son réveille-matin était le puissant attrait qu'il sentait pour l'oraison. Cette vie si édifiante, dans un tout jeune homme, ne put longtemps rester cachée. On en parla dans toute la ville, et le bruit s'en répandit jusqu'à Florence. Sa Sœur Elisabeth, à qui l'on en fit part, répondit : « Cela ne me surprend pas. Dès ses plus jeunes années, je pus conjecturer, en voyant ses vertus, qu'il deviendrait un grand Saint dans la suite. »

Il se livra ensuite à l'étude de la philosophie et de la théologie, mais il n'embrassa pas encore la carrière sacerdotale, il se livrait aux œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde, visitant les hôpitaux, servant les malades, instruisant les ignorants. Philippe aimait surtout les jeunes gens. Il eût voulu les mettre en garde contre les séductions de leur âge, conserver à leur vertu toute sa fraîcheur et les persuader de la vérité de ces paroles du prophète : « Bienheureux l'homme qui porte le joug du SEIGNEUR depuis son adolescence. » Il les attendait au sortir des écoles, se mêlait à leurs rangs et conversait avec eux ; il les abordait sur les places publiques, il les cherchait jusque dans les magasins et les comptoirs. « Oh ! mes frères, leur disait-il, quand commencerons-nous à faire le bien ? » Il y avait dans sa voix et dans ses manières tant d'attraits, que plusieurs, cédant à l'irrésistible

ascendant que Philippe exerçait sur eux, renoncèrent aux frivolités du monde et se consacraient sans partage au SEIGNEUR. DIEU bénit de telle sorte une charité si agissante, que l'on vit un changement considérable dans les lieux qu'il fréquentait. On n'y voyait plus de querelles; on n'y entendait plus de blasphèmes, de paroles obscènes, injurieuses, ni de mensonges. Plusieurs, non contents de quitter le péché et l'habitude vicieuse, renoncèrent entièrement au siècle; plusieurs devinrent d'excellents ouvriers pour travailler avec lui à la conversion des âmes: et c'est ainsi que cet homme, admirable par la douceur, la persuasion et le feu de la charité, commença cette sainte rénovation sociale par laquelle il régénéra les peuples d'Italie: œuvre sublime d'humilité, de patience et de dévouement, qu'il accomploit avant sa mort et que sa congrégation a si glorieusement continuée depuis.

Mais il avait une sollicitude toute particulière pour les enfants. Il allait souvent par les rues de Rome pour les instruire, les faisait approcher de lui, comme autrefois notre DIVIN MAITRE dans les campagnes de la Judée, les prenait dans ses bras, les comblait de caresses, et leur disait en les quittant, avec un sourire paternel: « Amusez-vous bien, mes petits enfants, mais n'offensez pas le bon DIEU. » Quant à ceux qui étaient pauvres, il les regardait comme ses enfants de prédilection, les entretenait dans les métiers et même aux

études, avec des annônes qu'il allait lui-même demander chez les riches, et veillait sur eux, comme une tendre mère, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge d'avoir une position dans le monde. Il portait aussi du secours aux personnes et aux maisons religieuses qui étaient dans le besoin, il semblait que son cœur fût une source intarissable d'où le SEIGNEUR faisait couler dans son Eglise toutes les œuvres de miséricorde. Aussi appelait-on déjà saint Philippe *le père des âmes et des corps*. NOTRE-SEIGNEUR honora toutes ses vertus par une foule de miracles. Une nuit qu'il portait quelque assistance à une pauvre femme, il tomba dans une fosse et en fut retiré par son bon ange. Une autre fois, ce bienheureux esprit lui demanda l'aumône sous la figure d'un pauvre, et prit plaisir à le voir vider sa bourse pour soulager sa misère apparente.

Malgré ces bonnes œuvres, cette science profonde et cette vertu merveilleuse dont saint Philippe laissait, partout où il passait, des preuves éclatantes, il n'était encore que simple laïque. Il avait du sacerdoce une idée si élevée que son humilité ne lui permit point d'y prétendre ; mais la divine Providence avait des desseins secrets sur cet homme extraordinaire. Philippe était déjà parvenu à la trente sixième année de sa vie, lorsqu'un jour son confesseur lui comanda de la part de DIEU d'entrer dans les Ordres. Il fallut obéir, et très promptement

Devenu prêtre, notre Saint développa un zèle extraordinaire à ramener à la fréquentation des sacrements la plupart des fidèles, tombés à cette époque dans une tiédeur vraiment déplorable.

Rien n'était plus connu à Rome, surtout parmi les Religieux, que le don merveilleux que saint Philippe avait reçu du ciel, pour exciter dans le cœur des jeunes gens l'amour de la vertu et le désir de la perfection.

Le père Supérieur des Dominicains du couvent de la Minerve lui confia souvent ses novices, avec la permission de les conduire où il voudrait pour leur récréation, pensant bien qu'ils retireraient un grand fruit de sa conversation toute céleste. Son espérance fut pleinement réalisée. Souvent le Saint leur fit faire le pèlerinage des sept églises, surtout durant le temps du carnaval; alors ils recevaient tous la sainte communion et disaient que c'était là leur meilleure réjouissance. D'autres fois, il les conduisait dans quelque site agréable; ils y passaient tout le jour et dînaient ensemble sur le gazon. L'homme de DIEU prenait un grand plaisir à les voir manger et à être témoin de leur joie. Il avait coutume de leur dire : « Mangez et soyez gais, mes enfants; n'ayez là-dessus aucun scrupule, car rien ne me réjouit plus que de vous voir joyeux; votre bon appétit me nourrit. » Lorsque leur repas était achevé, il les faisait asseoir

en cercle autour de lui, sur l'herbe ou sur des rochers, et leur donnait de précieux conseils.

Comment décrire la patience de saint Philippe au milieu de ces jeunes gens et tout ce qu'il supportait dans l'espoir de les tenir éloignés du mal ? Rassemblés dans sa chambre, ils faisaient tout le bruit et tout le tapage qu'ils voulaient, sans que le Saint leur adressât le plus léger reproche. Un gentilhomme romain, qui venait souvent visiter le Saint, fut surpris du bruit que faisaient les jeunes gens ; il demanda à saint Philippe comment il pouvait le supporter. « Pourvu qu'ils ne commettent aucun péché, lui répondit-il, ils peuvent bien bûcher du bois sur mon dos, si cela leur fait plaisir. »

Le bon saint Philippe, mes très chers et jeunes amis, fonda la belle Congrégation de l'Oratoire qui a fait tant de bien dans l'Eglise pour le salut des âmes. Saint Philippe est le patron de Rome, sa fête y est d'obligation, et chaque année, le 26 mai, une foule immense va visiter la belle église, élevée à son honneur et ses saintes reliques. Nous avons eu nous-même le bonheur de célébrer avec les bons jeunes gens de Rome ce joyeux anniversaire, et je vous invite chaleureusement tous, mes chers enfants, à vous mettre, avec une grande confiance, sous sa puissante et tout aimable protection !



**LA BIENHEUREUSE MARIANNE DE JÉSUS,  
surnommée le IIs de Quito.**

( 26 mai )

---

La Bienheureuse Marianne naquit le 31 octobre 1618, à Quito, alors ville du Pérou, aujourd'hui capitale de la République de l'Equateur. Son père, le capitaine Don Jérôme de Parédés y Florés, était originaire de Tolède, en Espagne, et sa mère, dona Marianne de Granoblés de Xamarillo, descendait des premiers conquérants du pays. Tous deux étaient aussi remarquables par leurs vertus et leur piété personnelles que par la noblesse de leurs ancêtres ; leur conduite était si exemplaire que le monde appelait leur demeure la maison de la prière. Ils avaient déjà sept enfants lorsque Marianne vint au monde ; c'était un samedi. Au moment de la naissance de cette bienheureuse enfant qui devait illustrer sa famille et laisser à son pays d'étonnantes exemples de mortification, une étoile brillante, qui servait de base à une palme diamantée, parut au-dessus de la maison. Elle fut baptisée le 22 novembre, jour de la fête de sainte Cécile, dont elle devait si bien imiter la chasteté, et reçut d'abord le nom de Marianne,

qui était celui de sa mère. Vers l'âge de huit ans, l'enfant ne voulut plus s'appeler que Marianne de JÉSUS, car à JÉSUS elle s'était donnée tout entière.

Don Jérôme mourut peu de temps après la naissance de sa fille. Pour soulager sa douleur, la veuve se retira dans une maison de campagne. Pendant le voyage, elle portait son enfant dans ses bras. Au passage d'une rivière assez rapide, la mule qu'elle montait fit un faux pas, l'enfant échappa des mains de sa mère et tomba. . . On la crut perdue, mais quelle ne fut pas la surprise lorsqu'on accourut pour la reprendre et que l'on vit qu'elle était soutenue en l'air par une main invisible : elle n'avait pas même touché l'eau.

Evidemment le SEIGNEUR avait des desseins particuliers sur cette innocente créature. L'Esprit saint fut son maître, car les jeux de l'enfance n'enrent point d'attrait pour elle ; les pratiques seules de la religion lui plaisaient.

Sa mère ne tarda pas à descendre au tombeau et à la laisser deux fois orpheline. En mourant, elle recommanda cette enfant qu'elle chérissait tendrement à sa fille aînée, dona Géronime, mariée au capitaine Côme de Casso. Dona Géronime ne négligea rien pour l'éducation de sa petite sœur. Donée de beaucoup d'intelligence, la jeune Marianne apprit facilement tout ce qu'on lui enseigna : elle excella surtout dans la musique, et loin d'abuser de sa voix qui était très agréable,

elle ne l'employa qu'à chanter les louanges du SEIGNEUR. Ce qui la charma le plus c'était d'organiser de petites processions, de faire le chemin de la croix et de réciter le rosaire avec ses trois petites nièces, qui avaient à peu près le même âge qu'elle. Ayant vu une fois des pénitents de Quito porter de lourdes croix, pendant la semaine sainte, les saintes enfants s'ingénièrent aussitôt à en fabriquer de semblables. S'étant retirées dans le coin d'une cour où il y avait du bois, Marianne entraîna tout à coup ses nièces loin de ce lieu ; celles-ci résistèrent, mais Marianne insista ; à peine les jeunes filles étaient-elles parties, qu'un pan de muraille s'écroula. Son bon ange l'avait avertie du danger.

On ne tarda pas à rencontrer de nouvelles preuves de son amour pour la pénitence et la mortification. Une fois, elle s'était dérobée aux yeux de ses compagnes et s'était enfoncée dans une épaisse forêt. On la trouva agenouillée au pied d'un arbre, se flagellant avec un buisson d'épines. Une autre fois, sa sœur, en la déshabillant, la trouva couverte d'un cilice fait avec des feuilles armées de longs dards. Le vendredi, elle se couchait sur une croix entourée d'épines et d'orties, afin d'être réveillée par les piqûres lorsqu'elle remènerait pendant le sommeil.

Dès cette époque, DIEU voulut manifester par des prodiges son amour pour cette héroïne de la pénitence.

S'étant fait une blessure grave au doigt, elle la cacha soigneusement, afin de pouvoir souffrir davantage; mais comme la gangrène menaçait d'envahir la plaie, l'une de ses compagnes voulut la forcer à consulter un médecin. « Attends un peu, dit l'enfant, tu vas voir comme je me guéris. » Elle se jeta à genoux aux pieds d'une image de la Sainte VIERGE; quand elle se releva, toute trace de mal avait disparu.

Sa sœur, frappée de tant d'indices de sainteté, étonnée surtout des lumières surnaturelles qu'elle découvrait dans une enfant, crut devoir lui procurer le bonheur de communier quoiqu'elle ne fût âgée que de *sept* ans. Elle la fit donc examiner par un Père Jésuite; celui-ci fut touché de son innocence, émerveillé de son intelligence des mystères de la foi et de son avancement dans les voies intérieures; il lui permit d'approcher de la Table sainte. Ce fut un beau jour que celui-là! Marianne sentit vivement cette faveur, et la joie qui débordait de son âme rejaillit jusque sur son visage. Peu de temps après, elle fit le vœu de chasteté perpétuelle; ce fut sans doute par une inspiration spéciale de DIEU, car une telle action, dans un âge aussi tendre, mérite plus d'être admirée que d'être imitée.

L'amour veut se communiquer; aussi la jeune servante de DIEU eut-elle voulu gagner tous les cœurs à DIEU. Dans cette pensée, elle forma avec ses compa-

gnes le dessein d'aller évangéliser les infidèles ; leur fuite était préparée, mais leurs beaux projets furent découverts et il fallut y renoncer. Plus tard, Marianne avait alors *douze* ans, résolut d'aller mener la vie érémitique sur une montagne, près de Quito, à l'ombre d'une chapelle de MARIE, érigée en d'autres temps, pour obtenir de cette bonne Mère qu'elle préservât la ville du fléau des volcans. Cette chapelle était abandonnée : quel bonheur l'on eût éprouvé de former une petite cour à la Reine du ciel, et d'employer ses mains, ses heures de travail à parer le Sanctuaire ! Mais NOTRE-SEIGNEUR fit connaître à sa servante qu'il n'agréait pas ce projet.

Son beau-frère et sa sœur, inquiets de cette humeur un peu vagabonde, résolurent de la placer dans un couvent, pour éprouver sa vocation. Mais NOTRE-SEIGNEUR, qui l'appelait à servir de modèle aux vierges vivant dans le monde, lui révéla qu'il ne l'appelait pas à la vie de communauté. Deux fois les préparatifs étaient faits, les invitations données pour la conduire, suivant la coutume du pays, en grande pompe au couvent, deux fois des circonstances imprévues empêchèrent que la Bienheureuse y entrât. Le confesseur de Marianne fut consulté : il approuva qu'elle menât la vie solitaire dans sa maison. On donna aux pauvres tout ce qui avait été acheté pour célébrer l'entrée au couvent.

Un appartement isolé fut préparé. Marianne dit adieu au monde et alla s'y enfermer, non sans avoir fait disparaître les meubles dont on l'avait orné, et y en avoir amené d'autres qui étaient plus de son goût : un cercueil, où se trouvait un squelette en bois, surmonté d'une tête de mort, des disciplines, des cilices, des croix, et, dans une cellule voisine, un petit autel où étaient placées des statues de JÉSUS ENFANT et de la divine MARIE.

C'est en ce temps qu'elle renouvela son vœu de chasteté et prononça des vœux particuliers de pauvreté et d'obéissance. Elle ne sortit plus de sa retraite que pour aller à l'église. Elle ne s'accordait que trois heures de sommeil sur des pièces de bois triangulaires ; le vendredi, son lit était une croix semée d'épines, ou bien elle prenait la place du squelette dans son cercueil. Levée tous les jours dès quatre heures du matin, elle consacrait les prémices de sa journée à se donner la discipline ; elle faisait ensuite une heure de méditation, récitait les heures canoniales ; puis se rendait à l'église à six heures et demie pour se confesser, entendre la messe et recevoir la sainte communion. De huit à neuf heures, elle s'efforçait de gagner des indulgences pour les pauvres âmes du purgatoire. Elle récitait ensuite le chapelet. Vers onze heures, elle rentrait dans son appartement. A deux heures elle récitait Vêpres et faisait son examen soit général soit particulier ; elle

travaillait ensuite en la présence de DIEU jusqu'à cinq heures. De cinq à six, lecture spirituelle et Complies. De six heures du soir à une heure du matin, occupations diverses et le plus souvent oraison mentale, lecture de la Vie des Saints.

Ses jeûnes étaient si extraordinaires qu'on serait tenté d'y trouver peu de discrétion, si l'on ne savait qu'il y a des âmes d'élite que le Saint-Esprit dirige visiblement, et que Dieu veut donner comme exemple aux chrétiens lâches et sensuels qui ont tant d'averssion pour la pénitence. Dès son jeune âge, Marianne avait renoncé à la viande, au poisson et au laitage. Elle se contentait de pain, de légumes et de fruits; plus tard, elle se restreignit à un peu de pain, qu'elle prenait vers onze heures, et enfin il arriva que la sainte Eucharistie fut sa seule nourriture pendant plusieurs jours.

Ce fait n'est pas rare dans la Vie des Saints et des Saintes. Un verre d'eau, qu'elle prenait vers les neuf heures, fut longtemps son repas du soir; encore finit-elle par s'en priver. Les dernières années de sa vie, elle se soumit à l'horrible tourment de la soif, afin de participer plus étroitement au supplice de JÉSUS-CHRIST en croix. La Bienheureuse ajoutait à ce tourment, en se faisant apporter de l'eau qu'elle approchait de ses lèvres brûlantes et qu'elle avait ensuite le courage de rejeter. Elle voulut, pour le même motif,

servir chaque jour ses parents à l'heure du repas, voir les mets, les porter et n'y pas toucher !

Dès le commencement, cette abstinence, dont la pensée seule fait frémir, réduisit la Bienheureuse à un état de maigreur et de pâleur effrayantes. Mais lorsqu'elle se fut aperçue que ses mortifications écrites sur ses traits lui attiraient la vénération du monde, elle pria son céleste Epoux de lui rendre les dehors de la santé. JÉSUS exauça sa prière, son visage se revêtit d'une beauté angélique, et l'on ne put soupçonner le martyr qu'elle faisait endurer à son corps.

Cet ange de la terre s'envola aux noces éternelles, le 26 mai 1645. Elle était âgée seulement de 26 ans, 6 mois et 26 jours.

C'est là, mes chères petites filles, une vie plus admirable pour vous qu'imitable ; mais cela doit vous porter à aimer beaucoup le bon DIEU !



SAINT HUBERT, moine de Brétigny

(30 mai)

---

Notre jeune Saint eut pour père, Pierre de Brétigny; sa mère s'appelait Jeanne. Les deux époux, pieux, riches et pleins de bonnes œuvres, n'avaient point d'enfants. Ils prièrent le SEIGNEUR de leur accorder un héritier, et DIEU exauça leur prière. L'enfant reçut le nom d'Hubert au saint Baptême.

Suivant l'usage des familles nobles, le jeune Hubert fut instruit dans les lettres, dans la maison paternelle; mais il allait souvent à l'église et au monastère de Brétigny, qui n'était pas éloigné de leur manoir. Un jour même, n'étant encore âgé que de douze ans, il s'y retira secrètement. Au moment où il y entra, il entendit un sous-diacre lire les prophéties et désirant vivement en connaître le sens, il alla trouver un vieux moine et lui dit: Mon vénérable Père, que pensez-vous que signifie ce qu'on lit dans l'Écriture? — Beau fils, répondit le vieillard, ce qu'on vient de lire est la nourriture de l'âme. Il y est ordonné de mener une vie chaste et de fuir les charmes de ce siècle de vanité. La crainte de DIEU, ajouta le vieillard, est son

plus solide soutien et la nourriture vitale du cœur humain. La lecture et l'audition de la Sainte Ecriture entretiennent l'âme de l'homme et la fortifient. Retenez ceci : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de DIEU. » Le Prophète-Roi ne dit-il pas aussi : « La crainte du SEIGNEUR est le commencement de la sagesse ? » Puis, tout étonné de la précocité du jeune Hubert : « Je crains beaucoup, mon bel enfant, que vous qui m'interrogez avec tant de sagesse, ne vouliez éprouver mon ignorance. — Hubert répondit au vieillard qu'il avait posé ces questions, non pour l'éprouver, mais pour mieux saisir ses paroles : qu'il n'était qu'un enfant, et que son ignorance l'empêchait de comprendre les choses élevées. Alors le bon vieillard lui tint de longs discours sur l'âme, la création de l'homme, sa chute et les suites de cette chute, la Rédemption par JÉSUS-CHRIST. Il lui montra que le seul moyen d'arriver à la béatitude éternelle était de vivre conformément aux prescriptions de la foi de JÉSUS-CHRIST. Il lui dit en terminant, que dans les monastères on trouvait plus de facilités pour opérer les bonnes œuvres qu'elle recommande et, par conséquent pour arriver au Ciel. « C'est pourquoi, mon cher fils, ajouta-t-il, si vous désirez nourrir votre âme de la nourriture céleste, réfléchissez bien à ce que vous entreprendrez et, si vous m'en croyez, vous prierez JÉSUS-CHRIST avec ferveur. »

Lorsque l'éloquent vieillard eut cessé de parler, le pieux enfant tombant aussitôt à ses pieds, lui dit : « Désormais, ô vieillard, vous qui parlez si bien du CHRIST, le SAUVEUR JÉSUS, qui enseignez si bien les œuvres excellentes et montrez la voie du Ciel, vous serez mon Père. DIEU, par votre organe, a daigné me tirer de ce monde fragile et profane, pour me faire entrer dans la sainte Religion. Qu'il vous récompense comme vous le méritez. Mon esprit est embrasé du désir de revêtir l'habit religieux en ce monastère. » — « Courage, vertueux enfant, reprit le vieillard émerveillé, c'est ainsi que vous arriverez aux Cieux. Mais, avant de vous faire moine, pensez quels sont les devoirs et les règles des religieux. Le but que vous poursuivez est magnifique, mais sachez que dans l'état monastique il vous faudra subir mille privations, passer des nuits sans sommeil, chanter les psaumes la nuit, souffrir des contradictions, quelquefois des reproches, et éprouver de grandes peines, mais vous en sortirez victorieux ; car, si dans toutes ces difficultés vous demeurez, pour l'amour de DIEU, fidèle et magnanime, en vous s'accomplira, à la lettre, cette parole de JÉSUS-CHRIST : « Celui qui persévéra jusqu'à la fin, sera sauvé ; » que DIEU vous soit propice !... »

Cependant les parents d'Hubert, inquiets de son absence prolongée, courent au monastère. Là, ayant appris qu'il s'était fait religieux, ils vont trouver le

Prieur pour lui redemander leur fils. Lorsqu'ils furent en sa présence, sa mère, qui l'aimait tendrement, lui dit : — « Si j'avais à parler devant le peuple ou à de puissants monarques, je devrais essuyer mes larmes et étouffer mes sanglots, mais, ô mon doux enfant, venant déposer ma douleur dans ton cœur, pourquoi craindrais-je de te parler, les joues arrosées de larmes ? Lorsque j'étais dans la fleur de la jeunesse, après mon union bénie de DIEU, avec ton vertueux père, je restais cependant sans enfant. Nous t'avons obtenu, ton père et moi, par nos prières, et tu vis le jour par la faveur de DIEU. Nous avions l'espérance que tu continuerais notre race et que tu serais notre héritier. Je sais combien il est beau de voir un jeune noble honorer le DIEU suprême, je sais que la plus excellente noblesse consiste à le servir. C'est ce que tu aurais fait chaque jour sous ma conduite. Que cherches-tu, mon fils ? Quelle entreprise est la tienne ? Ton père est au rang des plus fervents chrétiens par son esprit de prière et par ses aumônes. De plus, il brille par son équité, sa probité et son courage. Mon tendre fils, si l'éclat d'un esprit distingué a pour toi tant d'attraits, tu accroîtras le tien à ton gré, dans la maison paternelle. Le domaine de Brétigny s'étend au loin, nous avons de superbes forteresses, de riches terres, un revenu considérable. Nous sommes déjà assez avancés en âge, nous te laisserons toutes nos richesses, nous ne voulons que

t'avoir pour héritier. Faut-il que nos espérances soient trompées ? Allons, mon doux enfant, reviens à la maison, aie pitié des larmes de ta mère, ramène la joie dans le cœur de ton vénéré père ! »

Après que la noble dame eut parlé, le jeune Hubert, comme rempli de l'esprit de DIEU, lui répondit gravement : « Tes douces et tristes paroles et tes sanglots pleins de larmes, ô ma mère, me pénètrent de douleur, et me font verser aussi des pleurs. Cependant je ne puis changer ma résolution, car elle vient de DIEU. Je n'ignore pas ce que disent les Saints Livres : « Honore ton père et ta mère », mais je sais aussi que JÉSUS resté dans le temple, dit à sa Mère : « Pourquoi me cherchez-vous, ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé au service de mon Père ? » Or, comprends, ma très chère mère, cette parole sacrée qui est pour moi une exhortation à embrasser la piété, à passer tous les jours de ma vie au service de DIEU, à habiter son temple, à me vouer aux choses saintes, ainsi que je l'ai résolu ! Est-ce donc faire une injure à ma mère mortelle, que de servir mon Créateur ? O mon glorieux Père céleste, qui avez voulu naître de la très sainte VIERGE MARIE, et qui avez aux Cieux un royaume éternel, soyez-moi propice ! J'implore votre secours, adoucissez la douleur de mes parents, dissipez leur tristesse et leur chagrin, et rien ne m'empêchera de me consacrer à vos saints autels ! Pourquoi te

lamenteur ? Pourquoi tant gémir et pleurer, ô ma mère ? Pourquoi me promettre des dignités et des biens terrestres ? Je méprise les joies, les voluptés et les pompes d'un monde passager. Les biens terrestres sont fragiles et s'évanouissent, les biens célestes sont solides et éternels. J'ai préféré DIEU, je l'aimerai, je le suivrai, je l'adorerai, je serai consacré à lui, je le prierai pour votre salut, et aucune considération humaine ne me détournera de mon dessein. Je te prie donc, ma bonne mère, je t'en supplie par JÉSUS, par MARIE, la Reine des vierges et tous les bienheureux, laisse-moi me faire religieux ici ; qu'ici je m'applique aux choses divines ; qu'ici je contemple le CHRIST JÉSUS. La mort presse, la vieillesse arrive, il faudra bientôt payer le droit à la nature, permettez-moi de commencer ici ce que nous ferons, vous et moi, après la mort, mes très chers père et mère, dans la béatitude céleste. Je serai ainsi pour vous une consolation plus véritable. »

Le jeune Hubert n'eut pas plus tôt achevé cette réponse admirable, si visiblement inspirée par l'Esprit-Saint, que le très puissant guerrier, Pierre de Brétigny, son vénérable père, inspiré à son tour par l'Esprit divin, s'écria : « Cesse, mon fils, ces longs discours, DIEU a parlé par ta bouche, cela suffit, nous devons consentir à tout. Ta voix n'est pas celle d'un mortel, elle est l'organe du Tout-Puissant. Il est juste que

des hommes mortels obéissent à la volonté divine; vis de la vie des Anges, fais-toi religieux, que tous nos biens soient communs entre nous, prie pour moi et pour ta mère!» Sur le champ, les deux époux embrassent leur fils, et bientôt ils partagent leurs biens, en donnent une partie au monastère de Saint-Pierre de Brétigny, une autre partie aux pauvres, et ils n'en conservent pour eux que le tiers!

Après ces arrangements, Hubert reçut l'habit monastique des mains du vénérable et bon Prieur, vers l'an 670. Il fit d'incroyables progrès dans la vie religieuse et devint un moine accompli. Plein de respect pour les vieillards, aimant tout le monde d'un amour plein de bienveillance, il était chéri de tous. Son seul désir était de plaire à DIEU et de mériter l'estime de ses frères. Non seulement toute sa personne était empreinte d'une noblesse généreuse, mais on respirait autour de lui comme la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST. Appliqué à la lecture et à la méditation, il apprit par cœur, en peu de temps, tout le Psautier et même les Saintes Ecritures. Il ne mangeait que des fruits et jeûna, pendant toute sa vie, trois fois par semaine, donnant ces jours-là sa portion aux pauvres. Tout fut prodigieux dans le reste de la courte vie du saint cénobite de Brétigny. Il reçut la prêtrise à vingt ans: sa belle âme s'envola au Ciel, dix ans et trois mois seulement, après son entrée au monastère!

## SAINTE ANGELE MERICI, Vierge

( 31 mai. )

---

Angèle naquit le 21 mars, vers l'an 1474, à Desenzano, petite ville d'Italie, sur la rive occidentale du lac de Garde, diocèse de Vérone. Son père s'appelait Jean de Merici, sa mère était de la famille des Binnocosi de Salo; on doute qu'ils fussent nobles par la naissance, mais ils l'étaient certainement par leurs vertus. Le ciel ne tarda pas à bénir un mariage que la religion plutôt que l'intérêt semblait avoir formé. Il leur donna successivement cinq enfants, entre autres, deux filles, dont la plus jeune reçut au baptême le nom d'Angèle; elle devait en effet mener une vie tout angélique. Elle pratiqua la piété dès qu'elle fut en état de la connaître. Douée d'une beauté peu commune, elle dédaignait tout ce qui pouvait relever ses grâces innocentes; elle fit plus encore: comme on vantait ses cheveux blonds, d'une longueur et d'une finesse admirables, elle les lava plusieurs fois avec de l'eau mêlée de suie pour en tenir l'éclat. Insensible aux amusements frivoles, elle n'avait de goût que pour les exercices et les cérémonies de la religion. Tous les soirs, avant le cou-

cher, ses pieux parents faisaient en commun une lecture, tantôt sur le mystère du jour, tantôt sur la vie des Saints ou des Pères du désert : c'était un prodige de voir alors l'attention de la petite Angèle, elle était comme en extase, et n'en sortait que pour exprimer ses tendres sentiments envers NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST. Enviant le sort des solitaires qui avaient tout quitté pour ce divin Maître, elle imagina de former dans sa chambre une espèce de cellule ; elle en fit la proposition à sa sœur qui l'accepta. Elles se réunirent tous les jours dans leur petit oratoire, et là, prosternées devant l'autel, elles chantaient, récitèrent leurs prières, avec une effusion de cœur admirable. Ce qui est plus surprenant encore dans un âge aussi tendre, c'est qu'Angèle, à tous ces actes extérieurs de piété, ajoutait déjà en secret les austérités de la pénitence, couchant par terre ou sur une simple planche, se privant de tous les repas qu'elle pouvait soustraire à la connaissance de ses parents. Son embarras était de tromper la vigilance de sa sœur qui couchait dans la même chambre ; mais tandis que celle-ci dormait d'un profond sommeil, Angèle glissait adroitement de son lit et, par ce pieux artifice elle passait en oraison la plus grande partie de la nuit. Non contente de consacrer à DIEU sa virginité, elle voulut porter sa sœur à faire le même sacrifice, si agréable à l'Époux céleste dans des cœurs si tendres : Nous sommes les enfants

des Saints, lui dit-elle, et vous avez comme moi, entendu dire que nous n'avons d'autre patrie que le Ciel : nous devons donc tourner toutes nos affections vers celui qui y habite. Il est vrai que dans le parti que j'ai pris et que je vous propose, il faut souffrir et mourir entièrement à soi-même ; mais aussi, c'est par l'abnégation et par les souffrances que nous arriverons à la bienheureuse éternité. C'est par là que JÉSUS-CHRIST, notre modèle, est entré dans le royaume de sa gloire : c'est après bien des tribulations que MARIE, sa sainte Mère, y a été proclamée Reine des anges et des hommes. Eh ! que de tourments et d'épreuves, que de disgrâces et de privations n'ont pas endurées les solitaires et les vierges martyres, pour mériter la couronne de l'immortalité ! C'est à toutes ces considérations que je dois le sacrifice que j'ai fait au SEIGNEUR. Pourriez-vous, vous-même, n'en être point touchée ? Auriez-vous moins de courage que votre sœur cadette ? Ah ? je vois enfin que vous rendez à la grâce qui vous appelle ; bénissons-en le DIEU des miséricordes, et montrons-nous constamment ses chastes et fidèles épouses. »

Angèle n'avait guère plus de dix ans, lorsqu'elle eut la douleur de perdre son père, et, peu de temps après, sa mère.

Son jeune cœur fut d'abord comme brisé de cette cruelle séparation ; mais bientôt se résignant à la vo-

lonté de DIEU : « O mon DIEU, s'écria-t-elle, pardonnez à la douleur, pardonnez à mon âge les égarements de mon esprit ; sans doute que ces deux êtres chéris étaient nûrs pour le ciel ; peut-être, hélas ! les ai-je trop aimés, et vous ne me les ôtez aujourd'hui que pour m'apprendre à m'attacher à vous seul. » La Providence veilla sur ces deux orphelines : un oncle, riche et pieux, nommé Biancosi, les emmena dans sa maison. Une bien rude épreuve y attendait notre Sainte : sa sœur mourut sans avoir reçu les Sacrements de l'Eglise. Angèle eût bien voulu connaître le sort éternel de cette âme si chère ; ce désir inquiet occupait ses pensées la nuit et le jour ; elle se persuada qu'à force de prières, elle obtiendrait du ciel là-dessus quelques assurances. Quinze jours après, il vint dans l'esprit à Biancosi d'envoyer sa nièce à la campagne, autant pour dissiper sa mélancolie que pour veiller sur ses moissonneurs. Angèle part à l'instant. En chemin, elle aperçoit une nuée lumineuse et extraordinaire : elle s'arrête pour considérer ce phénomène ; quelle est sa joie d'y apercevoir sa sœur toute rayonnante de gloire, au milieu d'une multitude d'Anges qui accompagnaient la Reine du ciel. Elle entendit alors une voix qui lui dit : « Persévère comme tu as commencé, et tu jouiras comme nous du même bonheur. »

Agée de *treize* ans, avec une science et des vertus étrangères à cet âge, elle n'avait pu obtenir encore le

bonheur de s'unir à l'Époux de son âme dans la sainte communion. Ceci nous révèle une des plus grandes plaies de cette malheureuse époque, le manque de dévotion envers la sainte Eucharistie, même dans les contrées épargnées par l'hérésie. Angèle obtint enfin, par ses instances, de participer au banquet sacré : dès qu'elle eut goûté de ce pain de vie, elle résolut de s'en nourrir fréquemment, malgré les préjugés de son siècle. Pour être plus libre d'exécuter sa pieuse résolution, elle entra dans le Tiers-Ordre de Saint François : elle put dès lors, avec l'agrément de son directeur, communier tous les jours sans paraître singulière. Elle s'en rendait digne par un genre de vie qui n'avait pas encore eu d'exemple dans le Tiers-Ordre. Ne voulant rien posséder en propre, elle vécut d'aumônes, malgré les représentations de son oncle ; on ne voyait dans sa chambre aucun meuble, même des plus nécessaires ; elle n'avait d'autre lit qu'une mauvaise chaise ou une simple natte ; une grosse pierre lui servait d'oreiller. Le seul adoucissement qu'elle se permit quelquefois, c'était de dormir sur un tas de sarments ; un cilice macérait sa chair délicate ; jamais elle ne buvait de vin, excepté les jours de Pâques ou de Noël, ou dans ses maladies, encore était-ce en très petite quantité, par esprit de religion et sur un ordre exprès des médecins. Sa nourriture ordinaire était du pain, de l'eau et quelques légumes ; mais en carême, croyant

ne faire jamais essez pour son DIEU, elle ne mangeait que les mardis, jeudis et samedis, et elle se bornait, même ces jours-là, à un peu de pain, avec trois noix ou trois châtaignes, ou autres fruits de cette espèce. Sa vie n'était donc qu'un jeûne continuel. Des auteurs assurent même qu'elle passait des semaines entières sans prendre d'autre aliment que la sainte Eucharistie!

Son oncle étant mort, Angèle, qui avait alors 22 ans, revint avec quelques compagnes à Desenzano, dans la maison paternelle : elle espérait y être plus utile à son prochain. Depuis longtemps elle se disait que les désordres de la société venaient de ceux des familles; que les familles dépendaient surtout de la mère, et qu'il y avait si peu de mères chrétiennes, parce que l'éducation des jeunes filles était mal faite. Elle remontait ainsi le cours du mal jusqu'à la source : c'est là qu'elle voulait le guérir.

Elle demandait souvent à DIEU de l'éclairer sur ce pieux dessein. Un jour qu'elle était dans les champs avec ses compagnes, elle se retire un peu à l'écart, selon sa coutume, pour prier; aussitôt elle aperçoit dans la voûte céleste une échelle brillante, semblable à celle de Jacob : un nombre infini de vierges chrétiennes y montaient deux à deux, la tête ornée des plus riches couronnes; elles paraissaient soutenues par autant d'anges vêtus de blanc, et portant sur le front une pierre précieuse d'une beauté ravissante; en même

temps une voix lui dit : « Angèle, prenez courage ; avant de mourir, vous établirez dans Brescia une compagnie de vierges semblables à celles que vous venez de voir. »

Angèle fit part de cette vision à ses compagnes. Paisible et résignée, elle attendit pendant vingt ans que DIEU lui fournit les moyens d'accomplir cet oracle ; mais elle commença, dès le lendemain, à Desenzano, de faire l'essai et comme un noviciat de tout ce qu'elle devait exécuter dans Brescia.

Dans ce long intervalle, sainte Angèle eut un jour un désir, celui de visiter les Saints Lieux de la Palestine. DIEU lui fit trouver les moyens de faire ce voyage, à cette époque, difficile et dangereux. Arrivée à La Canée, capitale de l'île de Candie, elle perdit la vue, par une secrète disposition de la Providence. Elle continua néanmoins son saint pèlerinage. La servante de DIEU ne vit donc pas les Lieux Saints des yeux du corps, mais que de douceurs célestes inondèrent son âme, et qui dira les faveurs ineffables dont JÉSUS, le divin Epoux, combla sa très fidèle épouse ? Angèle retourna dans sa patrie, par la même voie, et elle recouvra miraculeusement la vue, à la même ville de La Canée, en Candie.

En 1535, notre Sainte, toujours guidée par l'esprit de DIEU, fonda enfin la belle et sainte Congrégation des Ursulines.

On avait fixé le jour pour délibérer sur le choix d'une Supérieure : Angèle passa la nuit précédente en prière, et, dans une extase, sainte Ursule lui apparut dans tout l'éclat de la gloire céleste. Notre Sainte, ravie de cette faveur, passa de la joie à l'affliction, lorsqu'elle vit les suffrages se réunir sur une tête qu'elle jugeait indigne. Si elle accepta la charge de supérieure, elle refusa toujours le titre de fondatrice. Elle donna à ses compagnes le nom d'Ursulines, et les exhorta à monter sur le trône de gloire de leur céleste patronne : Si nous n'avons pas, comme sainte Ursule, disait-elle, le bonheur de gagner le ciel par un glorieux martyre que j'ai désiré moi-même plus d'une fois, nous y arriverons au moins avec elle par l'imitation de ses vertus, par notre pureté virginale, par notre attachement à l'Eglise catholique, par notre fidélité à nos engagements. Souvenez-vous que vous êtes tenues par un vœu spécial qui, tout simple qu'il est, ne vous consacre pas moins au SEIGNEUR. » Ces paroles furent reçues par ses saintes filles comme si elles fussent venues du ciel. Elles ne faisaient rien sans consulter leur Mère et lui rendaient compte de leurs moindres actes, s'ouvrant à elle avec la plus naïve confiance : notre Sainte était au milieu d'elles, comme un soleil qui les éclairait de sa lumière, comme un brasier d'amour qui ravissait leurs cœurs vers les choses célestes, comme le trône par lequel DIEU règne

sur les âmes et d'où il répand sa doctrine ; on eût dit que DIEU avait mis dans le cœur de son épouse la source d'une vie nouvelle qui devait, de là, s'épancher sur les âmes. Mais comme Moïse, elle ne vit que de loin l'empire promis à son Ordre. Au commencement de janvier 1540, elle tomba malade et prédit sa mort prochaine. Et la nuit du 27 au 28 du même mois, les Anges vinrent cueillir cette belle fleur de la terre, pour la transporter dans les jardins de l'Epoux, aux demeures éternelles !

Notre Sainte était arrivée à la soixante-cinquième ou soixante-sixième année de son âge. Le 4 juin 1540, le pape Paul III confirma le nouvel Institut sous le titre de Compagnie de Sainte-Ursule. Sainte Angèle fut béatifiée par Pie VI et canonisée par Pie VII en 1807.



## SAINT LOUIS DE GONZAGUE

( 21 juin )

---

Saint Louis de Gonzague, *cette perle toute céleste* de la Compagnie de JÉSUS, fut, dès sa naissance, un enfant de bénédiction. Cependant, vers l'âge de quatre ans, DIEU le permettant ainsi, il fut exposé à la perte irréparable de son âme, comme nous allons le voir un peu plus loin ; et cela, par une impardonnable imprudence de son père ! Mais, DIEU en soit béni ! il avait une mère très pieuse qui le sauva et lui mérita de mener ensuite jusqu'à sa mort une vie tout angélique sur la terre. O quel trésor, et pour l'Eglise et pour la société, qu'une mère vigilante, une mère pieuse et douce, une *bonne mère de famille* !

Notre Saint vint au monde le 9 mars de l'année 1568. Son père se nommait Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione, en Lombardie, prince du Saint-Empire ; et sa mère Marthe Tana Santena, fille de Tano Santena, seigneur de Chieri, en Piémont : il reçut au baptême le nom de Louis.

Aussitôt que cet enfant angélique eut été donné à la terre, sa pieuse mère fit sur lui le signe de la Croix

et lui donna sa bénédiction. Sur les registres de baptême de cette époque, on plaçait quelquefois à côté des noms de l'enfant, l'expression des vœux que l'on formait pour lui, et qui souvent devenait comme une sorte de prophétie. Anprès du nom de Louis de Gonzague, on écrivit ces mots : « Sois agréable à DIEU ! Vis pour le bien des hommes ! » Ces espérances furent pleinement réalisées. Dès l'âge de quatre ans, Louis aimait à se retirer dans un endroit écarté de la maison paternelle, pour y prier à l'aise. Il était content, quand il pouvait faire du bien aux pauvres. Sa mère constatait avec joie l'heureux succès de ses efforts et redoublait de soins et de vigilance. Mais son père qui était militaire, songeait à lui inspirer le goût des armes. Il dut aller passer quelques mois à Casal-Major, afin de lever un régiment italien pour le roi d'Espagne, en vue d'une expédition contre Tunis.

L'idée vint au marquis d'emmenner avec lui le jeune Louis, qui avait alors quatre ans. Il lui fit faire un costume militaire, lui donna des armes proportionnées à son jeune âge, et voulut qu'il vécût avec les soldats qui l'aimaient et l'accablaient de leurs caresses. Mais ce que la marquise, sa pieuse mère, avait craint, arriva. Louis n'apprit rien de bon dans cette compagnie de militaires, et retint quelques mots grossiers qu'il répétait sans les comprendre, mais qui lui coûtèrent plus tard bien des larmes. Tout jeune qu'il était, ou plu-

tôt par cela même qu'il était jeune et sans expérience, il voulait faire tout ce qu'il voyait faire aux soldats. Entre autres choses, il voulait comme eux faire détonner les armes à feu. Un jour que le camp dormait, il prit de la poudre dans les gibernes pour faire partir une petite pièce de canon, qui, dans son mouvement de recul faillit écraser ce pauvre enfant, encore sans expérience.

Au moment de s'embarquer avec les troupes pour Tunis, le marquis de Gonzague renvoya son jeune fils auprès de sa mère. Elle remarqua aussitôt le changement qui s'était opéré en lui et lui fit comprendre tout ce qu'il y avait de vilain dans les paroles qu'il avait apprises auprès des soldats de son père. Louis en eut tant de repentir qu'il versa un torrent de larmes et ne répéta plus jamais les mots que sa mère lui avait reprochés. Il ne pouvait plus même les entendre dans la bouche des autres sans éprouver un frisson d'horreur dans tous ses membres.

Dès ce moment, le saint enfant continua à croître en piété et dans la crainte du SEIGNEUR, sous les yeux de sa vertueuse mère. Ce fut vers huit ans, âge encore si précoce, que cet admirable enfant comprit bien le vrai bonheur de celui qui ne cherche qu'à plaire à DIEU; et il commença à régler sa vie d'après la maxime: « Servir DIEU seul », ce qui lui fit dire souvent, dans la suite, que sa conversion datait de sa

huitième année. Il abandonna pour toujours le jeu des armes, et son plus grand bonheur fut désormais de s'entretenir avec DIEU dans la prière. Il récitait chaque jour l'office de la Sainte VIERGE, les sept psaumes de la Pénitence et plusieurs autres prières. Tant que Louis jouissait d'une bonne santé, il priait toujours à genoux; encore refusait-il les coussins, les tapis ou les prie-Dieu qu'on lui présentait, se contentant du parquet; il ne se permettait même pas de s'appuyer. Il avait neuf ans, quand son père le conduisit à Florence, à la cour du grand-duc de Toscane. Il y étudiait le latin et se perfectionnait dans la langue italienne. Là, comme chez sa mère, il menait une vie tout angélique. Il lut vers cette époque un excellent petit livre, qui traitait du Rosaire, et retraçait avec éloquence la vie et les souffrances de la divine Mère de DIEU. Plus il le lisait et le relisait, plus aussi il sentait augmenter en lui son amour pour la Reine du Ciel. Or, un jour, il se sentit un désir ardent de s'engager à quelque chose qui fût agréable à MARIE. Il songea à l'imiter dans la vertu qui lui fut la plus chère ici-bas, dans sa pureté angélique et dans sa virginité.

Il y avait dans une église de Florence, un tableau qui représentait l'ange Gabriel saluant de la part de DIEU, la bienheureuse VIERGE MARIE. Le peuple avait pour cette image une dévotion toute particulière.

Louis, qui priait souvent dans cette église, était édifié de la piété des fidèles. Il alla donc s'agenouiller devant la pieuse image, et promit à MARIE de conserver, comme elle, le trésor de la virginité.

Dès ce moment, la VIERGE bénie le prit sous sa protection toute spéciale, et lui obtint, faveur presque unique, même dans la vie des Saints, de ne plus sentir aucun mouvement, ni d'être assailli par aucune pensée contraire à l'aimable vertu de pureté ! De son côté, l'angélique enfant faisait tout son possible pour en éviter les occasions ; car, il ne regardait jamais en face aucune personne du sexe, pas même la marquise sa mère, ni l'impératrice Marie, au service de laquelle il demeura longtemps ; et, tant qu'il fut à la cour, il ne souffrit pas que les jeunes personnes missent le pied dans sa chambre !

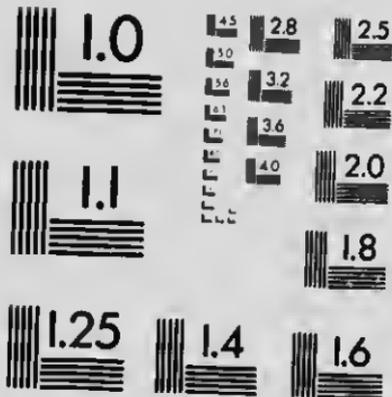
A l'âge de quinze ans, Louis songea sérieusement à l'état qu'il devait embrasser. Il pria beaucoup, prit conseil auprès d'hommes pieux et sages, et réfléchit lui-même longuement. DIEU lui montra clairement qu'il devait entrer dans la Compagnie de JÉSUS. Le pieux jeune homme voulut répondre aussitôt à l'appel du SEIGNEUR ; mais son père opposa à son dessein une longue résistance. Enfin, il fut obligé de reconnaître la volonté divine.

Louis de Gonzague entra donc chez les Jésuites à l'âge de dix-huit ans. Il n'y vécut que six ans. Pen-



**MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART**

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482-0300 - Phone  
(716) 288-5989 - Fax

dant son séjour à Rome, il y eut une violente épidémie, la peste. Les malades étaient nombreux, et Louis se multipliait pour leur donner des soins. Lui-même tomba bientôt malade d'épuisement, et mourut, victime de sa charité, le 21 juin 1591. Telle a été, en résumé, mes chers enfants, la vie de ce Saint admirable, donné par le Souverain Pontife, pour Patron spécial et pour modèle à toute la jeunesse chrétienne, et dont la sainte Eglise, notre Mère, demande à DIEU pour nous, chaque année, au jour de sa fête la puissante protection, par cette belle prière : « O mon DIEU, qui distribuez les biens du Ciel, et qui avez réuni dans le jeune Louis, cet ange de la terre, les merveilles de l'innocence et de la mortification, faites, par ses mérites et son intercession, que, si nous n'avons pas sa pureté, nous imitions au moins sa pénitence. »



## SAINTE MARINE

( 14 juillet )

---

Marine naquit le 8 février 1554, à Valladolid, ville princière, autrefois la résidence des rois d'Espagne et de Castille. Son père, homme très instruit, professa le droit dans plusieurs universités savantes ; mais c'était surtout un homme de bien. Il assistait tous les jours à la Messe et s'approchait souvent de la Sainte Table. Un pareil exemple ne peut manquer de produire l'impression la plus salutaire sur le cœur des enfants.

Marine était d'un naturel doux et tranquille ; elle était sérieuse et réfléchie dans toute sa conduite ; elle aimait à s'instruire et apprenait volontiers ; elle était modeste et facile à diriger.

Outre ces dons naturels, elle en possédait d'autres qui avaient une plus grande valeur. Dès l'âge de trois ans, elle marquait déjà des dispositions à la piété. Elle désirait qu'on lui apprit et qu'on lui expliquât les dix commandements de DIEU. Sa tante se chargea de ce soin ; l'enfant retenait tout ce qu'elle lui disait. Marine avait un grand goût pour les choses du ciel ; c'était un don spécial de l'Esprit Divin.

Un jour que sa tante lui apprenait ses prières, elle lui adressa cette question :

— Ma tante, qu'est-ce que cela veut dire : Aimer DIEU par-dessus toute chose ?

— Cela signifie, répondit la tante, aimer DIEU plus que son père, sa mère, sa tante et tout le reste.

L'enfant répéta ces mots jusqu'à ce qu'elle les sût parfaitement. Et dans la suite, elle disait souvent dans la journée : « Mon DIEU je vous aime plus que mon père, ma mère, ma tante et tout le reste ; oui, oui, je vous aime plus que toute chose, et je vous chercherai jusqu'à ce que je vous trouve. »

La petite Marine demeurait chez sa tante en dehors de la ville. Un jour, elle sortit de la maison pour chercher DIEU. Tout près de la maison coulait un petit ruisseau. Elle regarda autour d'elle ; et n'apercevant personne, elle mit un pied dans l'eau. Au même instant, elle vit devant elle un bel enfant de son âge. Marine tressaillit. Mais l'enfant lui adressa la parole :

— Marine, que cherches-tu ici, lui demanda-t-il ?

— Je suis venu ici pour chercher mon DIEU, répondit-elle.

— C'est très bien, reprit l'enfant ; mais regarde-moi, je suis Celui que tu aimes tant et que tu cherches.

Alors l'Enfant la reconduisit chez elle. Marine voulut continuer à causer avec lui, mais il avait disparu.

L'impression de cette apparition lui resta jusqu'à l'âge de dix ans. Alors elle commença à être moins recueillie, moins assidue à la prière. Elle prit goût aux choses vaines, aux beaux habits, aux parures. Cela fit une grande peine à ses pieux parents. Ils cherchèrent quelle pouvait être la cause de ce changement qu'ils ne pouvaient trouver chez eux-mêmes, et reconnurent qu'il fallait l'attribuer à son contact avec ses jeunes compagnes. Pauvres enfants, comme ces dangers sont grands et les occasions fréquentes ! Heureusement, la grâce de DIEU aidant, notre jeune Marine dont le cœur était bon, ne garda pas longtemps ces goûts frivoles. Sa conscience la rappela aux pensées plus sérieuses et lui fit les plus amers reproches. Elle versa beaucoup de larmes sur son inconstance, et demanda à DIEU la grâce d'aimer JÉSUS comme auparavant et de soupirer après lui de tout son cœur.

Elle sollicitait depuis longtemps cette faveur céleste, quand le jour de la saint Michel, elle tomba dans un profond sommeil et eût une vision. JÉSUS lui apparut couvert du manteau de pourpre, la couronne d'épines sur la tête, le roseau à la main, le visage défiguré et couvert de sang. Elle s'éveilla et ne put dormir le reste de la nuit. Le jour venu, sa mère l'emmena avec elle au marché. Mais Marine traversa la foule, sans voir autre chose que JÉSUS souffrant et humilié.

Peu de temps après, elle fit une grave maladie, et fut trois fois sur le point de mourir. Quand elle fut rétablie, elle alla trouver sainte Thérèse, se jeta à ses genoux, et la pria de l'admettre dans l'Ordre qu'elle venait de fonder. La Sainte la regarda un instant avec attention, et puis elle lui dit, inspirée de DIEU : « Levez-vous, mon enfant, et retournez chez vous, car le SEIGNEUR ne vous a pas appelée à la vie du cloître. »

Elle resta donc dans le monde et se consacra tout entière au service de DIEU. Sa grande fortune fut employée au soulagement des pauvres et au bonnes œuvres. Elle eut beaucoup d'apparitions, mena une vie parfaitement chrétienne, et illustra sa ville natale par l'éclat de sa sainteté extraordinaire. Elle cherchait tout particulièrement à inspirer de bons sentiments aux enfants.

Quand elle en voyait jouer dans les rues, elle s'arrêtait, causait avec eux, parlait des belles choses du paradis, et les exhortait instamment à se mettre sous la protection de la Reine du Paradis, la très sainte VIERGE MARIE et à prier DIEU, avec confiance, pour obtenir de l'aimer sincèrement et de grandir dans son amour. Les enfants l'aimaient beaucoup et ne manquaient jamais de lui répondre : Oui, oui, *Signora* (Madame), nous ferons ce que vous dites. »

Elle mourut en état d'extase, le 19 juillet, 1633.

## LA BSE MARGUERITE DE LA CROIX

( 15 juillet )

---

Marguerite naquit à Vienne, capitale de l'Autriche, le 25 janvier 1567. Son père était l'empereur Maximilien II, et sa mère, l'impératrice Marie, fille de Charles-Quint. Marie éleva sa fille avec tant d'amour et de sollicitude qu'elle ne la perdait jamais de vue. Il semblait qu'elle eût pressenti que Marguerite était appelée à une grande sainteté. Elle lui donna elle-même les premières notions de DIEU et lui apprit à prier. A la messe, Marguerite se tenait avec ses sœurs auprès du prie-Dieu de sa mère qui ne cessait d'avoir ses enfants sous ses yeux. Elle leur apprenait de quelle manière il fallait assister à la sainte Messe, et quelles pensées devaient, pendant ce temps, occuper l'esprit et le cœur.

Il y avait alors à la Cour d'Autriche un usage bien beau, bien touchant. Voici comment on y célébrait la fête de chacun des enfants de la famille impériale.

On appelait au château autant d'enfants pauvres

que le prince ou la princesse dont on faisait la fête comptait d'années. On en prenait un de plus, pour remercier DIEU des années éconlées et demander ses bénédictions pour l'année qui allait s'ouvrir. Les enfants pauvres recevaient à cette occasion de beaux habits, on leur servait un bon repas, et l'enfant impérial, dont on fêtait la naissance, les servait à table.

Marguerite fut habituée à se lever de bon matin, et à élever aussitôt son cœur à DIEU. Après qu'elle était habillée on allait à la chapelle. Sa mère récitait avec elle la prière du matin, et ensuite le chapelet et l'office de la Sainte VIERGE. C'était certainement beaucoup à la fois pour une petite fille, ce n'était pas trop pourtant pour Marguerite. Au contraire, elle disait : « Les Anges prient sans cesse ; si je veux ressembler aux Anges, il faut que je prie beaucoup. » Après les prières, venait la sainte Messe. Ensuite on déjeunait, et Marguerite pouvait donner aux pauvres ce qu'il lui plaisait de se retrancher. Le reste de la matinée était consacré à l'étude ; et la pieuse impératrice avait soin d'inculquer à sa fille ce qui était le plus capable de faire une bonne impression sur son cœur. Le diner était suivi d'une récréation. Ensuite les jeunes princesses se mettaient à coudre, à tricoter, à broder, comme les filles des simples bourgeois. Le soir, la famille se réunissait de nouveau pour réciter en commun la prière, qui était suivie de l'examen de

conscience. A la fin de la journée, les enfants devaient faire une courte méditation, car l'impératrice pensait avec raison que sans la méditation, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de vivre en parfait chrétien.

Marguerite assistait avec plaisir à tous ces exercices, et surtout à la sainte Messe dont elle faisait le plus grand cas. Elle y était si dévote et si recueillie, qu'elle ne détournait pas les yeux de l'autel et ne se permettait pas le moindre mouvement. On lui parlait un jour de la dissipation à la Messe. « On devrait, dit-elle, pleurer avec des larmes de sang la nonchalance et l'irrévérence avec laquelle on assiste ordinairement au saint Sacrifice. » Sa piété fut récompensée par une apparition. Un jour, au moment où le prêtre approchait le calice de ses lèvres, elle vit bouillonner le sang de JÉSUS-CHRIST dans le vase sacré, comme s'il avait voulu en sortir. La pieuse enfant, pensait que tous les assistants étaient comme elle témoins de ce prodige, et elle ne s'en étonna pas, car elle croyait fermement que, par la Consécration, le vin devient véritablement le sang de JÉSUS-CHRIST, et qu'il ne garde du vin que l'apparence. Dès ce moment, sa piété et son amour pour DIEU devinrent plus forts que jamais, et elle désira se livrer à la mortification, comme les grandes personnes de son entourage. Elle en fut empêchée à cause de son jeune âge. Margne-

rite s'en dédommagea, en pratiquant avec la plus grande humilité, les petites pénitences qu'elle voyait faire aux dames de la Cour. Un jour, elle suivit à la chapelle une dame d'honneur qui était une personne vertueuse. Elle vit cette dame se prosterner devant le Saint Sacrement, et baiser la terre en marque de profonde adoration. Cela plut tant à la jeune archiduchesse qu'elle l'imita, et conserva cette pratique toute sa vie.

Elle obéissait ponctuellement à ses supérieurs et à ses maîtresses, même dans les choses les plus pénibles. Un jour, elle eut mal au pied et dut être opérée. L'empereur, son père, désirant qu'on employât le moyen le plus douloureux, parce qu'il était le plus sûr, Marguerite y consentit, et subit l'opération sans faire entendre le moindre cri. Comme on lui demandait comment elle avait pu rester si calme, elle répondit : « C'était la volonté de mes parents, et DIEU veut que je leur obéisse. L'obéissance est un baume qui calme les plus grandes douleurs. »

Malgré cette vie sérieuse et sévère, Marguerite n'en était pas moins une jeune fille pleine de gaieté et d'expansion. Loin d'être maussade et prude avec ses sœurs, et de leur reprocher amèrement leurs petites fautes, de censurer leurs jeux et leurs entretiens, elle était toujours joyeuse et aimable, jouait et causait volontiers avec elles, et ne les reprenait que lorsqu'elles

péchaient. Elle était extrêmement indulgente pour les domestiques. Quand il s'élevait parmi les personnes attachées au service du palais une légère discussion, Marguerite demandait la permission d'intervenir, et les priait de conserver la paix pour l'amour de JÉSUS. Personne ne pouvait résister à sa douce prière et on l'appelait dans le château « l'ange de la paix. »

Elle aimait tant le bon DIEU qu'elle ne pouvait comprendre qu'un chrétien pût l'offenser. Elle soupirait tristement de voir qu'un grand nombre d'hommes restaient en dehors de la sainte Eglise catholique. Ah ! disait-elle, est-il possible d'avoir la paix de l'âme et de faire son salut hors de la sainte Eglise ! »

Elle éprouvait une joie particulière aux fêtes de JÉSUS et de MARIE, et croyait que tout le monde était comme elle. Elle choisissait principalement ces jours-là pour répandre la joie autour d'elle en distribuant des aumônes et des secours.

Dans ses jeux mêmes, on pouvait pressentir sa vocation. Quand on lui proposait un divertissement, elle s'amusait de préférence à jouer « au couvent ». Elle organisait alors avec ses jeunes compagnes des chœurs, des processions, des cérémonies religieuses avec costume. Elle se faisait aussi une fête de visiter les religieuses et restait le plus longtemps possible auprès d'elles.

Le désir d'entrer elle-même en religion prit de jour

en jour plus de consistance dans son cœur. Elle le réalisa après la mort de son père. Le 7 mars 1651, l'archiduchesse Marguerite, accompagnée de sa mère, se présenta à la porte du convent des Sœurs Pénitentes de Saint-François, à Madrid, et demanda humblement à être admise dans la congrégation. Elle y pratiqua toutes les vertus de son état, avec une grande perfection. Elle mourut dans l'amour de DIEU, le 5 juillet 1663.

Mes chers enfants, cherchez à imiter sainte Marguerite surtout en deux points: 1° Aimez à assister à la sainte Messe, le plus souvent possible. 2° Quand vous êtes ensemble, ne vous disputez jamais. Qu'on puisse toujours vous appeler, comme votre aimable patronne, « l'ange de la paix ! »



## LA BIENHEUREUSE CUNÉGONDE.

( 27 juillet )

---

La Bienheureuse dont l'Ordre séraphique célèbre aujourd'hui la fête, eut pour père Béla IV, roi de Hongrie, et pour mère Marie, fille de Théodose Lascaris, empereur de Constantinople. La Bienheureuse Cunégonde était sœur des Bienheureuses Marguerite et Yolande, nièce de sainte Hedwige et de sainte Elisabeth, cousine de la Bienheureuse Agnès de Bohême et de sainte Elisabeth de Portugal, tante de saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse... toute une famille d'illustre naissance et de haute sainteté. La vraie religion de JÉSUS-CHRIST peut seule opérer de semblables merveilles !

La naissance et la sainteté de notre Bienheureuse furent prédites miraculeusement à sa mère. A son entrée dans le monde, disent ses historiens, on l'entendit prononcer distinctement en langue hongroise cette invocation : *Je vous salue Marie, Reine des Cieux, Mère du Roi des Anges.* Encore au berceau, lorsqu'on la portait à l'église, elle y demeurait les yeux fixés vers le ciel, durant le saint Sacrifice, et elle inclinait la tête quand elle entendait prononcer les noms de JÉSUS et de MARIE.

La jeune princesse s'adonna dès l'âge le plus tendre aux exercices d'une fervente piété, d'une pénitence austère, d'une tendre charité envers le prochain ; ainsi se développèrent en elle les germes de la plus éminente sainteté. Appliquée de bonne heure à l'étude, elle parlait, dès l'âge de sept ans, la langue latine avec la même facilité que sa langue maternelle.

Parvenue à l'adolescence, Cunégonde fut demandée en mariage par Boleslas V, alors duc de Cracovie, plus tard roi de Pologne. Elle céda aux instances de ses parents, mais avec le consentement de son époux et l'aide du Très-Haut, elle conserva le trésor de sa virginité, dans l'état du mariage. L'histoire décernera plus tard à Boleslas V le surnom de *chaste*, pendant que l'Eglise donnera à Cunégonde le titre de *Vierge*.

Durant quarante années Cunégonde eut à remplir les devoirs de la royauté, et l'objet constant de sa sollicitude fut la sanctification et le bien de son peuple. Quand elle ne pouvait le secourir de ses dons, elle avait recours au ciel, et le ciel accordait des miracles à ses prières. A la mort de son *chaste* époux, Cunégonde prit l'habit de sainte Claire et alla rejoindre sa sœur Yolande, veuve depuis quelques mois de Boleslas le Pieux, duc de la grande Pologne. Ainsi ces deux femmes admirables, comptant pour rien les grandeurs que la Providence avait mises à leurs pieds, s'étaient

retirées à l'ombre du sanctuaire, chez les Clarisses-Urbanistes de Sandeck, pour y mener une *vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu*.

Notre Bienheureuse passa dans ce monastère les treize dernières années de sa vie, qui furent marquées par un grand nombre de miracles. — Le monastère de Sandeck n'avait point de puits et l'on y était dépourvu de l'eau nécessaire aux besoins de la communauté. La Sainte se rendit sur le bord d'un fleuve qui coulait à une distance assez éloignée. A son commandement, les eaux du fleuve s'arrêtent, sortent de leur lit, suivent le sillon que la Bienheureuse leur trace avec son bâton et, gravissant plusieurs collines, coulent, obéissantes, jusqu'au monastère. Le bâton dont Cunégonde s'était servie fut planté en terre; le lendemain il avait pris racine et s'était couvert de branches et de feuilles!

Ce fut le 24 juillet 1292 que son âme virginale s'envola au ciel. Un parfum très suave se répandit aussitôt dans sa cellule, son visage se colora et revêtit une merveilleuse beauté. Un vénérable prêtre, alors en oraison, vit son âme, revêtue d'un éclat incomparable, s'élever vers le ciel, tandis que des chœurs angéliques chantaient avec une délicieuse harmonie ce verset de l'Office divin : « J'ai méprisé pour l'amour de mon SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, les royaumes de ce monde et les vains ornements du siècle... »

Des miracles sans nombre s'opérèrent à son tombeau ;

et, peut-être exemple unique dans la vie des Saints, de 1292 à 1324, c'est-à-dire en moins de trente-trois ans, on compta *quatre-vingts* morts ressuscités par sa puissante intercession. Ah! vraiment, *Dieu est admirable dans ses Saints!*



## SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

( 2 août )

---

Dans les dernières années du 17<sup>e</sup> siècle, vivaient à Naples deux époux, aussi distingués par leurs vertus que par leur naissance. Don Joseph de Liguori et Dona Anna Cavalieri. DIEU bénit leur union. Le 27 septembre 1696, vint au monde leur premier-né, à leur maison de campagne de Marianella, située aux portes de Naples. Or, il y avait alors à Naples un homme de DIEU que l'Italie entière révérait comme un prodige de sainteté, le Père François de Hieronymo, de la Compagnie de Jésus. Un jour, le Saint passant devant le palais des Liguori, s'y arrêta quelques instants, pour saluer Don Joseph et Dona Anna, dont il connaissait la piété. L'heureuse mère s'empressa de lui présenter son petit Alphonse, et de réclamer pour lui la bénédiction du saint missionnaire. François le considéra longtemps, comme s'il eût voulu lire dans son cœur ; puis, le prenant dans ses bras, il le bénit et dit à ses parents : « Cet enfant ne mourra pas avant d'avoir accompli sa 90<sup>e</sup> année : il deviendra Evêque et fera de grandes choses pour

JÉSUS-CHRIST. » Ils eurent encore, de leur union, trois garçons et trois filles. La pieuse Dona Anna se fit elle-même l'institutrice des sept petits anges confiés à ses soins. Tous les matins, après les avoir bénis, elle leur apprenait à prier JÉSUS et MARIE. Avec eux, elle récitait le rosaire et les invocations à leurs saints Protecteurs. Sa joie était ensuite de les voir réunis chaque soir autour d'elle pour apprendre, de sa bouche, les éléments de la doctrine chrétienne.

Le petit Alphonse écoutait avec ravissement les leçons de sa mère. Docile aux inspirations de la grâce, il n'avait de goût que pour la piété. A l'âge où les autres enfants savent à peine fixer la mobilité de leur esprit, on le voyait fuir les distractions et les amusements, pour se recueillir en la présence de DIEU, et le prier avec ferveur. Sa récréation consistait à dresser de petits autels, à les décorer pieusement, à reproduire les cérémonies sacrées. Quand il fut en âge de recevoir le Sacrement de Pénitence, Dona Anna le conduisit chez son parent et directeur, le Père Thomas Pagano de l'Oratoire. Cet excellent religieux, très éclairé dans les voies spirituelles, prépara l'enfant à recevoir la sainte communion, et le dirigea pendant son adolescence, avec tant de prudence et de sagesse, que dans la suite, jamais Alphonse ne prit une détermination importante sans l'avoir consulté.

Au couvent de l'Oratoire, dont le Père Pagano était

le supérieur, existait une Congrégation de jeunes nobles qui rendait aux parents l'inappréciable service, non-seulement d'éloigner les enfants des mauvaises sociétés, mais encore de former leur cœur à la piété et à la vertu. Dès l'âge de neuf ans, Alphonse fut admis dans la Congrégation et devint aussitôt un sujet d'édification pour ses camarades, non moins que d'admiration pour ses maîtres qui n'avaient jamais vu, à cet âge, un si vif désir d'entendre la parole de DIEU, ni un pareil amour de la perfection. A douze ans, Alphonse savait faire oraison ; il s'élevait jusqu'à DIEU dans de célestes contemplations et versait d'abondantes larmes, en méditant sur la malice du péché. Déjà le SEIGNEUR, qui se plaît dans les cœurs purs, le favorisait de ses intimes communications, comme le prouve le fait suivant, rapporté par un témoin oculaire.

Chaque dimanche, les pères de l'Oratoire conduisaient les jeunes Congréganistes à quelque maison de campagne des environs, pour y jouer et se divertir à leur aise. Un jour qu'ils se trouvaient sur la montagne de Miradois, dans la villa du prince de la Riccia, les enfants proposèrent un jeu qu'Alphonse ne connaissait pas. Il refusa donc d'y prendre part ; mais sur leurs instances réitérées, il se mit enfin à jouer avec eux. Le malheur voulut qu'il gagnât un nombre considérable de parties, et par suite d'enjeux, au grand étonnement

de ses compagnons qui finirent par lui reprocher amèrement de les avoir trompés. « Tu nous disais que tu ne connaissais pas le jeu, s'écria l'un des perdants, avec colère et des propos outrageants. » — « Comment, reprit Alphonse, pour quelques misérables deniers, vous ne craignez pas d'offenser DIEU ! » Emu jusqu'au fond de l'âme, il jeta par terre la méprisable valeur des enjeux, tourna le dos à ses camarades et disparut dans un bocage voisin.

Jusqu'au déclin du jour, les enfants continuèrent leurs jeux sans s'occuper d'Alphonse ; mais, quand vint le moment du départ, comme il ne reparaisait pas, on se mit à l'appeler et à le chercher de tous côtés. Quel ne fut pas l'étonnement de ces jeunes étourdis, quand ils le trouvèrent à genoux au pied d'un vieux laurier aux branches duquel il avait attaché l'image de la Madone qu'il portait toujours sur lui. Absorbé dans un saint recueillement, il ne remarqua point le bruit qui se faisait autour de lui. Les enfants stupéfaits le considéraient avec respect. Celui qui l'avait offensé, pris de remords à cette vue, ne put s'empêcher de dire à ses camarades : « C'est un Saint ! et moi, malheureux, je l'ai blessé au cœur ! » Enfin Alphonse ouvrit les yeux, comme s'il sortait d'un long ravissement, aperçut ses compagnons, et ne put dissimuler le grand trouble qu'il éprouvait, en se voyant surpris dans cet état. Depuis ce moment, les jeunes

Congréganistes le regardèrent, non sans raison, comme le privilégié de la Madone. La prophétie du Père François se réalisa. Alphonse mourut à l'âge de 90 ans, Evêque de sainte Agathe, et après avoir fondé l'admirable Congrégation du Très Saint Rédempteur. Saint Alphonse de Liguori a été une des plus brillantes lumières de l'Eglise, en ces derniers temps. Imitons surtout, mes chers enfants, son grand amour envers JÉSUS-CHRIST dans la sainte Eucharistie, et envers la très sainte VIERGE, sa divine Mère.



## SAINT ROCH

( 16 août )

---

Ce saint naquit à Montpellier vers 1295 ; on lui donna le nom de Roch à son baptême. Formé à la vertu par ses pieux parents, le jeune Roch croissait tout à la fois en âge et en grâce devant DIEU et devant les hommes. Dès l'âge de cinq ans, il châtia son corps pour le rédnire en servitude, lui retranchant tout ce qui pouvait flatter la délicatesse, et le disposant ainsi à devenir l'instrument docile de l'Esprit-Saint. Son enfance et son adolescence se passèrent dans les pratiques de la piété et de la charité.

Roch avait à peine vingt ans, lorsque DIEU lui retira son père qui était, à ce que l'on croit, gouverneur de la ville. Au moment de mourir, ce père vertueux fit venir son fils auprès de lui et lui adressa ses dernières recommandations. Elles méritent d'être comparées aux conseils de Tobie à son fils : « Me voici, dit ce père mourant, sur le point de quitter cette vie d'agitations, de troubles et de misères pour aller à DIEU. Comme je n'ai rien de plus cher au monde que vous qui êtes mon unique enfant, et que j'ai mis tous mes

soins à former votre cœur, je crois devoir vous donner en ce moment quelques conseils qui puissent vous aider à passer votre vie dans la piété et l'innocence. Avant tout, appliquez-vous au service de DIEU et à la méditation assidue des souffrances du divin SAUVEUR. Soyez l'appui de la veuve, de l'orphelin et de tous les infortunés ; gardez-vous surtout de l'avarice, source de toutes sortes de péchés. Soyez l'œil des aveugles, le pied des boiteux, le père des pauvres, et sachez qu'en employant les biens que je vous laisse aux œuvres de miséricorde, vous serez béni de DIEU et des hommes. »

Le pieux jeune homme, tout en larmes, promit d'être fidèle à ces recommandations. Après avoir fermé les yeux à ce père vénéré, il le fit ensevelir avec toute la pompe due à sa fortune et à son rang. Cette première plaie du cœur était à peine cicatrisée, que DIEU enlevait au Saint sa pieuse mère. Roch supporta cette seconde épreuve avec la même résignation et la même élévation de sentiments.

Resté seul à la tête d'une immense fortune, il vendit toutes ses possessions, en distribua le prix aux pauvres, abandonna sa principauté à son oncle, se revêtit d'un habit de pèlerin et se rendit à Rome.

Le reste de sa vie est assez connu, mes chers enfants; saint Roch est un saint populaire : on l'invoque surtout contre la peste et les maladies contagieuses. Je

veux néanmoins vous rapporter ce qui arriva à la fin de sa vie.

Le Saint reçut ordre du Ciel de retourner à Montpellier, sa ville natale. Les guerres désolaient alors le Midi de la France. A son arrivée dans sa ville de naissance, saint Roch était si exténué par les austérités et les souffrances qu'il ne fut point reconnu : bien plus, on le prit pour un espion déguisé en pèlerin. Il fut aussitôt arrêté, interrogé sur son origine, son nom, sa patrie, sur le but de son voyage. A chaque question, le Saint se contenta de répondre qu'il était pèlerin et serviteur de JÉSUS-CHRIST. Cette grande réserve, ce silence absolu sur son nom et sur son pays confirmèrent les juges dans leurs soupçons, et par ordre exprès du gouverneur, l'inconnu fut jeté dans les fers. Saint Roch passa cinq années dans une affreuse prison, soumis aux mauvais traitements de ses geôliers et aux plus dures privations; et cependant il lui eût suffi d'un mot pour se faire reconnaître de son oncle, gouverneur de Montpellier, et reparaitre dans la cité, entouré de tous les honneurs dus à sa naissance. Le serviteur de DIEU préféra à ces honneurs une vie pauvre, obscure et méprisée. Du fond de son cachot, il ne cessait d'adresser au SEIGNEUR des hymnes d'actions de grâces, et demandait, par l'intercession de la Très Sainte VIERGE, la patience et la fidélité jusqu'à la fin.

Pendant cinq ans, notre Saint supporta avec une invincible constance les horreurs de la prison, persévérant dans ses oraisons et ses pratiques de pénitence ; le gouverneur et ses ministres l'avaient complètement perdu de vue. Lorsqu'il sentit que sa fin était proche et que son douloureux pèlerinage touchait à son terme, il demanda à voir un ministre de DIEU pour recevoir les derniers sacrements. Le prêtre, en entrant, vit la prison divinement éclairée ; la figure du captif était radieuse. Après lui avoir administré les Sacrements, il s'empressa d'informer le gouverneur des prodiges dont il avait été le témoin. Le bruit s'en répandit rapidement, et le peuple se porta en foule à la prison.

Après avoir reçu les derniers sacrements, le Saint prenait un peu de repos, lorsqu'il vit en songe un messager céleste qui lui dit : « Roch, voici l'heure où tu vas recevoir la récompense de tes travaux, où ton âme va reposer dans le sein de DIEU ; c'est pourquoi si tu désires obtenir quelque grâce pour les hommes, demande-la au Très-Haut avant de mourir ; il sera fait selon ton désir. » A son réveil, son âme fut inondée d'une sainte allégresse : toujours oublieux de lui-même et uniquement occupé de l'intérêt du prochain, il adressa à DIEU cette prière : « Je vous demande humblement, SEIGNEUR, que quiconque étant atteint de la peste ou en danger d'en être atteint, implorera ma protection avec foi, soit préservé de ce fléau ou délivré de son

mal. J'ose solliciter cette grâce, non en vue de mes mérites, mais au nom de votre miséricorde et de votre clémence, qui sont infinies.» A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il expira en levant ses regards vers le ciel et pressant angoissé le crucifix sur son cœur; on pense qu'il avait alors trente-deux ans.

A peine saint Roch eut-il expiré, que des prodiges manifestèrent sa sainteté: la prison resplendit d'une lumière céleste, les anges firent entendre de suaves mélodies, son corps était entouré des rayons de la gloire et exhalait un suave parfum. On trouva à côté de lui, une tablette sur laquelle un ange avait écrit en lettres d'or le nom de Roch, avec ces paroles: «J'annonce que tous ceux qui, étant atteints de la peste, même la plus terrible, recourront à la protection de Roch, en seront délivrés.» Douce et consolante promesse, attestée par la Liturgie sacrée, qui dit dans l'oraison de l'office de notre Saint: «Seigneur, qui avez gravé sur une tablette, par la main même d'un ange, la promesse faite au Bienheureux Roch de préserver de la peste quiconque invoquerait son nom, daignez, par ses mérites et par ses prières, nous accorder d'être délivrés de la peste du corps et de l'âme.»

Dès que le gouverneur eut été informé des prodiges que DIEU opérait par les mérites de l'inconnu, il se reprocha amèrement d'avoir tant tardé à lui rendre justice: il voulut néanmoins s'assurer par lui-même de

la vérité de ces prodiges, et se rendit à la prison. A peine en a-t-il franchi le seuil, qu'il est frappé de la gloire qui environne la vénérable dépouille ; ses regards tombent sur la céleste inscription, et il y voit le nom de l'inconnu : c'était celui de son neveu ! Dans une émotion impossible à décrire, suffoqué par les larmes et les sanglots, il se jette sur le corps de son neveu, se reproche sa cruauté à son égard et lui demande pardon des traitements qu'il lui a fait subir. La mère du gouverneur, aïeule de saint Roch, accourue aussi dans la prison, découvre la poitrine du Saint, revoit avec admiration un signe qu'elle connaissait : c'était une croix rouge qui le marquait dès sa naissance, et constate une fois de plus que cet humble prisonnier est son petit-fils. On fit au Saint de magnifiques funérailles, une église fut élevée pour recevoir son tombeau, et DIEU justifia par des miracles le culte que les peuples rendirent à son serviteur.



## SAINT LOUIS D'ANJOU, Evêque de Toulouse

( 19 août )

---

Saint Louis d'Anjou, l'une des gloires de l'Eglise de France et de l'Ordre séraphique, fut le modèle accompli du jeune chrétien, du religieux et du pasteur des âmes. Né sur les degrés du trône, il ne connut les grandeurs que pour les mépriser; ravi à la terre au printemps de la vie, il fut un vrai miroir de charité, d'innocence et de pureté. L'Eglise dans sa liturgie, lui adresse cette belle prière: « Rose printanière de charité, lis de virginité, étoile brillante, vaisseau de sainteté, Bienheureux Louis, priez pour nous le SEIGNEUR. »

Ce jeune prince naquit au château de Brignoles, en Provence, au mois de février de l'année 1274. Il eut pour père Charles II, comte d'Anjou et de Provence, roi de Naples et de Jérusalem: sa mère, Marie, était fille d'Etienne V, roi de Hongrie. On lui donna au baptême le nom de Louis, en mémoire de son grand-oncle, saint Louis, roi de France. Saint Louis d'Anjou compta dans sa famille un grand nombre de saints. Du côté de son père, saint Louis, roi de France, la Bienheureuse Isabelle et saint Ferdinand, roi de Castille. Du côté

de sa mère, il eut des liens de parenté avec sainte Hedwige, duchesse de Silésie, sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Elisabeth, reine de Portugal, les Bienheureuses Agnès de Bohême, Cunégonde, Yolande, Marguerite de Hongrie et Salomé. Uni par les liens du sang aux plus grands saints de cette mémorable époque, saint Louis d'Anjou était lui-même destiné à jeter dans l'Eglise un éclat incomparable.

Dès ses plus tendres années, Louis fut favorisé de grâces spéciales ; ses goûts, en effet, n'avaient rien de puéril, son cœur se trouvait disposé à la vertu, avant d'en avoir parcouru les sentiers, et son esprit, en s'ouvrant aux premières lueurs de son intelligence, était déjà illuminé des rayons de la grâce. Ces heureuses dispositions furent secondées par sa pieuse mère. Marie de Hongrie, digne de sa tante, la grande sainte Elisabeth, avait à cœur de faire, avant tout, de ses nombreux enfants des serviteurs fidèles du Roi des rois ; elle les accoutumait avec un soin diligent à la prière, à la fuite des moindres fautes, à la pratique des vertus ; elle les conduisait elle-même à l'église, leur enseignait à s'y tenir avec respect, à s'y occuper avec dévotion, et à solliciter avec ferveur les bénédictions du Très-Haut.

Ouvrant son cœur aux pieuses leçons de sa mère, et recueillant avec docilité et respect chacun de ses enseignements, Louis répandait déjà la bonne odeur

de JÉSUS par une ineffable mansuétude, une charmante modestie et une pureté tout angélique ; on le vit empressé à la visite des églises et des monastères, inquiet des misères et des souffrances des pauvres, peu soucieux de lui-même, austère au milieu des délices de la cour. A peine âgé de sept ans, il pratiquait déjà les exercices de la pénitence ; et souvent, au témoignage de sa mère, on le surprit couché, pour prendre son repos, sur un tapis qui recouvrait le pavé de sa chambre.

De bonne heure l'adversité devait éprouver l'âme de Louis. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé, avec deux des princes, ses frères, à Barcelone, pour y demeurer en otage à la place du roi, son père. Sa captivité dura sept années. Durant cette épreuve le saint jeune homme avait fait vœu de se donner tout à DIEU. Devenu libre, Louis quitta les marches du trône, entra dans l'Ordre de Saint-François, se fit ainsi mendiant et mourut évêque de Toulouse, âgé seulement de 23 ans.

Notre Saint, nous l'avons vu, se distingua surtout par l'innocence de sa vie et son angélique pureté. Les Annales de son Ordre rapportent un prodige singulier, par lequel le SEIGNEUR a semblé vouloir glorifier la pureté virginale de son serviteur. Ce prodige se renouvelle tous les ans dans une chapelle érigée en son honneur au diocèse d'Oviédo, en Espagne.

Le 19 août, jour de la fête de saint Louis, le peuple accourt en foule des villes voisines, et, pendant la célébration des saints Mystères, des lis azurés s'épanouissent autour de l'autel: les murs de la chapelle se couvrent également de ces fleurs miraculeuses, que les fidèles s'empressent de recueillir pour en faire usage contre diverses maladies: le saint Sacrifice terminé, ces fleurs se fanent aussitôt.



## SAINTE ROSE DE LIMA

( 30 août )

---

Cette sainte que l'Eglise a appelée « la première fleur de l'Amérique » est la patronne du Pérou. Elle naquit à Lima, capitale de cet état le 29 avril 1586, et reçut au baptême le nom d'Isabelle. Mais trois mois après sa naissance, sa mère vit briller au-dessus de sa tête une rose d'une beauté merveilleuse. Elle embrassa tendrement son enfant, en disant : « Isabelle, tu t'appelleras désormais Rose, puisque DIEU t'envoie ce nom du ciel. »

Les premiers mots qu'elle prononça furent ceux-ci : « JÉSUS, JÉSUS, JÉSUS, soyez avec moi. » Quand elle fut en âge de penser et qu'elle sut que son nom de baptême avait été changé, elle en fut désolée, et s'en plaignit devant l'image de MARIE. La sainte VIERGE la consola dans une vision, lui faisant comprendre que le nom de Rose était agréable à son divin Fils et à Elle, et qu'elle voulait encore y ajouter le sien, afin qu'on l'appelât : « Rose de Sainte-Marie. »

De bonne heure on remarqua dans la petite Rose les heureuses dispositions et les inclinations pieuses qu'avait montrées dans son enfance sainte Catherine

de Sienne que Rose choisit comme modèle. Elle était d'une nature si douce et si tranquille, qu'on ne l'entendit jamais pleurer dans son berceau. Cela n'arriva qu'une fois, parce qu'on l'avait portée dans une maison étrangère. Dès l'âge de trois ans, elle montra qu'elle était capable des plus grandes vertus. Un jour le pouce de sa main droite fut pris sous le couvercle d'un coffre. Rose dut éprouver une vive douleur, mais elle n'en laissa rien paraître : elle ne pleura pas et n'appela pas au secours. Comme elle était trop faible pour soulever le couvercle, elle dut attendre, le doigt dans l'étau, que quelqu'un vint la délivrer. Le médecin fut aussitôt appelé ; il déclara qu'il fallait arracher l'ongle avec une pince. Rose subit cette opération sans sourciller. Tous les témoins en furent dans l'admiration et pensèrent dès lors avec raison que Rose était appelée à mener une vie de souffrances extraordinaires. Elle n'avait pas encore quatre ans qu'un mal lui vint dans l'oreille. Sa mère employa pour guérir ce mal des moyens qui ne firent que l'empirer. Il se forma dans l'oreille un abcès des plus douloureux et l'on dut une seconde fois mettre la jeune enfant entre les mains du médecin. Elle eut à souffrir entre ses mains, pendant quarante-deux jours, les douleurs les plus aiguës, sans faire entendre une seule plainte. Ce courage n'est-il pas admirable et sublime de la part d'une petite fille de quatre ans !

Dès l'âge de cinq ans, on reconnut que DIEU l'appela à l'état de virginité perpétuelle. Son frère qui était un peu espiègle, lui lança de la boue sur les cheveux, ce qui lui déplut, parce qu'elle ne pouvait souffrir la malpropreté.

— Je te prie de ne plus recommencer cela, lui dit-elle.

— Tu ne dois pas m'en vouloir, répondit-il en élevant le reproche, d'avoir sali tes cheveux; ne sais-tu pas, ma petite sœur, que c'est par les beaux cheveux que le démon prend les jeunes filles pour perdre leur âme ?

Ces paroles furent pour Rose comme un éclair. Elle réfléchit un instant, prit une paire de ciseaux et se coupa les cheveux ras, pour montrer qu'elle voulait renoncer à toutes les vanités du monde; et elle consacra dans la plénitude de sa raison, à DIEU sa virginité!

Rose obéissait à ses parents dans les petites choses, comme dans les grandes, bien qu'il lui en coûtât quelquefois beaucoup, par la crainte d'offenser DIEU: car sa mère, qui était mondaine, exigeait quelquefois d'elle des choses qui n'étaient pas bien devant sa conscience et devant DIEU. C'est ainsi que la plupart des mères croient ne pouvoir rien faire de mieux que d'habiller tous les jours leurs filles avec coquetterie, et de s'extasier devant elles en disant: « ô la jolie robe, ô la jolie petite fille! » C'était là une rude épreuve pour la petite

Rose et il ne lui était pas toujours facile de concilier l'obéissance qu'elle devait à sa mère avec le désir de faire la volonté de DIEU. Mais la sainte crainte du SEIGNEUR la rendait si ingénieuse qu'elle savait toujours éviter le mal où l'obéissance pouvait la mener. Un jour, sa mère l'obligea à paraître en société avec une couronne de fleurs sur la tête. Elle était la plus belle enfant de la ville, et sa mère voulait s'en faire honneur, comme si elle était la cause de cette beauté extraordinaire. Mais Rose ne voulait pas être louée ni entendre dire qu'elle était belle. Elle pensait donc beaucoup plus modestement et plus chrétiennement que sa mère. Cependant elle ne voulut pas désobéir en refusant de porter cette couronne de fleurs. Que fit-elle ? Elle s'enfonça dans la couronne, une aiguille dans la tête, pour que la douleur fit taire en elle toute pensée de vanité.

Cependant les parents de Rose tombèrent dans une position très gênée et commencèrent à mener une existence difficile. Rose en fut triste pour son père et sa mère. Elle travaillait de toutes ses forces pour leur venir en aide, et faisait en un jour plus d'ouvrage que quatre autres ouvrières. DIEU bénissait son amour filial et lui envoyait ses saints anges qui travaillaient avec elle et pour elle. Elle s'oubliait elle-même pour penser à ses parents. La maladie ne l'arrêtait pas. Elle était quelquefois si faible qu'elle aurait dû être

au lit; cependant elle travaillait toujours et faisait des efforts héroïques sur elle-même. Quand son père ou sa mère étaient malades, elle restait jour et nuit auprès de leur lit et leur prodiguait les soins les plus tendres. C'était surtout par ses prières qu'elle les soulageait dans ces circonstances.

Chers enfants, aimez ainsi vos parents.

Rose avait déjà compris que DIEU attache de grandes bénédictions à la vie solitaire et sainte. Aussi elle était volontiers seule, et quand elle était seule, elle éprouvait plus de joie dans l'âme que lorsqu'elle se trouvait en société. Elle se tenait donc le plus possible à l'écart; le monde lui inspirait du dégoût: elle avait vu le côté vide, et souvent coupable des réunions mondaines. Poussée par son amour pour la solitude, elle pria son frère Ferdinand de l'aider à construire une petite cabane. La maisonnette fut élevée contre le mur du jardin de ses parents, à l'ombre des érables. Rose y arrangea un petit autel sur lequel elle plaça un crucifix et des images des saints. C'est là qu'elle passa les heures les plus heureuses de son enfance. Elle s'y retirait le matin en se levant, au milieu de la journée après le dîner, et le soir avant de se coucher. Elle y priait comme un ange devant le trône de DIEU et y passait des heures entières à penser à DIEU et à s'entretenir avec JÉSUS. Plus tard elle convertit ce petit pavillon d'été en solitude. Quand sa famille cessa

de la tracasser, de lui parler de mariage, et qu'elle fut libre de suivre ses saintes inclinations, Rose prit la résolution de mener la vie des solitaires. Elle vécut donc à l'instar des Sœurs de saint Dominique et sa cellule devint le théâtre des plus merveilleux prodiges. Les anges allaient et venaient autour de Rose comme dans le paradis. Ils se plaisaient dans la compagnie de celle qui leur ressemblait tant par sa pureté et son amour pour DIEU. Ils recueillaient ses ferventes prières et les portaient devant le trône de l'AGNEAU divin. Ainsi Rose était solitaire sans être seule. La nature elle-même se métamorphosa autour de cette cellule d'où s'exhalait un parfum de sainteté. Quand Rose se levait le matin, elle disait aux fleurs, aux arbres, aux plantes, aux buissons : « Priez avec moi votre Créateur, et louez-le parce qu'il vous a donné l'être. » Et aussitôt les rameaux s'agitaient, les branches s'inclinaient l'une vers l'autre, un doux zéphyr soufflait dans le feuillage, les fleurs s'ouvraient et embaumaient l'air de leurs parfums. Elle avait dans son jardin des plantes de romarin qui poussaient en forme de eroix et qui étaient fort belles. La vice-reine en demanda une pour son jardin; mais la plante y dépérit. On la transplanta de nouveau dans le jardin de Rose où elle redevint plus florissante qu'auparavant.

Dès le berceau Rose avait les yeux fixés sur le ciel, et l'on peut dire que chacun de ses soupirs fut une

prière. Elle écoutait avec joie le son des cloches qui appelaient les fidèles à l'église. DIEU lui accorda le don de la prière à un degré si remarquable que, dès l'âge de douze ans, elle savait prier et méditer des heures entières sans aucune distraction. Trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, elle employait une heure entière à remercier DIEU des bienfaits qu'elle en avait reçus. On la voyait souvent, dans l'église, agenouillée devant le maître autel, les yeux attachés sur le crucifix, et tellement absorbée par la prière qu'elle n'entendait rien et ne voyait personne autour d'elle. Pendant les prières des Quarante-Heures, elle restait à l'église depuis le matin jusqu'un soir, à la même place et dans la même attitude, sans faire le moindre mouvement. Elle engageait tout le monde et surtout les enfants à prier avec ferveur.

Elle se préparait à la sainte communion par de longues prières, et quand elle allait à la sainte Table, on croyait voir un ange. Les prêtres eux-mêmes étaient saisis d'un saint respect devant elle. Quand on lui demandait ce qu'elle éprouvait en communiant, elle répondait qu'il lui était impossible de l'exprimer, et elle assurait que rien au monde ne pouvait se comparer au bonheur qu'elle goûtait. Souvent elle était si affaiblie par le jeûne et les mortifications, qu'elle était obligée de s'arrêter et de se reposer sur le chemin de l'église. Mais après la communion, elle était rassasiée

et pleine de force. Il semblait qu'elle eût reçu une nouvelle vie.

Son jeûne — et je comprends dans ce mot toutes les pratiques de mortification — était très sévère. Dès l'enfance, elle se privait des fruits si savoureux qui viennent en abondance dans son pays. A six ans, elle commença à jeûter au pain et à l'eau, trois fois la semaine.

A quinze ans, elle fit vœu de ne jamais manger de viande. Pendant tout le Carême, elle se retranchait l'usage du pain, se contentant de quelques pépins d'orange, qu'elle réduisait à cinq tous les vendredis de la sainte quarantaine. On l'a vue se contenter d'un pain et d'un peu d'eau pendant cinquante jours : une autre fois elle demeura sept semaines entières sans boire, malgré les chaleurs excessives de ces pays ; et à la fin de sa vie, elle a passé assez souvent plusieurs jours sans boire ni manger. Quant à ses autres pratiques de pénitence, les cilices, les chaînes de fer . . . elles sont vraiment effrayantes : la grâce de DIEU seule pouvait lui donner la force de les pratiquer avec persévérance !

DIEU, de son côté, l'inondait de consolations célestes. elle eut des ravissements, pendant lesquels elle goûtait par anticipation les délices du Paradis. Enfin l'heure de la délivrance a sonné pour cette âme virgine. Elle va quitter ce triste exil de la terre, pour

aller là-haut s'unir à son divin Epoux, dans les tabernacles éternels.

Deux heures avant sa mort, revenant d'une longue extase elle se retourna vers son confesseur, qui était présent, et lui dit en confidence : « O mon père, que j'aurais de grandes choses à vous dire de l'abondance des consolations dont DIEU comblera les Saints pendant l'éternité. Je m'en vais avec une satisfaction d'esprit incroyable, contempler la face de mon DIEU, que j'ai souhaité de posséder tout le temps de ma vie. »

C'est le 24 août qu'elle remit sa sainte âme entre les mains de son Créateur, après avoir prononcé deux fois ces paroles : « JÉSUS-CHRIST, soyez avec moi ! » Elle était alors âgée de trente et un ans et quelques mois.

O mes chers et jeunes Lecteurs, méditez, je vous y exhorte avec de vives instances, méditez souvent la vie toute céleste de cet ange de la terre, la bonne, la douce, l'aimable, l'innocente Rose de Lima, et priez-la avec confiance d'intercéder pour vous, afin que vous soyez toujours bons et pieux et qu'ainsi un jour vous puissiez aller la rejoindre dans les splendeurs inénarrables des Demeures Eternelles !



## SAINTE ROSE DE VITERBE

( 4 septembre )

---

Nous allons maintenant, mes très chers enfants, vous raconter tout au long une des plus grandes merveilles du Parterre Angélique.

C'était vers le milieu du treizième siècle, époque d'afflictions et d'angoisses pour l'Eglise. Les empereurs d'Allemagne, défenseurs nés du Pontife romain, en étaient devenus les oppresseurs : Frédéric II, pupille du Saint Siège à qui il était redevable de la conservation de ses Etats et de la couronne impériale, avait oublié ses devoirs les plus sacrés et trahi tous ses serments. Il s'était fait le persécuteur acharné de l'Eglise : ses armées avaient envahi et ravagé une partie du patrimoine de Saint-Pierre, et le Souverain Pontife avait dû prendre le chemin de l'exil. Mais DIEU se joue, quand il lui plaît, de la puissance des hommes. A Viterbe, il opposera à l'orgueilleux monarque la voix d'une faible enfant, de sainte Rose, dont nous allons retracer la merveilleuse existence. Il choisira encore cette fois ce qu'il y a de plus faible, pour confondre ce qu'il y a de plus fort.

Rose, née à Viterbe, dans les Etats de l'Eglise, parut, dès sa plus tendre enfance, un prodige de grâce et de sainteté. Elle avait débuté de bonne heure dans la voie de l'héroïsme, comme si DIEU lui eût donné le pressentiment du peu de jours qu'elle avait à vivre.

Sa langue ne savait pas encore articuler des sons, qu'elle s'essayait déjà à prononcer les doux Noms de JÉSUS et de MARIE : elle pouvait à peine marcher qu'un instinct céleste lui faisait rechercher les lieux les plus retirés et les plus propres à la prière. A l'âge de deux ans, Rose écoutait avec une pieuse avidité les instructions sur les vérités éternelles que ses parents lui adressaient avec une naïve et touchante simplicité. Dès qu'elle put marcher, elle ne sortait de sa maison que pour aller à l'église et son attitude dans le lieu saint était si modeste, si recueillie, que les assistants en étaient dans l'admiration ; de retour chez ses parents, la petite servante de JÉSUS répétait les sermons qu'elle avait entendus, et cela avec tant de grâce, de naturel et de conviction, que les cœurs les plus durs en étaient touchés.

A cet âge, où les autres enfants ne recherchent que les jeux, Rose se retirait dans la solitude, se prosternait devant DIEU et, loin de tout regard humain, elle lui offrait ses prières, le conjurait de la préserver de la contagion du siècle et des moindres atteintes du péché. A ces pieuses pratiques, elle joignait des macé-

rations au-dessus de son âge : c'est ainsi qu'elle maltraitait son corps virginal par un dur cilice et de fréquentes flagellations, moins pour se défendre de ses révoltes, qu'elle ne soupçonnait même pas, que pour souffrir avec son divin Époux crucifié. Le divin Sauveur lui avait donné l'intelligence et l'amour de sa pauvreté ; aussi Rose ne portait qu'une simple robe de laine fort rude et fort grossière, elle marchait pieds nus, la tête découverte et les cheveux épars.

Si Rose était remplie d'une sainte cruauté contre elle-même, son âme était remplie d'une tendre compassion pour les membres souffrants de JÉSUS-CHRIST. Elle considérait son divin JÉSUS dans la personne des indigents, elle les aimait plus qu'elle-même, et, malgré sa pauvreté, elle trouvait moyen de les secourir. Pendant une cruelle disette qui vint affliger la ville de Viterbe, la pauvre enfant se privait de sa nourriture pour en donner à ceux qui n'en avaient point. Le SEIGNEUR daigna montrer par un prodige combien il agréait la charité de sa jeune servante. Un jour, comme elle sortait de sa maison, portant dans son tablier des morceaux de pain pour ses chers pauvres, elle fut arrêtée par son père qui voulut savoir ce qu'elle portait : confuse et pâle de crainte, l'enfant déploie son tablier, et le montre rempli de magnifiques roses, qui à l'instant embaument l'air d'un délicieux parfum.

Le ciel se plaisait à multiplier les miracles en faveur de cette enfant au cœur si pur.

Comme saint François, elle vivait dans une douce familiarité avec les oiseaux. Ces douces et timides créatures venaient lui faire société, voltiger autour d'elle, lui parler leur langage, reposer sur ses bras, recevoir de ses mains la nourriture que le Père céleste leur prépare chaque jour dans sa bonté.

Un jour, une des compagnes de Rose, allant puiser de l'eau à la fontaine, heurta violemment le vaisseau d'argile qu'elle tenait en ses mains et le cassa. Touchée des larmes de sa jeune amie, Rose s'adresse intérieurement au SEIGNEUR, puis ramasse les morceaux, les rapproche et le vase reprend sa forme première sans laisser paraître la moindre lésion.

La jeune vierge n'avait encore que trois ans lorsque le SEIGNEUR daigna manifester sa sainteté par un prodige des plus éclatants. Une de ses tantes maternelles, atteinte d'une maladie grave, avait succombé, le corps était déjà dans le cercueil, et la famille éplorée environnait la pauvre défunte et récitait des prières pour le repos de son âme. Profondément émue de la douleur de ses parents, Rose s'approche du cercueil, et, élevant les yeux au ciel, elle demeure un moment en silence; puis, tendant sa petite main à la défunte, elle l'appelle par son nom; celle-ci ouvre aussitôt les yeux, se lève sur ses pieds et, rendant

grâces au SEIGNEUR, elle va embrasser sa chère petite libératrice. La nouvelle du prodige, répandue bien vite dans la ville entière, fit rentrer en eux-mêmes un grand nombre de cœurs qui vivaient loin de DIEU, en raffermir d'autres dans la foi et inspira à tous une profonde vénération pour cette admirable enfant.

Quand Rose eut atteint sa septième année, elle sentit croître son attrait pour la solitude : DIEU voulait l'y préparer à la grande mission qu'il lui destinait. Elle se choisit une étroite cellule dans la maison de son père : là, elle employait tout son temps à la contemplation, macérait son corps innocent par les plus effrayantes austérités, priaït surtout pour l'Eglise qui traversait à cette époque une crise des plus violentes. A huit ans, les pénitences ayant déjà épuisé ses forces, elle fut atteinte d'une maladie qui se prolongea plus d'une année et faillit à plusieurs reprises la conduire au tombeau. Pour la dédommager, le SEIGNEUR la favorisa, au milieu de ses souffrances, de grâces singulières, d'extases et de ravissements ; il lui fit goûter quelque chose des délices enivrantes du paradis.

La veille de la fête de saint Jean-Baptiste, la Reine du ciel lui apparut environnée de lumière : elle s'approcha de son lit, l'embrassa avec une affectueuse tendresse, lui ordonna de revêtir l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, de reprendre ensuite, sans crainte

et sans distinction de personnes, les vices de ses concitoyens, et de soutenir énergiquement la cause de DIEU et de son Eglise : elle l'avertit de se préparer à de grandes tribulations. La Mère de DIEU la bénit ensuite et disparut la laissant comme plongée dans un océan de délices. Guérie et fortifiée en son corps et en son âme par une telle visite, Rose se leva et se mit en devoir d'accomplir les ordres du ciel. Elle avait à peine dix ans lorsqu'elle revêtit l'habit du Tiers-Ordre.

Devenue fille de saint François, la céleste enfant se renferma dans le secret de sa cellule et se mit à répandre devant son divin Eoux les sentiments de joie, d'humilité et de reconnaissance dont son âme débordait. JÉSUS se montre à elle et lui fait entrevoir que s'il l'a choisie pour épouse, lors de son entrée dans le Tiers-Ordre, c'est pour qu'elle lui soit plus parfaitement semblable par la douleur. Ce divin colloque de JÉSUS imprime dans son âme l'amour de la souffrance ; on la voit multiplier ses privations et aggraver ses tortures. Le divin Crucifié est comme l'objet fixe de ses pensées ; c'est dans la contemplation de ses immenses douleurs que vont se concentrer toutes les facultés de son esprit, tous les sentiments de son cœur. Un jour qu'elle méditait sur ces grands mystères, JÉSUS-CHRIST lui apparut suspendu à la croix, les mains et les pieds cloués, la tête couronnée d'épines, le visage meurtri, les mem-

bres affreusement disloqués, tout le corps inondé du sang qui coulait de ses plaies. A ce spectacle, une douleur aiguë la saisit dans tous ses membres, elle s'écrie, en versant des torrents de larmes : « O mon JÉSUS, qui donc vous a réduit en ce lamentable état ? » JÉSUS lui répondit : « C'est mon amour, mon ardent amour pour les hommes. » — Mais, reprend la Sainte, qui vous a si cruellement transpercé et déchiré sur ce bois ? — C'est le péché, répond le SAUVEUR. — Le péché ? s'écrie la Sainte, ah ! le péché... Et elle se livre à de nouvelles mortifications et de plus rudes pénitences.

Cette vision laissa à la Sainte une soif si brûlante du salut des âmes qu'elle s'en alla, une croix à la main, à travers les rues et les places de sa chère cité, pour convier le peuple à la pénitence. On se rassemble autour d'elle, la foule grossit toujours, on est ravi, on est émerveillé, en voyant cette tendre enfant, revêtue de son habit de bure, ceinte d'une corde, qui fait entendre des paroles inspirées ; ceux-là mêmes qui n'étaient venus que dans le but de se moquer s'en retournent, le cœur brisé de componction.

Notre jeune Sainte ne cesse point, pendant environ quatre années, d'exercer sa mission apostolique auprès des habitants de Viterbe : elle prêche sur les places publiques, elle tonne contre les vices et les désordres, explique à ses auditeurs les vérités de la foi, combat sans relâche les erreurs des hérétiques et des schisma-

tiques, corrobore ses preuves de raison par des passages si nombreux et si bien choisis de l'Écriture Sainte et des Pères que les plus savants en sont dans l'admiration. La ville de Viterbe, enlevée au Pape son légitime souverain, était alors au pouvoir de l'impie Frédéric II. Sainte Rose, sans se laisser arrêter par aucune considération humaine, défend avec intrépidité les droits spirituels et temporels du Saint-Siège, reproche aux partisans de l'empereur Frédéric de suivre un prince excommunié, et leur démontre combien est criminelle la conduite de ce souverain, combien juste, au contraire, la cause d'Innocent IV, le Chef suprême de l'Église.

La parole de notre jeune Sainte était appuyée de l'éclat des miracles. Des malades en grand nombre venaient solliciter son crédit auprès DIEU et s'en retournaient guéris. Lorsque notre jeune Sainte prêchait sur les places publiques, elle montait, en raison de sa petite taille, sur une borne ou sur une pierre, afin d'être entendue de la foule immense qui l'entourait ; maintes fois, la pierre qui lui servait d'appui s'éleva avec elle, et on la vit ainsi soutenue miraculeusement dans les airs, pendant qu'elle parlait aux auditeurs stupéfaits. Son discours fini, cette pierre s'abaissait d'elle-même et la remplaçait doucement sur le sol.

Pendant le jour, notre Sainte parcourt les places

publiques, les ateliers, les maisons particulières, pour distribuer à tous le pain de la parole divine, soulager les pauvres, consoler les affligés, exercer enfin toutes les œuvres de charité et de miséricorde. Le soir, elle se retire dans sa cellule, et là, au lieu de se livrer au repos, elle tombe à genoux et passe la nuit presque entière à méditer, prier et se flageller. Le céleste Epoux daignait souvent lui apparaître sous une forme sensible ; il l'éclairait de ses conseils, lui faisait goûter l'ineffable suavité des consolations du ciel, la laissait l'esprit et le cœur inondés d'amour et de joie, et toute sa personne embaumée du parfum de ses grâces et de ses bénédictions.

La mission de sainte Rose avait produit des fruits merveilleux au sein de cette ville, livrée jusque-là à l'impiété et à la licence ; le crime avait fait place à la vertu, la religion était en honneur, la foi était redevenue la règle des croyances et des mœurs, l'autorité de l'Eglise était respectée, plusieurs de ceux qui s'étaient fait le plus remarquer par leur opposition au Saint Siège ne craignaient pas de proclamer la légitimité de ses droits. Les hérétiques eux-mêmes avaient été subjugués par la parole de cette jeune enfant. Veus d'abord l'entendre par un esprit de simple curiosité, mais peu à peu captivés par le charme de sa parole, impressionnés par les marques frappantes de sa haute sainteté, vaincus par la force

de ses raisons, ils avaient fini par rendre hommage à la vérité. Ils étaient devenus aussi fervents dans la pratique de leur devoirs de chrétiens que dévoués, comme sujets, à la cause du Souverain Pontife. De cette multitude d'hérétiques et d'impies que renfermait la ville de Viterbe, il n'en resta qu'un petit nombre qui refusa d'ouvrir les yeux à la lumière et qui resta attaché au parti de l'empereur.

Rose bénissait le SEIGNEUR d'avoir ouvert les trésors de sa miséricorde sur sa chère patrie et ramené dans le sentier du salut tant de malheureux qui couraient en aveugles vers l'abîme de la perdition. Connaissant néanmoins le prix des âmes par les souffrances auxquelles le SAUVEUR s'est assujéti pour les sauver, elle ne pouvait se défendre d'une profonde tristesse en voyant les principaux partisans de Frédéric II s'obstiner dans leur aveuglement ; il n'était pas d'ailleurs de moyens qu'ils ne prissent pour paralyser sa mission. La sainte enfant mit tout en œuvre pour les convertir, elle engagea même avec eux des discussions publiques, déjoua leurs ruses, découvrit leurs sophismes, renversa leurs arguments et les réduisit au silence, en présence d'une foule immense qui applaudissait à la victoire remportée par la jeune vierge.

Honteux, irrités de leur défaite, les hérétiques, partisans de Frédéric II, n'en devinrent que plus furieux et plus opiniâtres. Voyant que la Sainte, par ses pré-

dications, mettait au grand jour l'odieuse trame de leur conduite et diminuait la sympathie des Viterbiens pour l'empereur, en activant leur amour pour la religion et le Souverain Pontife, ils lui firent défendre, sous peine des plus graves châtimens, de parler jamais plus en public. La Sainte ne se laisse point intimider par les menaces : elle déclare qu'elle remplira jusqu'au bout la mission qu'elle a reçue du Ciel, qu'elle accomplira, dans toute son étendue, la volonté du Très-Haut, dût-elle être exposée à la prison, à l'exil, à la mort même la plus cruelle.

Cette ferme déclaration accrut l'exaspération des hérétiques ; ils auraient même voulu porter immédiatement la main sur elle, mais ils craignirent que le peuple, plein de vénération pour leur jeune concitoyenne, ne se soulevât en masse et n'allât, pour venger sa mort, jusqu'à précipiter la ruine d'un pouvoir qu'ils désiraient maintenir. Ils se contentèrent donc de la faire exiler. S'adressant au préfet, ils lui firent entendre que, excités par les discours subversifs de Rose, les Viterbiens étaient sur le point de se soulever pour renverser l'autorité de l'empereur et revenir au gouvernement du Souverain Pontife. Rose, avec son père et sa mère, furent donc condamnés à prendre immédiatement la route de l'exil ; elle était alors, à ce que l'on croit, dans la quinzième année de son âge.

La marche des pauvres exilés fut pénible et périlleuse. On était au cœur de l'hiver, la nuit était sombre et humide, la neige qui couvrait la terre en avait effacé les sentiers, la jeune vierge avait pour tout vêtement sa pauvre tunique, le sang coulait en abondance de ses pieds déchirés par les épines : mais la généreuse enfant, le regard toujours élevé vers son DIEU, le cœur rempli de confiance et d'abandon en sa sainte volonté, ne cessait d'encourager ses pauvres parents, et de leur parler du bonheur de ceux qui souffrent persécution pour la justice. Ils arrivèrent enfin à Soriano, petite ville située à quelques lieues de Viterbe.

Le SEIGNEUR ave tit sa fidèle servante qu'il l'avait conduite à Soriano, afin qu'elle exhortât à la pénitence les habitants de cette ville. Rose reprit donc le cours de ses prédications et les fruits n'en furent ici ni moins abondants ni moins consolants qu'à Viterbe. Le 5 décembre de l'année 1250, au moment où elle priait avec ardeur pour l'Eglise, un ange lui fut envoyé qui lui annonça la mort prochaine de l'empereur Frédéric et les jours de paix qui allaient se lever pour l'Eglise. Cette nouvelle combla son âme de joie, et le lendemain elle en fit part aux habitants de Soriano qui en bénirent le SEIGNEUR. L'événement ne tarda pas à se réaliser ; quelques jours après, le persécuteur de l'Eglise était appelé au

tribunal de DIEU, et Innocent IV, réfugié à Lyon, reentra en possession des États pontificaux. A cette occasion, les habitants de Viterbe classèrent de leur ville les autorités impériales, et arborèrent sur les édifices publics les bannières du Pape, leur légitime souverain.

Après avoir rempli sa mission à Soriano, notre Sainte apprit qu'à Vitorechiano, ville voisine, les habitants, séduits par une magicienne que sondoyait le gouvernement de l'empereur, s'étaient séparés du Saint Siège, avaient abandonné la pratique de la religion et vivaient dans la licence et l'impiété. Le SEIGNEUR lui inspira d'aller porter à ce malheureux peuple la parole du salut. Elle quitta Soriano au milieu des larmes de cette population qui voyait en elle un envoyé du ciel.

Les habitants de Vitorechiano avaient entendu parler des merveilles opérées par sainte Rose ; un grand nombre d'entre eux étaient même venus l'entendre, soit à Viterbe, soit à Soriano. Aussi, à peine eut-elle paru dans la ville, que le bruit de son arrivée se répandit avec la rapidité de l'éclair jusque dans les villages voisins. Les multitudes accoururent de toutes parts pour l'entendre, et sa parole fut si efficace qu'en peu de jours la ville se trouva totalement transformée. Mais la jeune vierge craignait qu'après son départ la magicienne n'entraînât de nouveau dans l'er-

reur les âmes remises dans le sentier de la vérité; elle avait à cœur d'arracher au démon cette malheureuse qui pouvait faire tant de mal à la religion. Elle a donc recours à tous les moyens inspirés par la charité; elle engage avec elle une discussion publique et combat victorieusement ses erreurs; mais ses efforts viennent échouer devant l'obstination de la malheureuse.

La Sainte redoublant alors ses efforts et ses macérations, le SEIGNEUR lui inspira de donner, en présence de la ville entière, une preuve décisive à l'appui de la vérité catholique qu'elle prêchait. Elle fit préparer sur la place publique un incense bûcher et pria les prêtres de la ville de faire sonner le tocsin. Le peuple accourut en foule. La Sainte annonça à l'auditoire qu'elle allait employer un dernier moyen afin de convaincre, s'il était possible, la malheureuse magicienne, la seule âme qui dans cette ville se fût obstinée dans ses erreurs. Cela dit, elle fait signe d'allumer le bûcher. Dès qu'il est embrasé et que les flammes s'élèvent vers le ciel, Rose s'avance avec un visage calme; d'un pas ferme et assuré elle entre dans le feu, et monte jusqu'au sommet du bûcher: là, elle se tient debout, croise les mains sur sa poitrine, et, le regard amoureux fixé vers le ciel, elle chante les louanges de DIEU. Les flammes, en arrivant à ses pieds, s'écartent comme avec respect et l'enveloppent sans la

toucher. On imagine l'étonnement, l'enthousiasme du peuple à la vue d'un tel prodige. La Sainte resta durant trois heures au milieu des flammes; pas un cheveu de sa tête, pas un fragment de sa tunique n'avait été atteint par le feu. La foule proclame la sainteté de la servante de DIEU, elle bénit hautement le SEIGNEUR de l'avoir fait entrer dans une religion dont la divinité se manifeste par de si grands miracles et de si belles vertus. La magicienne elle-même ne put résister à l'action de la grâce, elle alla se jeter aux pieds de Rose, confessa publiquement ses erreurs et la supplia d'intercéder pour elle auprès de la divine miséricorde. Sa conversion fut sincère; après avoir abjuré ses erreurs et réparé ses scandales, elle passa le reste de sa vie dans la pénitence et la pratique de toutes les vertus.

La Sainte quitta Vitorchiano, emportant le regret de tous les habitants. On voulut l'accompagner dans son voyage, mais dès qu'elle fut à quelque distance de la ville elle pria ce bon peuple de revenir sur ses pas, et, après l'avoir béni, elle continua sa route, accompagnée seulement de son père et de sa mère. Rose parcourut encore plusieurs villes et bourgades de la province de Viterbe, opérant partout des miracles, convertissant les pécheurs, fortifiant les justes, apaisant les discordes et affermissant dans les âmes l'autorité de l'Eglise et du Saint-Siège.

Quand elle eut ramené à DIEU toutes les âmes qu'elle avait pour mission d'évangéliser, elle prit avec ses parents le chemin de Viterbe. A la nouvelle de son retour les habitants de la cité se transportèrent en foule à sa rencontre, bénissant le ciel de leur avoir rendu celle qui les avait éclairés et ramenés dans le sentier de la vérité et de la vertu.

La mission de notre Sainte était en quelque sorte terminée : elle ne songea plus qu'à mettre à exécution un projet qu'elle avait formé depuis longtemps : elle voulut se séparer du monde pour vivre seule avec DIEU seul. Elle vint donc frapper à la porte du monastère de *Sainte-Marie-des-Roses*. L'abesse ne crut pas devoir l'accepter. « Il ne vous plaît pas, répondit la Sainte en souriant, de me recevoir pendant ma vie ; peut-être vous sera-t-il plus agréable de me recevoir après ma mort. »

Sainte Rose se retira dans sa cellule de la maison paternelle, où son temps se passait dans la contemplation et dans la pratique des plus rigoureuses pénitences ; elle n'en sortait que pour aller entendre la messe ou s'entretenir avec son confesseur. Quelques jeunes filles, touchées de ses exemples, voulurent se placer sous sa conduite. La Sainte, avec le concours de son confesseur, ayant trouvé un local auprès du monastère de *Sainte-Marie-des-Roses*, elles s'y réunirent pour mener la vie religieuse, sous la Règle du Tiers-Ordre de Saint-Fran-

çois. Leur vie toute céleste fut un sujet d'édification pour la ville entière.

Cependant les religieuses du monastère voisin, qui ne pouvaient subsister que par les aumônes qu'elles recevaient des fidèles, craignirent que l'établissement de cette communauté, vivant elle aussi de la charité, ne les privât d'un secours qui leur était nécessaire. Elles obtinrent d'Innocent IV un bref qui interdisait toute fondation de communauté dans un rayon de deux milles autour de leur monastère. L'évêque fit appeler Rose pour lui communiquer les ordres du Souverain Pontife. Notre jeune Sainte reçut cette décision avec un profond respect et une humble soumission : « Puisque, dit-elle, le divin Maître daigne nous manifester par l'entremise de son Vicaire, que nous lui plaisons davantage en vivant chacune d'une vie privée, je ne crois pas trop présumer des dispositions de mes chères compagnes, en pensant qu'elles s'estimeront très heureuses de se séparer à l'instant. »

Rentrée à la maison paternelle, la Sainte se renferma dans sa cellule pour y continuer sa vie de pénitence et de prière. Le céleste Epoux ne devait pas tarder à l'appeler au banquet des noces éternelles. Arrivée à ses derniers moments, elle voulut adresser à ses bons parents et à ses chères compagnes quelques paroles de consolations : « Je meurs, leur dit elle, mais je meurs avec joie, car je désire m'unir à mon DIEU.

Vivez de manière à ne point craindre la mort. Pour qui a vécu saintement dans le monde, la mort ne saurait être effrayante, mais douce et précieuse. Mon cher père, ma mère bien-aimée, je me sépare de vous, mais mon âme vous sera toujours unie, et, une fois dans le sein de DIEU, elle sollicitera pour vous cette béatitude après laquelle je soupire en ce moment. » Puis s'adressant à ses chères compagnes : « Je vous laisse, leur dit-elle, en vous recommandant à JÉSUS mon divin Epoux. Je vous exhorte à avancer tous les jours dans le chemin de la vertu : par là seulement vous plairez à cet Epoux céleste. Parmi toutes les vertus, je vous recommande spécialement l'amour de DIEU. O amour ! ô amour ! Combien est froid celui qui ne sent pas vos saintes ardeurs ! Je vous recommande encore l'humilité ; malheur à qui n'est pas humble ! Humilité ! humilité ! ô sainte, ô très sainte humilité ! »

Au moment de rendre le dernier soupir, cet ange de la terre prononça les doux noms de JÉSUS et de MARIE : ils furent la clef d'or qui lui ouvrit le ciel. C'était, à ce que l'on croit, le 6 mars 1252 ; sainte Rose avait alors dix-sept ans et quelques mois. Elle était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne ; son visage respirait un air si suave et si saint qu'on ne pouvait le regarder sans se sentir porté à l'amour de la pureté ; son teint, naturellement blanc et vermeil, était devenu pâle par suite de ses jeûnes et de

ses austères pénitences ; ses yeux étaient brillants, ses traits d'une finesse et d'une beauté remarquables, son port digne et modeste, sa vue suffisait à inspirer la dévotion ; sa complexion extrêmement délicate n'avait pu supporter les plus effrayantes austérités que par un continuel miracle.

Sainte Rose fut d'abord ensevelie dans l'église paroissiale, mais elle avait annoncé qu'après sa mort elle serait reçue chez les Religieuses de *Sainte-Marie des-Roses*. Elle apparut donc par trois fois au pape Alexandre IV qui se trouvait alors à Viterbe, et lui ordonna de faire transférer son corps dans l'église de ce monastère. Un tombeau y fut préparé et le corps de la Bienheureuse, merveilleusement conservé, y fut transféré solennellement le 4 septembre, jour qui a été fixé depuis pour la célébration de sa fête. C'est dans cette même église que repose encore aujourd'hui le corps de sainte Rose, conservé, depuis plus de six siècles, sans la moindre atteinte de corruption.



SAINT ACHARD, abbé de Jumièges

( 15 septembre )

---

Je vous rapporte, mes chers enfants, cette vision vraiment extraordinaire, pour vous faire toujours de mieux en mieux comprendre, combien, d'un côté, le bon DIEU veille sur nous miséricordieusement, par ses saints Anges : et combien, de l'autre, le démon, l'implacable ennemi de notre âme, rôde toujours autour de nous, comme un lion rugissant, cherchant qui il trouvera pour le dévorer.

Saint Achard avait accepté, pour faire la volonté de DIEU, de diriger, comme abbé, la Communauté de Jumièges, au diocèse de Rouen. Le saint abbé gouverna ce monastère composé de *neuf cents* Religieux et de *quinze cents* serviteurs et domestiques, avec une vigilance vraiment pastorale, et il le sanctifia par la force de ses paroles, par la vertu de ses exemples et par l'éclat de ses miracles. Un jour, comme il était en oraison dans sa cellule, il aperçut le démon qui, tenant une cognée de feu, coupait un grand arbre, sous lequel les frères travaillaient en ce moment, afin d'en écraser une partie par sa chute ; mais, se transportant à

l'heure même sur le lieu, il le chassa par le signe de la croix, et fit voir aux religieux l'arbre déjà brûlé par le pied, jetant une odeur de soufre insupportable, et les pommes dont il était chargé devenues noires comme du charbon; elles se réduisaient aussitôt en cendres quand on y touchait. Ils lui demandèrent s'il voulait qu'ils le jetassent par terre, afin que l'ennemi ne s'en servit plus pour leur nuire: « Non, mes Frères, dit le saint Abbé, il ne faut pas l'ôter: laissons-le sur pied en mémoire de la grâce que DIEU vous a faite de vous préserver de la malice du démon, et afin que, le voyant en cet état, il nous avertisse d'être toujours sur nos gardes contre les artifices du malin esprit. »

Le Saint avait coutume, lorsque les religieux étaient retirés dans leurs cellules, de visiter les dortoirs avec la croix et l'eau bénite pour en chasser le démon, qu'il souvent trouvé caché dans ces saints lieux, où il cherchait l'occasion de tenter les religieux pendant le repos de la nuit. Il eut plusieurs visions dont il se servit très utilement pour inspirer l'amour de la vertu et de l'obéissance, et imprimer l'horreur des moindres péchés, et particulièrement de la lâcheté au service de DIEU. La plus mémorable, tant par les moralités qu'elle renferme, que par l'événement qui la suivit, est celle qu'il eut peu de temps avant sa mort. Il appréhendait que ses enfants, élevés avec tant de

soin dans la perfection et dans le mépris de toutes les choses de la terre, ne vinssent à se relâcher après sa mort ; il demanda à DIEU qu'il les ôtât plutôt de ce monde, que de permettre qu'ils tombassent en ce malheur ; et, de plus, qu'il lui fit connaître ce qu'il devait faire pour l'accomplissement de leur sanctification. La nuit suivante, à l'heure de la divine psalmodie, il vit, d'un côté, un Ange d'un regard aimable et charmant, revêtu d'un habit de lumière, tenant une baguette à la main ; et, de l'autre, un démon d'une noirceur effroyable, jetant feu et flammes par les yeux. Comme il les considérait attentivement, il ouït l'Ange qui faisait de grands reproches au démon de ce qu'il osait paraître en ces lieux sacrés, vu qu'il n'y avait rien à prétendre sur les serviteurs de DIEU qui y demeuraient, et que ses embûches y étaient inutiles, parce que l'obéissance y était en vigueur ; que l'humilité s'y pratiquait à l'envi, que la charité y régnait dans tous les cœurs, et que la régularité y était admirablement bien gardée. « Cherche donc ailleurs, ajouta-t-il, à faire des conquêtes ; Babylone est le lieu de tes triomphes, et non pas Jérusalem, d'où la parole de DIEU et le sang de JÉSUS-CHRIST t'ont banni. » — Le démon soutenait de son côté, qu'il n'y perdrait pas son temps et qu'il prendrait en bien ses mesures, qu'il y ferait de bonnes affaires, ayant mille artifices pour venir à bout de ses desseins.

Après cette dispute, l'Ange, s'approchant d'Achard, lui dit de ne point s'étonner de ce qu'il avait vu et entendu, de demeurer toujours constant ; il l'assura que sa prière avait été exaucée, que ses religieux seraient appelés à la gloire de DIEU ; que ceux qu'il toucherait de sa baguette passeraient les premiers ; que, quelque temps après, ils reviendraient pleins de gloire, assister à son décès et l'enlever avec eux dans le Ciel ; que ceux qu'il ne toucherait pas ne les suivraient pas sitôt après, qu'on le laisserait encore sur la terre, afin qu'il achevât de les affermir dans la vertu pour les rendre dignes de paraître devant la majesté de DIEU ; et qu'il ne manquât point d'avertir ceux qui auraient été touchés de se préparer incessamment à la mort par une confession générale de tous leurs péchés, par la réception de la sainte Eucharistie, et par des exercices de pénitence, jusqu'à ce qu'ils fussent appelés au festin de l'AGNEAU.

Après cela, l'Ange sembla s'en aller ; mais le Saint s'apercevant que le démon restait encore, s'écria : « Vous nous abandonnez, ô ange du SEIGNEUR ! et vous souffrez que cet esprit exterminateur demeure ici pour perdre les serviteurs de DIEU ! » — « Ne craignez rien, répartit l'ange, je ne quitte pas ce saint monastère, qui a toujours été sous ma garde depuis qu'il a été fondé, et le démon, malgré lui, ne fera que du bien aux religieux qui doivent bientôt mourir. DIEU lui a

seulement permis de se montrer visiblement à eux, lorsque leurs âmes seront prêtes à se séparer de leurs corps, afin qu'une vision si terrible leur imprimant de la crainte, ils aient plus de douleur de leurs péchés, et puissent ainsi expier, dès cette vie, ce qui les retarderait de jouir du bonheur des Saints.»

Le lendemain de grand matin, le saint Abbé rassembla tous les religieux, et, après leur avoir raconté la mystérieuse vision qu'il avait eue, il exhorta puissamment ceux qui devaient partir les premiers, à se tenir prêts quand le SEIGNEUR les appellerait ; et ceux qui devaient rester, à travailler, avec ferveur, à mériter la même grâce que les autres. Ils profitèrent tous de cet avertissement ; mais on ne peut décrire les larmes de pénitence que versaient ceux qui n'avaient plus que quatre jours pour se préparer à la mort. On les voyait le corps prosterné contre terre, implorer la miséricorde de DIEU, se déchirer la chair à coups de fouets, se frapper rudement la poitrine, demander d'une voix lamentable pardon de leurs péchés, soupirer, pousser des sanglots et donner tous les signes d'une parfaite contrition. Après avoir passé trois jours dans les jeûnes, sans prendre aucune nourriture, le quatrième, dès que l'aurore commença à paraître, ils se rendirent tous à l'église, où ils reçurent le saint Viatique et la dernière bénédiction de leur Abbé. Ayant fortifié leur âme par les divins Sacrements, ils s'embrassèrent tous

et se donnèrent un baiser de paix, puis ils se retirèrent au chapitre pour y attendre l'heureux moment de leur délivrance. Cependant le Saint fit chanter des psaumes par les autres religieux, pour recommander leurs confrères à la divine clémence. Durant cette pieuse cérémonie, leurs visages devinrent tout lumineux, comme s'ils eussent déjà joui de la présence de JÉSUS-CHRIST. O spectacle admirable et digne d'une éternelle mémoire ! sur les trois heures, il en mourut une partie ayant autant de tranquillité que s'ils eussent été endormis. A six heures, un autre, levant les mains au ciel et se recommandant à DIEU, rendit l'âme avec une douceur inexprimable. A neuf heures, les autres continuèrent à sortir de cette vie de misère pour en posséder une infiniment heureuse. Enfin, sur le soir, ceux qui restaient expirèrent dans la ferveur de leurs prières. On fut huit jours entiers à donner la sépulture à tous ces saints religieux. Que ce monastère est heureux ! que cette terre est riche ! que ce champ est précieux, de posséder dans son enceinte ce trésor inestimable ! Ceux qui leur survécurent étaient inconsolables, non de la mort de leurs frères, qui était trop précieuse pour la regretter, mais de ce qu'ils restaient encore sur la terre après un si bel exemple de la récompense que DIEU donne à ses élus. Les vieillards, qui avaient passé tant d'années dans la pénitence, et les infirmes, qui se voyaient sur le bord de

leur fosse, en avaient une sainte jalousie, et l'incertitude de leur sort, dans laquelle ils vivaient encore, leur causait une affliction qui ne peut être exprimée. Le saint Abbé tâcha de les remettre en leur inspirant une entière conformité à la volonté de DIEU, dont il faut toujours adorer la conduite et attendre les ordres avec patience.

Voilà, mes chers enfants, ce qui s'est passé visiblement dans l'admirable communauté de saint Acharl, et voilà ce qui se passe, sous l'œil de DIEU, mais invisiblement aux yeux des hommes, dans toutes les communautés ferventes. Ah ! mes bien chers et jennes amis, si vous pouviez comprendre, au moins un peu, les incomparables avantages de la vie religieuse, combien on y est heureux, comment on y fait facilement son salut, et quelle magnifique récompense attend dans le ciel les âmes religieuses, qu'il y aurait plus de vocations parmi vous pour l'état religieux. Si vous pouviez comprendre, un peu, cette inappréciable parole d'un grand docteur de l'Eglise, saint Alphonse de Liguori : « Pour moi, dit ce grand Saint, je tiens pour certain que la plus grande partie des places laissées vides par la chute des séraphins ne sera occupée dans le ciel que par les âmes religieuses ». Si vous pouviez comprendre un peu cela, dis-je, vous demanderiez tous les jours au bon DIEU la grâce d'être appelés à une vocation si sublime !

Quelque temps après ces grandes visions, il fut révélé à saint Aelard que sa fin était proche. Les sept jours qui précédèrent son décès, le Saint s'occupa à exhorter ses Religieux à une parfaite concorde entre eux et à une vigilance continuelle sur toutes leurs démarches, de crainte de donner lieu au démon de les tenter. Il leur enseigna aussi des remèdes pour guérir les maladies de l'âme; il leur recommanda surtout de ne pas se laisser abuser, sous un prétexte spécieux de vertu, qui était la tentation la plus dangereuse dont l'ennemi se servit pour séduire les âmes religieuses. Le jour de sa mort, il leur dit ces dernières paroles: « Je vous conjure, mes Frères et mes enfants bénis, de ne jamais donner entrée dans votre cœur à la moindre aversion qui puisse rompre la paix fraternelle que je vous ai tant recommandée. L'aversion du prochain, comme vous le savez, mes chers enfants, nous sépare de DIEU et nous rend indignes du ciel, où les Saints sont si bien unis entre eux. Elle ne peut être expiée par les rigueurs de la pénitence; et le martyr même ni l'effusion du sang ne peuvent l'effacer, si on ne la bannit de son cœur. La grâce que je demanderai à DIEU, ce sera qu'il vous préserve de cette peste, qui mine les communautés les mieux établies ». En achevant ces paroles, il leva les yeux au ciel et rendit son âme à DIEU, son Créateur, le 15 septembre 687.

LA BIENHEUREUSE IMELDA, Dominicaine  
( 16 septembre )

---

Voici maintenant, mes jeunes amis, l'abrégé de la ravissante histoire d'une toute jeune fille, la petite Imelda. Puissiez-vous, comme elle, avoir aussi un grand amour pour JÉSUS, dans l'adorable Eucharistie, ainsi que pour la Très Sainte VIERGE, sa divine Mère.

Imelda naquit à Bologne, de la noble famille des Lambertini. Elle reçut au baptême le nom de Madeleine, sous lequel elle fut connue avant son entrée en religion. Dans le cloître, elle reçut le nom d'Imelda, c'est-à-dire, donnée au monde *comme du miel*, sans doute à cause de sa douceur et de son extrême amabilité. Dès le berceau, tout en elle annonçait quelque chose de surnaturel : une délicatesse extrême, une pudeur instinctive et gracieuse qui jetaient dans l'admiration tous ceux qui avaient le bonheur de la voir de près. Pour faire sécher ses pleurs et ramener le sourire sur ses lèvres, il suffisait de prononcer les noms bénis de JÉSUS et de MARIE.

A peine sortie de l'enfance, elle se construisit un petit oratoire, où elle venait souvent s'unir à son

DIEU par la prière et lui offrir son cœur virginal. Méprisant le luxe du monde et toutes les splendeurs de la maison paternelle, elle résolut d'entrer dans un monastère pour y embrasser la chasteté, la pauvreté et l'obéissance volontaire, et se donner tout entière à son SAUVEUR. Après en avoir obtenu la permission de ses parents, elle entra au Convent de Sainte-Marie-Madeleine à Valdipectra, près de Bologne, où elle revêtit l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique, en attendant le jour où elle pourrait être admise à prononcer solennellement des vœux qu'elle avait déjà prononcés irrévocablement dans son cœur.

Malgré son âge tendre, elle embrassa avec courage tous les exercices de la vie religieuse. Il est impossible de décrire ses mortifications corporelles, son ardeur pour mettre un frein aux affections déréglées de son cœur, son amour de la prière et de l'oraison, et sa générosité à accomplir tous ses devoirs, même les plus rudes. Elle fut un exemple permanent pour ses compagnes, même pour celles qui lui étaient supérieures soit par l'âge, soit par la profession religieuse. Rien ne lui était plus agréable que de témoigner son amour à la Reine des Anges et à la sainte Eucharistie. Tous les jours elle assistait à la sainte Messe; elle en méditait avec une grande attention les mystères adorables, et les larmes et les soupirs que la violence de ses désirs arrachait à son âme virginale et qu'elle

essayait en vain d'étouffer, témoignaient de son ardent amour pour JÉSUS-CHRIST et du désir qu'elle avait de le recevoir. Son jeune âge ne lui permettant pas de participer avec ses compagnes au banquet sacré, elle en souffrait beaucoup car elle sentait son cœur s'embraser et se fondre sous l'ardeur du feu divin qui la dévorait intérieurement. Mais DIEU ne résiste pas longtemps aux prières de ceux qui l'aiment d'un profond amour; car il a déclaré par la bouche du Sage: «Ceux qui m'aiment sont aimés de moi; et ceux qui me cherchent dès le matin, me trouveront infailliblement.» Sachant que les vertus chez Imelda rachetaient abondamment sa jeunesse, il l'égalait aux autres religieuses, et montra par un prodige éclatant qu'elle était plus digne que ses compagnes de recevoir JÉSUS-CHRIST, dans le très saint Sacrement de l'autel.

C'était le jour de l'Ascension 12 mai 1333; Imelda avait alors douze ans<sup>1</sup>. Pendant que ses compagnes, heureuses et recueillies, allaient, chacune à son tour, prendre leur place à la table des Anges, seule elle demeura agenouillée devant sa petite stalle, plénant d'envie et songeant à leur bonheur. Les yeux levés au ciel, ses deux petites mains croisées sur la poitrine, comme pour modérer la violence des batte-

---

1. A cette époque, on le voit, les enfants faisaient leur première Communion à un âge plus avancé qu'aujourd'hui.

ments de son cœur, qui semblait près de se rompre, et pressant entre ses doigts l'image de JÉSUS crucifié qui ne la quittait jamais, elle disait avec l'Épouse du Cantique des cantiques : « Venez, ô le Bien-Aimé de mou âme ! Descendez dans ce jardin qui est tout à vous, et cueillez-en les fruits. On cessez d'abaïsser vers moi vos regards, ou laissez mon âme s'envoler sur vos traces. Entraînez-moi après vous : que je coure à l'odeur de vos parfums. Vous m'êtes, ô mon Bien-Aimé, comme un bouquet de myrrhe : votre image bénie ne cessera de reposer sur mon cœur ; mais que ne puis-je vous donner asile, moi aussi, et vous faire fête dans mon âme ! Venez, SEIGNEUR JÉSUS, venez, car je languis d'amour et je me meurs du désir de votre adorable présence !... » Mais JÉSUS ne venait pas ; et sachant que tout est possible à une prière opiniâtre, elle ne cessait de l'importuner de ses cris ; son cœur trop plein débordait en amoureuses plaintes.

Comme elle pleurait et priait toujours, tout à coup une hostie se détache miraculeusement du tabernacle, traverse la grille du chœur, et, voltigeant dans l'air, s'arrête au-dessus d'elle. Les religieuses, émues d'un tel spectacle, n'osent d'abord en croire leurs yeux ; mais bientôt l'illusion n'est pas possible : le miracle persévère ; une clarté subite se répand dans l'église, accompagnée d'une suave odeur ; et une main invisible, mais puissante, retient l'Hostie suspendue

devant la jeune enfant qui, triomphante, mais timide, demeure partagée entre la joie de se sentir si près de Celui qu'elle aime et la douleur de ne pouvoir encore s'unir à lui. Son confesseur, averti de ce prodige, accourt, et voyant dans ce fait une manifestation non équivoque de la volonté divine, recueille respectueusement sur une patène la sainte hostie et en communique la bienheureuse enfant.

Enfin, ses vœux sont accomplis ! et comme si elle n'eût pu dans un corps mortel supporter une telle joie, elle s'affaissa sur elle-même, abîmée dans une contemplation profonde. Les mains toujours croisées sur la poitrine, les yeux doucement fermés, Inelda paraissait livrée à un délicieux sommeil. Longtemps ses sœurs l'admirèrent en silence, ne se lassant pas de la contempler. A la fin cependant, elles conçurent quelques inquiétudes ; on l'appelle, on la prie ; on lui commande de se relever. Elle, toujours si prompte à l'obéissance, cette fois demeure immobile ; elle n'a pas entendu : on la touche, elle n'a pas senti : son âme était allée s'asseoir au banquet éternel !



## SAINTE THÉRÈSE

( 15 octobre )

---

Vous allez entendre maintenant, mes chers enfants, le récit des jeunes années d'une des plus illustres Saintes, qui soient honorées dans l'Eglise de DIEU. Nous voulons parler de la Vie de la grande sainte Thérèse. Lisez-la avec attention, vous surtout jeunes filles. DIEU seul sait combien cette lecture faite avec recueillement a arraché de jeunes âmes comme les vôtres aux dangereuses frivolités du siècle, pour les placer dans le doux et sûr asile de la vie religieuse,

« Mes parents étaient des modèles de vertu. On voyait en mon père une admirable charité envers les pauvres et la compassion la plus vive pour les malades. Sa bonté à l'égard des serviteurs allait fort loin. Dans ses paroles, il se fit toujours remarquer par un souverain respect pour la vérité.

Ma mère était d'une ravissante modestie, dotée d'une beauté rare, jamais elle ne parut en faire la moindre estime. Elle comptait à peine trente-cinq ans quand elle mourut, et déjà depuis longtemps elle avait adopté le costume sévère des personnes âgées. Elle charmait

par la douceur de son caractère. Sa vie tout entière s'était écoulée dans de grandes infirmités qui firent admirer sa patience; la mort la plus chrétienne en fut le terme et la couronne.

Nous étions trois sœurs et neuf frères. Tous ont ressemblé à leurs parents par la vertu, excepté moi...»

C'est en ces termes si humbles que la grande sainte Thérèse commence le récit de sa Vie qu'elle écrivit elle-même d'après l'ordre de ses confesseurs. Elle naquit à Avila, ville de l'Espagne située dans la Vieille-Castille, le 23 mars 1515, aux premières lueurs du jour, pendant que les cloches tintaient l'Angelus. Si elle prétend qu'elle fut la moins vertueuse de sa famille, gardons-nous de le croire; c'est le contraire qui eut lieu. Mais les Saints cherchent toujours à se rabaisser. Laissons-la continuer.

«Je chérissais tous mes frères de l'affection la plus tendre, et ils me payaient de retour. Toutefois, il y en avait un que j'aimais plus que les autres. Il était à peu près de mon âge et nous lisions ensemble les *Vies des Saints*. En voyant les divers supplices que les martyrs enduraient pour DIEU, je trouvais qu'ils achetaient à bon compte le bonheur d'aller jouir de lui toute une éternité, et je brûlais, moi aussi, du désir de mourir d'une mort si belle.»

Ce frère préféré se nommait Rodrigue. Il avait onze ans et sa sœur sept, lorsque les deux enfants, un jour

de grand matin, s'échappèrent furtivement de la maison paternelle, emportant avec eux une croûte de pain. Déjà, ils avaient traversé la ville et passé le pont jeté sur l'Adaja, lorsque, à un quart de lieue d'Avila, ils virent arriver à leur rencontre un de leurs oncles, qui venait de la campagne et les reconduisit à leurs parents pleins d'alarmes. La mère interroge les deux fugitifs: « Pourquoi vous enfuir ainsi ? » Le petit garçon de répondre: « C'est la petite, c'est la *Ninu* qui m'a entraîné. » Et la petite à son tour: « Je suis partie, dit-elle, parce que je veux mourir pour voir DIEU. Nous allons au pays des infidèles, afin qu'ils nous tranchent la tête... Je disais souvent à mon frère: Rodrigue, songes-y bien! les martyrs voient *toujours* DIEU, *toujours!* *toujours!*... Il faut que nous soyons aussi martyrs. »

O femme intrépide qui à *sept ans* courez à une mort glorieuse et y entraînez les autres!

Elle continue en ces termes: « Dès que je vis qu'il nous était impossible de marcher au martyre, nous résolûmes de mener la vie des ermites au désert. Dans le jardin attenant à la maison, nous nous mîmes à bâtir de notre mieux des ermitages en posant de petites pierres l'une sur l'autre, mais ils s'éroulaient aussitôt! » Ainsi Thérèse dut renoncer à la vie érémitique comme au martyre. DIEU se contenta pour lors de ses désirs. Plus tard, il les exaucera à sa

manière. Maintenant il fait comprendre à la pieuse enfant qu'elle doit s'appliquer aux vertus de son âge sous la direction de ses pieux parents.

Elle s'y applique de toute son âme, fait l'aumône de tout son pouvoir, mais son pouvoir est bien petit. Elle sait trouver des heures de solitude pour accomplir ses exercices de piété qui sont nombreux. Elle se plaît surtout à réciter le saint Rosaire, pratique que sa mère avait extrêmement à cœur et qu'elle a su inspirer à ses enfants. Les saintes images sont l'objet de son amour et de sa vénération. *Quand on aime Notre-Seigneur, on se réjouit de voir son portrait.* Dans sa chambre est suspendu un tableau qui représente la Samaritaine au puits de Jacob, disant au Sauveur : « SEIGNEUR donnez-moi de cette eau. » Le soir avant de s'endormir, l'enfant fait la même demande, et se sent dévorée de la soif d'aimer DIEU.

« Avec les compagnes de mon âge, dit-elle encore, mon grand plaisir était aussi de bâtir de petits monastères et d'imiter les religieuses. Mais plus grand était mon désir de donner ma vie pour DIEU et de vivre au désert, que celui d'être religieuse dans un couvent. »

Telle fut l'enfance de sainte Thérèse, douce et pure comme l'aurore d'une belle journée de printemps.

O grande Sainte, aimable protectrice des enfants, gardez leur innocence !

« J'avais douze ans ou à peu près, continue-t-elle, quand ma mère mourut. Je vis la grande perte que j'avais faite; dans ma douleur, j'allai me jeter aux pieds d'une image de Notre-Dame, et, avec beaucoup de larmes, je la conjurai de devenir ma Mère. Cette prière, faite avec la simplicité d'une enfant, fut entendue: depuis ce jour, je n'ai jamais eu recours à la Très Sainte VIERGE sans m'être vue exaucée. Si je suis revenue de mes égarements, c'est Elle qui m'en a retiré. »

Quels furent ces égarements, dont va parler la Sainte? Sans doute, elle commit des fautes véritables que sa conscience lui reprochait à juste raison: elle craignait de s'être exposée au danger de pécher mortellement; mais très certainement aucune faute de sa vie n'a atteint la gravité d'un péché mortel. Thérèse, de l'aveu de la sainte Eglise, a conservé jusqu'à la mort l'innocence de son baptême. D'autre part, ce qu'elle appelle « ses grandes infidélités » ne durèrent que trois mois. Elle va nous les signaler avec la plus grande douleur: ce sont des lectures imprudentes, la compagnie de personnes légères et le goût des parnes.

« Une amère tristesse s'empare de moi quand je pense aux causes qui me rendirent infidèle aux saints désirs de mon enfance. Combien ils manquent à leur devoir les pères et mères qui ne prennent pas soin que leurs enfants ne voient que de bons exemples! Au lieu d'imiter tant de bonnes qualités qui se trouvaient en ma

mère, je pris d'elle ce qui était défectueux. Toujours souffrante, elle se délassait, après son travail, à lire des romans de chevalerie et nous permettait de l'imiter. Cependant cela déplaisait fort à mon père et il ne fallait pas qu'il le vît. Peu à peu je contractai l'habitude de telles lectures; dès lors aussi je vis refroidir mes bons désirs et commençai à manquer à mes devoirs. Je ne trouvais point de mal à passer plusieurs heures du jour et de la nuit dans une occupation si vaine, en me cachant de mon père. A la fin je m'y livrai tout à fait avec passion, et, pour être contente, il me fallait un livre nouveau.»

Ces lectures exaltèrent tellement l'imagination de la jeune Thérèse que, de concert avec son frère Rodrigue, elle se mit à composer un semblable livre d'aventures romanesques. Mais c'est surtout après la mort de sa mère que cet entraînement eut des conséquences fâcheuses.

« Bientôt, dit-elle, je pris goût à la parure et cédaï au désir de plaire. J'avais grand soin de mes mains et de mes cheveux. J'aimais les parfums et les autres vanités, et, j'étais fort ingénieuse à me les procurer. Mon intention en cela n'était pas mauvaise, je n'aurais voulu pour rien au monde porter personne à offenser DIEU pour l'amour de moi. Maintenant je reconnais tout le mal que cela devait être!

Mon père, prudent comme il était, ne permettait

l'entrée de la maison qu'à des personnes de notre parenté. Plût à DIEU qu'il la leur eût aussi refusée ! Ces parents étaient à peu près de mon âge. Leur compagnie me fut très nuisible. Nous étions toujours ensemble. Pour ne pas leur déplaire, je les laissais parler de toutes leurs folies, et, ce qui est pire, c'est que mon âme prit plaisir à ces causeries. Si j'avais un conseil à donner à un père, à une mère, je leur dirais de bien prendre garde avec quelles personnes les enfants se lient à cet âge ; car, ayant naturellement plus de pente au mal qu'au bien, ils peuvent rencontrer dans ces liaisons de grands dangers pour la vertu. Parfois, j'en suis tout effrayée ; je parle d'après ma propre expérience. J'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi, dont la conduite était irréprochable ; au lieu de suivre son exemple, je fis passer en moi toutes les mauvaises qualités d'une parente très légère, qu'on ne pouvait empêcher de venir nous voir. Sa conversation produisit en moi le plus triste changement. Il ne me resta presque plus rien de mes heureuses dispositions pour la vertu. Je suis convaincue que si, à cet âge, je m'étais liée à des personnes vertueuses, j'aurais persévéré dans ma première ferveur.

La crainte filiale de DIEU s'effaça bientôt de mon cœur pour n'y plus laisser que celle de manquer à l'honneur. Car, pour aucune amitié de la terre, je n'aurais voulu manquer gravement à l'honneur. Mais

dans les choses légères, quand j'espérais qu'elles ne seraient pas connues, je ne craignais pas d'aller contre ses lois et contre ma conscience.

Cependant je dois à la vérité de dire que je n'ai jamais senti en moi le moindre attrait pour ce qui peut flétrir l'innocence; j'ai toujours eu une invincible horreur pour les choses déshonnêtes. Seulement je cherchais un agréable passe-temps dans ces sociétés de famille et elles pouvaient me devenir une occasion très dangereuse. DIEU seul m'a délivrée de tant de périls.

Il y avait à peine trois mois que je menais cette vie d'infidélités, quand mon père et ma sœur, qui étaient vraiment affligés de me voir retenue dans de telles amitiés, me firent entrer dans un couvent de la ville, où on élevait des jeunes personnes de ma condition. On choisit pour cela le moment du mariage de ma sœur. »

O grande Sainte, qui avez tant pleuré des fautes légères et de courte durée, priez pour la jeunesse chrétienne exposée à tant de périls.

Thérèse avait quinze ans, quand elle fut mise en pension chez les Augustines d'Avila. « Les huit premiers jours, écrit-elle, j'éprouvai un cruel ennui. J'étais lasse de la conduite que j'avais tenue précédemment, et j'avais de grandes craintes d'avoir beaucoup offensé DIEU dans ces vains entretiens que j'ai rapportés; je

me confessai plusieurs fois. Enfin les huit jours n'étaient pas écoulés que mon inquiétude cessa ; mon âme retrouva la paix et je me trouvai plus heureuse au pensionnat que chez mon père.

Le démon n'eut garde de m'oublier au sein de cette paix profonde dont je commençais à jouir, et il essaya de la troubler en poussant mes anciennes connaissances à me faire des visites et à m'envoyer des messages. Mais la vigilance dont j'étais entourée mit bientôt fin à ces tentatives. De leur côté toutes les habitantes du monastère étaient fort contentes de moi et me témoignaient beaucoup d'affection. C'est une faveur que DIEU m'a faite : partout où j'ai été, l'on m'a toujours vue avec plaisir. J'avais alors une vive horreur de devenir religieuse, mais ce m'était une joie de voir la piété et la régularité des religieuses de cette maison et de vivre au milieu d'elles. Je sentis bientôt renaître en moi les saintes habitudes du premier âge, et je compris quelle grande grâce DIEU nous fait en nous mettant dans la compagnie de personnes vertueuses.

Dans ce monastère vivait une religieuse fort sainte et de grand jugement, laquelle avait soin des pensionnaires. DIEU voulut se servir d'elle pour m'ouvrir les yeux à la lumière. Elle parlait de DIEU avec tant de charme que je ne me rassasiais pas de l'entendre ; d'ailleurs, toute ma vie, j'ai éprouvé un grand bonheur à entendre parler de DIEU. Mon séjour en ce couvent

ne fut que d'un an et demi, mais il produisit en moi le plus heureux changement. J'y contractai l'habitude de faire un grand nombre de prières vocales. Je suppliais toutes les religieuses de me recommander à DIEU, afin qu'il me fit embrasser l'état ou il voulait que je le servisse. Mais intérieurement je souhaitais que ce ne fût pas l'état religieux. Cependant à la fin de ma pension j'inclinai plutôt vers la vie religieuse. Il est vrai que ces saintes pensées d'entrer en religion ne venaient que par intervalles et s'évanouissaient bientôt, me laissant flottante et indécise sur le parti à prendre.

Le divin Maître se chargea lui-même de me préparer à la profession qui m'était la plus avantageuse, en m'envoyant une grave maladie qui me força de retourner chez mon père. Dès que je fus rétablie, on me conduisit vers ma sœur mariée, qui demeurait à la campagne; elle me reçut avec beaucoup de tendresse et eût souhaité me conserver toujours avec elle. En revenant, je m'arrêtai en chemin chez un de mes oncles, frère de mon père et qui était veuf. O mon DIEU, c'était-là que vous m'attendiez pour m'attirer à vous! Cet homme était fort sage, très vertueux et détaché du monde; quelques années après, malgré son âge avancé, il embrassa l'état religieux dans lequel il est mort saintement; j'ai tout lieu de croire qu'il jouit maintenant de la gloire du ciel. Il voulut me retenir plusieurs jours chez lui. Sa conversation roulait ordi-

nairement sur les choses de DIEU et la vanité du monde. Son principal exercice était de lire de bons livres en langue castillane. Il demanda que je lui fiasse la lecture ; je n'en avais nullement le goût ; mais, comme, pour faire plaisir, je portais la complaisance à l'excès, je me montrai fort contente de sa proposition. Je ne passai que peu de jours chez elle ; mais pendant ses entretiens, ses exemples, la parole de DIEU que je lisais ou entendais, laissèrent dans mon âme une impression profonde. Je vis de nouveau le néant de tout, la rapidité avec laquelle tout passe. Mais, dorénavant, se portait fortement vers la vie religieuse sans achever de se rendre. *N'importe, je voyais que c'était l'état le plus parfait et le plus sûr.*

Pendant trois mois, je livrai bataille à ma volonté rebelle. Voici les armes dont je me servais : « les peines et les souffrances de la vie religieuse ne sauraient dépasser ce qu'on endure au purgatoire, et moi je m'étais rendue digne de l'enfer. Ensuite si le cloître à ses austérités, je ne faisais rien de considérable en souffrant un peu pour un DIEU qui avait tant souffert pour moi. D'ailleurs, il m'aiderait de sa grâce. » En ces jours-là j'eus de rudes assauts à soutenir. Heureusement j'étais devenue amie des bons livres ; je lisais les épîtres de saint Jérôme et cette lecture m'affermir tellement dans ma résolution d'être toute à JÉSUS-CHRIST, que je ne balançai plus à la déclarer à mon

père. Or, faire cette déclaration et prendre l'habit religieux était pour moi comme une seule et même chose ; car, par attachement à l'honneur, je ne me serais jamais permis de revenir sur ma parole une fois donnée.

Mon père, qui m'aimait tendrement, ne voulut pas céder à mes instances, ni à celles que d'autres firent pour moi. Tout fut inutile. La seule chose que l'on put obtenir de lui, fut qu'après sa mort, je ferais ce que je voudrais.»

D'un côté, le Père des cieux appelle Thérèse à suivre son divin Fils, de l'autre, son père de la terre la retient.

Que doit faire Thérèse ? JÉSUS-CHRIST répète aussi à son oreille, cette parole de l'Évangile : « Celui qui aime quelqu'un plus que moi, n'est pas digne de moi. Celui qui veut me suivre doit tout quitter pour mon amour : son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses biens. » La couragense Thérèse va nous montrer comment l'amour de JÉSUS triompha en elle de l'amour de ses proches.

« Comme je craignais pour ma persévérance dans le bien, si je restais plus longtemps dans le monde, je jugeai qu'il ne me convenait pas de retarder mon entrée au couvent. Pendant que j'étais dans ces pensées, je persuadais à l'un de mes frères (Antoine) de se faire religieux, en lui montrant la vanité du monde.

Nous résolûmes que nous quitterions la maison un jour de grand matin, et qu'il me conduirait d'abord au monastère (des Carmélites) où j'avais une amie qui m'était très chère. Cependant je me sentais prête à aller dans tout autre, si j'avais eu l'espoir d'y mieux servir DIEU, ou que mon père m'en eût témoigné le désir, parce que je n'avais plus en vue que mon salut. Oui, je dis vrai en affirmant que, quand j'aurais été à ma dernière agonie, je n'aurais pas souffert davantage qu'au moment de sortir de la maison paternelle. Il me semblait que tous mes os allaient se détacher les uns des autres. Mon amour pour DIEU n'étant pas encore assez fort pour surmonter celui que j'avais pour ma famille, la lutte fut si violente que, sans l'assistance divine, j'allais succomber. Enfin, NOTRE-SEIGNEUR vint à mon secours, il me donna du courage contre moi-même et je partis.

Dès le moment<sup>1</sup> que je pris l'habit, j'éprouvai combien DIEU favorise ceux qui se font violence pour le servir. Il ne se peut dire quelle joie je ressentis lorsque je me vis revêtue de ce saint habit de la VIERGE, et *elle a toujours continué jusqu'à cette heure.* Je ne trouvais rien que d'agréable dans tous les exercices du Noviciat. Parfois il m'arrivait de balayer aux mêmes

---

1. Le soir même du jour de son entrée, 2 novembre 1533.

heures que j'employais autrefois à mes amusements et à mes parures, et j'avais infiniment de plaisir d'être enfin délivrée de toutes ces vanités. D'où pouvait me venir tant de bonheur, il m'était impossible de le comprendre. Quand j'y pense, il n'y a rien de si difficile que je ne me sente le courage d'entreprendre. Aussi j'oserais dire, si j'avais un conseil à donner : « Quand DIEU vous inspire à plusieurs reprises quelque grand dessein pour sa gloire, ne craignez pas de mettre la main à l'œuvre, malgré les répugnances de la nature, puisque le SEIGNEUR est tout-puissant et qu'il peut le faire. » C'est ce que j'ai expérimenté moi-même en bien des choses importantes.

Durant l'année du Noviciat, je me laissais aller à de grands troubles pour des choses de peu d'importance en elles-mêmes. Souvent je recevais des réprimandes sans les avoir méritées, et imparfaite comme j'étais, j'avais peine à les supporter. Cependant, avec le bonheur que j'avais d'être religieuse, tout cela passait. Comme j'aimais la solitude et que je me retirais volontiers à l'écart pour pleurer mes péchés, les Sœurs s'imaginèrent aussi que je n'étais pas contente et en parlèrent entre elles. Au fond, j'étais fort affectionnée à toutes les observances du cloître, mais je ne savais endurer ce qui ressemblait au mépris. Au contraire, j'étais bien aise d'avoir l'estime des autres, et pour l'obtenir, je mettais un soin extrême à bien faire tou-

tes choses, me persuadant à tort que c'était vertu d'agir avec une telle intention.

Parmi les religieuses, il y en avait alors une malade d'une effroyable infirmité dont elle mourut bientôt. C'étaient d'affreux ulcères qui donnaient de l'horreur à toutes les Sœurs, mais qui ne produisirent en moi d'autres effets que de me faire admirer sa grande patience. Aussi je disais à DIEU que, s'il voulait m'accorder une semblable patience, je le priais de m'envoyer toutes les maladies qu'il lui plairait. DIEU exauça ma prière, car deux ans n'étaient pas écoulés que je me trouvai atteinte d'un mal tout différent, mais qui me donna tout autant à souffrir durant plus de trois années, comme je le raconterai bientôt. »

Ce que la Sainte ne dit pas ici, c'est qu'elle soigna elle-même cette malade avec tendresse : elle lui baisait les mains, mangeait auprès d'elle, buvait au même verre, et lui protestait que, loin d'être dégoûtée de vivre à ses côtés, elle prenait un grand plaisir à la servir.

On le voit, Thérèse triomphait d'elle-même, surmontant ses répugnances, s'humiliant de ses faiblesses, déplorant ses sensibilités. Ainsi s'écoula l'année du Noviciat, pure et sans presque aucune offense de DIEU, écrit la Sainte. Le 3 novembre 1534, elle fit la profession solennelle des vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, avec un grand courage et une immense joie, ainsi qu'elle le déclare elle-même. Elle avait alors

dix-neuf ans et demi. Qu'on ne pense pas qu'elle ait accompli sans douleur ce sacrifice irrévocable de sa personne, de son corps, de ses biens, de sa volonté surtout. Au contraire, cette immolation fut l'une des plus grandes souffrances de sa vie. Mais elle l'offrit à DIEU avec une admirable force d'âme que DIEU récompensa aussitôt en l'inondant de saintes délices.

Et Alphonse de Cépéda, son père ? Il était trop chrétien pour s'opposer longtemps à la volonté de DIEU ; à peine sa fille fut-elle entrée au monastère qu'il vint lui-même, de plein gré, donner son consentement.

La Sainte va nous dire maintenant ce qu'elle a souffert durant plus de trois ans, ainsi qu'elle l'a annoncé plus haut. « Bien que je fusse au comble de mes vœux dans ce monastère, le changement de vie et de nourriture n'avait pas tardé d'altérer ma santé. J'avais des défaillances qui allèrent en s'augmentant, et de si violents maux de cœur, qu'on ne pouvait en être témoin sans être effrayé. Mon père n'aurait pu rien ajouter au soin qu'il prenait de moi, et parce que les médecins d'Avila ne trouvaient pas de remède à ma maladie, il voulut me conduire dans une localité où l'on disait se trouver des gens très habiles qui pourraient me guérir. Comme l'on ne faisait pas de vœu de clôture dans notre monastère, j'eus la liberté d'en sortir et d'être accompagnée en ce voyage d'une ancienne religieuse, mon intime amie dont j'ai déjà parlé.

Etant partie au commencement de l'hiver (1535), je demurai jusqu'au mois d'avril chez ma sœur, parce que le traitement ne devait commencer qu'au printemps. J'avais passé, en y allant, chez cet oncle dont il a été précédemment question. Il me donna un livre qui me profita beaucoup : j'y appris à faire oraison.

Enfin, mon père, ma sœur et cette religieuse dont j'étais tendrement aimée, m'emmènèrent avec des soins infinis à l'endroit où l'on espérait me guérir. J'y restai trois mois soumise à une véritable torture, parce que les remèdes qu'on employa étaient trop énergiques pour ma complexion. Je ne sais comment je pus résister à tant de souffrances. Les douleurs de cœur devenaient si extraordinaires qu'il me semblait parfois qu'on le déchirait avec des dents aiguës. L'excès de mes maux fit même craindre que ce ne fût de la rage. La fièvre ne me quittait pas. J'étais réduite à ne plus rien prendre que du liquide. Mes nerfs se contractèrent avec de telles douleurs que je n'avais ni jour ni nuit un seul moment de sommeil. A tout cela vint se joindre une immense tristesse.

Mon père se décida alors à me ramener chez lui ; mes premiers médecins me virent de nouveau et désespérèrent totalement de moi, parce que, selon eux, à mes autres infirmités, déjà graves, était venue se joindre l'étisie. Des pieds à la tête, je souffrais d'une manière qu'on peut dire atroce. O ciel, quelle moisson de

mérites, si j'avais su en profiter ! On ne comprenait pas comment je pouvais avoir la patience que je montrais et que DIEU seul évidemment me donnait. Son secours me venait surtout par l'oraison. Mes entretiens n'étaient qu'avec lui. Il me fortifiait aussi beaucoup par ces paroles de Job que j'avais presque toujours présentes à l'esprit et que mes lèvres répétaient sans cesse : « Puisque nous avons reçu tant de biens de la main du SEIGNEUR, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ? »

Ce martyre me dura depuis le mois d'avril jusqu'au 15 août. La fête de l'Assomption étant venue, je demandai à me confesser. On s'imagina que c'était par crainte de la mort, et mon père, pour me rassurer, ne voulut pas me le permettre. O amour excessif, amour selon la chair et le sang, qui faillit me devenir funeste, bien qu'il vint d'un père si sage, si catholique et si éclairé. Cette nuit-là même je tombai en défaillance et je restai sans connaissance pendant quatre jours. On me donna dans cet état l'Extrême-Onction. A tous moments, on croyait que j'allais expirer. Personne ne douta même plus que je ne fusse morte, sauf mon père qui était inconsolable d'avoir empêché ma confession. Il poussait de grands cris vers le Ciel. Béni soit à jamais Celui qui daigna les entendre ! Dans notre couvent, on avait déjà creusé ma fosse qui resta ouverte un jour et demi, et les religieuses étaient venues

à la maison pour emporter mon corps; un service pour le repos de mon âme avait été aussi célébré dans un monastère voisin des Pères Carmes, quand il plut à DIEU de me rappeler à la vie. Je me confessai aussitôt, en déclarant tout ce en quoi j'avais offensé DIEU. D'ailleurs, c'est une grâce que DIEU m'a faite: depuis ma première communion, j'ai toujours aimé à me confesser souvent, et chaque fois j'avais soin d'accuser tout ce que je croyais être un péché, quelque léger qu'il fût. Mais alors même que la mort m'eût frappée au milieu de cette défaillance, je crois que DIEU m'aurait fait miséricorde, parce que j'avais l'habitude d'éviter le péché mortel. Cependant, quand je songe à cet événement, je ne puis m'empêcher de trembler pour le danger que j'ai couru, et je ne saurais trop bénir DIEU qui a délivré mon âme. Qu'il soit béni à jamais! Que je sois réduite en cendres plutôt que je cesse de l'aimer. »

A Pâques fleuries, Thérèse voulut à tout prix être transportée dans son monastère. *Elle resta pendant trois ans percluse*, et ses actions de grâces furent bien vives, quand elle put se traîner un peu sur les mains. Les médecins déclarèrent sa paralysie incurable.

« Je souffrais tous ces maux, dit-elle, avec beaucoup de résignation à la volonté de DIEU, et les derniers avec joie, parce qu'ils ne paraissaient plus rien en comparaison des premiers, mais quand ils m'auraient

duré toute la vie, je me trouvais disposée à me soumettre à la sainte volonté de DIEU.

Me trouvant, quoique si jeune, frappée de paralysie, et voyant l'état misérable où les médecins de la terre m'avaient réduite, je résolus de m'adresser à ceux du ciel. Je pris pour avocat et protecteur auprès de DIEU le glorieux saint Joseph, et me recommandai beaucoup à lui. Je fis dire des messes, et j'eus recours à des prières approuvées, car je n'ai jamais aimé les dévotions où il entre certaines pratiques superstitieuses qui plaisent surtout aux femmes. Saint Joseph fit éclater à mon égard sa puissance et sa bonté. Grâce à son pouvoir, je me levai, je marchai, la paralysie disparut.

Je ne me souviens pas, d'ailleurs, de lui avoir rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé : il a même toujours dépassé mes espérances et m'a délivrée de beaucoup de périls tant de l'âme que du corps. Il semble que DIEU accorde à d'autres Saints la grâce de nous secourir en certaines nécessités ; mais je sais, par expérience, que saint Joseph nous secourt en toutes. NOTRE-SEIGNEUR veut sans doute nous faire voir que de même qu'il lui était soumis sur la terre, parce qu'il lui tenait lieu de père et en avait le nom, de même au ciel il ne sait rien lui refuser. D'autres personnes à qui j'ai conseillé de se recommander à ce grand Saint, l'ont éprouvé comme moi ; plusieurs ont maintenant pour lui une grande dévotion, et je recon-

nais tous les jours de plus en plus la vérité de ce que je viens de dire. . . »

Le reste de la vie de cette grande Sainte est bien connu surtout des âmes pieuses : son union continuelle avec DIEU, ses ravissements et ses extases, son zèle brûlant pour la gloire de DIEU et le salut des âmes, son irrésistible désir des souffrances qui lui arrachait ce cri étonnant : « Ou souffrir, ou mourir ! », ses longs et pénibles travaux pour la Réforme de son Ordre, avec la Fondation de ses nombreux Monastères. . .

Enfin la *séraphique* Thérèse, le 4 octobre 1582, à l'âge de 67 ans, exhala doucement son âme, plutôt par la violence de l'amour divin que par l'effet de la maladie. Son corps est resté incorruptible et il en découle une huile parfumée. Ses immortels écrits font l'admiration du monde entier !



## SAINT PIERRE-PASCAL, Evêque

( 23 octobre )

---

Notre Saint avait été élu évêque de Jaën, en Espagne, l'an 1269. Ce diocèse n'avait point de pasteur depuis cinq ans, et il était en la puissance des Maures, on peut juger de là combien il avait besoin d'un prélat zélé et vigilant. L'homme de DIEU le visita avec grand soin, et l'on y vit, en peu de temps, refleurir la discipline chrétienne.

L'année suivante, il retourna à Grenade, où il employa tout son revenu au soulagement des pauvres et au rachat des esclaves. Il entreprit même de convertir encore des mahométans, et sa parole eut tant de force qu'il y en eut beaucoup qui renoncèrent aux rêveries de Mahomet pour embrasser la doctrine de JÉSUS-CHRIST. Les partisans de l'Alcoran lui en firent un crime d'Etat : on l'arrêta prisonnier, on le chargea de chaînes et on lui fit subir de très rudes traitements.

Dès que l'on apprit ce malheur dans Jaën et dans Baeza, le clergé et le peuple chrétien se cotisèrent et lui envoyèrent une somme considérable d'argent pour payer sa rançon. il la reçut avec beaucoup de recon-

naissance; mais, par une charité dont il y a peu d'exemples, au lieu de l'employer pour se mettre lui-même en liberté, il l'employa à la délivrance de quantité de femmes et d'enfants; dont la faiblesse lui faisait craindre qu'ils n'abandonnassent enfin la religion chrétienne. Il composa dans la prison plusieurs traités pour servir de préservation aux fidèles, et pour désabuser les renégats qui s'étaient laissé séduire par la fausse religion de Mahomet. Ainsi, comme un autre saint Paul, il engendra plusieurs enfants spirituels, étant dans les chaînes. Il fut consolé dans cet état par plusieurs visions célestes. La plus considérable fut celle-ci: Le saint évêque allait célébrer la sainte messe; un petit enfant qui pouvait avoir de quatre à cinq ans et vêtu en esclave, se présenta modestement pour lui servir. Le Saint, après son action de grâces, voulut s'intéresser à son petit serviteur qui l'avait aidé avec une piété tout angélique et il se mit à le questionner sur le catéchisme. L'assurance et la sagesse de ses réponses le remplirent d'admiration. Mais quand il vint à lui demander ce que c'était que JÉSUS-CHRIST, alors l'enfant se fit connaître et lui dit: « Pierre, c'est moi qui suis JÉSUS-CHRIST; considère mes mains et mon côté, tu y trouveras les marques de mes plaies. Et parce que tu es demeuré prisonnier pour donner la liberté à mes esclaves, tu m'as fait moi-même ton prisonnier! » Et, ayant dit ces paroles, il disparut.



**MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART**

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax

J'ai choisi cet exemple pour montrer aux jeunes enfants qui sont admis à se mettre au chœur et qui ont l'honneur de servir la sainte Messe, quel prix le bon DIEU attache à cet acte si important, puisque NOTRE-SEIGNEUR a daigné lui-même, sous la figure d'un petit enfant, comme vous, servir la messe à un de ses grands serviteurs, prisonnier volontaire par amour pour lui.

Servez donc toujours la sainte Messe, mes chers enfants, avec un grand recueillement et avec une grande ferveur. Pensez que les anges eux-mêmes n'ont pas l'honneur qui vous est fait. Ils remplissent invisiblement le sanctuaire, et se contentent d'adorer en silence le Souverain Maître du ciel et de la terre, qui, à la voix du prêtre, descend véritablement sur l'autel, au moment de la consécration. Ah ! si nos jeunes servants de Messe étaient tant soit peu pénétrés de ces sublimes mystères, on ne verrait jamais de ces enfants qui, par leur nonchalance et même par leur dissipation, étonnent et scandalisent les pieux fidèles.



SAINT FRANÇOIS DE SALES,  
Evêque et Docteur de l'Eglise  
( 28 décembre )

---

Cet illustre Saint vint au monde au château de Sales, en Savoie, le 21 août 1567, et reçut au baptême les noms de François-Bonaventure. Son père, de l'antique et illustre maison de Sales, s'appelait François, seigneur de Neuvelles, et sa mère était fille du seigneur de Boisy. Le jeune François révéla dès le berceau ce qu'il serait un jour. Il n'avait pas encore deux ans, que déjà on voyait poindre en lui les premières lueurs de sa piété et de son amour pour les pauvres, qui ne firent que se développer avec l'âge. « Ce béni enfant, » dit le Père la Rivière, « portait dans toute sa personne le caractère de la bonté. Toujours son visage était gracieux, ses yeux doux, son regard aimant et son petit maintien si modeste que rien de plus : il semblait un petit ange. » Les premiers mots qu'il put articuler furent : « Le bon DIEU et maman m'aiment bien. » Ses parents résolurent dès lors de lui donner une bonne éducation : et, comprenant que la religion seule, en s'emparant du cœur, peut le rendre vraiment

et solidement vertueux, l'initièrent le plus tôt possible aux éléments du christianisme. Le jeune François, avec son esprit vif et sa mémoire prompte, fit de merveilleux progrès dans cet enseignement. L'horreur du mensonge et du vice, l'amour du vrai et du bien, tel fut le fruit de cette première éducation donnée au manoir paternel.

Vers l'âge de sept ans, François de Sales fut envoyé au collège de la Roche, situé à une lieue et demie du château de Sales. Après deux années passées dans cette école où il étonna ses maîtres bien plus encore par ses vertus que par ses progrès rapides, on l'envoya au collège d'Annecy, où il apporta la même ardeur pour la science et la vertu. Pendant cinq années, il y étudia la langue latine et les humanités, et obtint toujours les premières places, grâce à ses talents et à son application assidue. La décence de son extérieur et ses manières aimables édifiaient tout le monde ; sa présence soutenait dans le devoir ses condisciples : « Soyons sages, voilà le Saint qui vient » disaient-ils. Non content de les empêcher de faire le mal, il les portait au bien par ses paroles comme par ses exemples : « Apprenons de bonne heure, mes amis, à servir le bon DIEU et à le bénir pendant qu'il nous en donne le temps. »

A l'âge de dix ans, il fit sa première communion dans l'église des Dominicains d'Annecy et reçut, le

même jour, la confirmation des mains de Mgr Auge Justiniani, évêque de Genève, qui, en voyant l'air tout céleste qui rayonnait sur le visage du jeune François, prédit que cet enfant serait une grande lumière dans l'Eglise de DIEU et la merveille de son temps. Après avoir reçu ces deux grands sacrements, François de Sales redoubla de zèle pour sa sanctification et fit chaque jour de sensibles progrès dans la science et dans la piété. Dès lors il n'eut plus qu'un seul désir, celui de se consacrer tout à DIEU dans l'état ecclésiastique. Son père à qui il s'en était ouvert, ne voulut point d'abord y consentir : mais, voyant les instances de son fils, et la peine profonde que lui occasionnait ce refus, il finit par y acquiescer. François, alors âgé de onze ans, se rendit avec bonheur à Clermont au comté du Genevois, où il reçut la tonsure le 20 septembre 1578. A partir de ce jour, il s'approcha plus souvent de la sainte table, multiplia ses visites au Saint Sacrement, et consacra ses moments de loisir à la lecture de la Vie des Saints.

Et vous aussi, mes jeunes amis, continuez à lire pieusement la Vie des Saints, et le bon DIEU vous bénira, comme il a béni votre illustre modèle, le jeune François de Sales.

Ayant terminé ses humanités à Annecy, François fut envoyé à Paris, au collège de Clermont, tenu par les Jésuites, pour y étudier la rhétorique et la philo-

sophie. Il se livra avec ardeur à l'étude et obtint les premières places parmi ses condisciples. Grâce à sa modestie et à sa simplicité, ces succès ne flattèrent jamais son amour propre, car il recherchait par-dessus tout son avancement dans la science des Saints et les vertus solides. « NOTRE-SEIGNEUR, disait-il, est mon Maître dans la science des Saints, je vais souvent à lui afin qu'il me l'apprenne, car je me soucierais fort peu d'être savant si je ne devenais Saint. » Admis dans la Congrégation de la Sainte VIERGE établie au collège des Jésuites, ce fut pour lui le principe d'une vie toute nouvelle. MARIE était la confidente de ses peines comme de ses joies, et il disait souvent dans un saint transport : « Oh ! qui pourrait ne pas vous aimer, ma très chère Mère ? Que je sois éternellement tout à vous, et qu'avec moi toutes les créatures vivent et meurent pour votre amour ! » Les églises et les monastères étaient les lieux qu'il affectionnait le plus : après la prière, il aimait à converser avec les religieux dans ces asiles de la piété, et à retremper ainsi sa ferveur auprès de ces hommes qui avaient renoncé à tout pour embrasser une vie de pénitence, de prière et d'humilité.

Le jeune François de Sales ayant achevé son cours de rhétorique, passa en philosophie : il était alors âgé de quinze ans. Il joignit à cette étude celle de la théologie, à laquelle il se livra avec ardeur. Avec la

permission de son précepteur, il suivit en même temps au collège royal les cours d'Écriture sainte et d'hébreu. Ces occupations multiples ne lui firent rien retrancher de ses exercices de piété. Son inclination pour l'état ecclésiastique alla toujours croissant, et avec elle son amour pour la chasteté qu'il avait résolu de garder jusqu'à la mort et dont il avait confié la garde à la Reine des Anges. Mais l'esprit de ténèbres ne pouvait laisser cette fleur de sainteté s'épanouir sur un si vaste théâtre, sans essayer de la faner et de la flétrir sous le vent de la tentation. Vains avaient été jusque-là ses efforts, pour faire trébucher la vertu de François: ni les grandeurs du siècle, ni les douceurs de la famille n'avaient été capables de comprimer dans son cœur l'élan qui le portait vers l'Église: le spectacle des fêtes mondaines, pas plus que les insinuations de compagnons pervers, n'avaient pu diminuer dans son âme l'amour de DIEU et les trésors de perfection dont cet amour si pur est le principe et la source. Le père du mensonge comprit qu'il fallait tenter une autre voie pour ébranler cette vertu si ferme et si précocce. Il se mit à l'attaquer par le découragement, en lui insinuant la pensée que peut-être il n'était pas en état de grâce. Cette tentation alla toujours en croissant, au point qu'il finit par s'imaginer que l'enfer serait probablement son partage pour l'éternité. Dans ces pénibles angoisses du cœur,

l'innocent jeune homme s'adressait avec larmes, à JÉSUS, notre divin Rédempteur, et à MARIE, sa compatissante Mère. Dans cette anxiété si douloureuse, le jeune François fut bientôt réduit à un triste état de dépérissement et de faiblesse. Sa piété eut beau lui inspirer les réflexions les plus justes et les plus consolantes, il ne pouvait renaitre à la confiance et à l'espoir.

Cependant l'heure de la délivrance allait sonner. Etant un jour entré, en sortant du collège, dans l'église de Saint-Etienne des Grès, il alla se jeter aux pieds de la statue de la Sainte VIERGE, et lui récita, avec beaucoup de larmes, la belle et puissante prière : le *Souvenez-vous*. Après cette ardente supplication, il fit le vœu de chasteté perpétuelle et promet de réciter chaque jour le chapelet de six dizaines. C'en est fait ; à l'instant la tentation s'évanouit, les angoisses disparaissent. Le saint jeune homme continue en paix sa pieuse carrière et il deviendra plus tard l'aimable et grand Saint que tout le monde aujourd'hui aime et vénère, l'aimable et doux saint François de Sales.



## TABLE DES MATIERES

---

Avant-propos.....	III
Prélude.....	V

### TOME I

Jésus le divin Enfant.....	1
Le nom de Jésus ( <i>1<sup>er</sup> janvier</i> ).....	6
Marie pleine de grâce et pleine de beauté.....	11
Le très Saint Nom de Marie.....	14
Sainte Geneviève, patronne de Paris ( <i>3 janvier</i> ).....	20
Saint Frobert ( <i>8 janvier</i> ).....	27
Saint Julien et sainte Basiliŕse, martyrs ( <i>9 janvier</i> ).....	29
Bienheureuse Oringa ( <i>10 janvier</i> ).....	34
Sainte Véronique de Milan ( <i>13 janvier</i> ).....	"
Sainte Agnès, vierge et martyre ( <i>21 janvier</i> ).....	43
Sainte Marguerite de Hongrie ( <i>26 janvier</i> ).....	49
Saint Ansgar ( <i>3 février</i> ).....	52
Saint-Rambert ( <i>4 février</i> ).....	59
Les Martyrs du Japon ( <i>5 février</i> ).....	62
Sainte Dorothée, vierge et martyre ( <i>6 février</i> ).....	91
Saint Jean de Matha ( <i>8 février</i> ).....	95
Sainte Viridiane ( <i>13 février</i> ).....	105
Bx J.-Bte de la Conception, Trinitaire ( <i>14 février</i> ).....	111
Bx Sébastien de l'Apparition ( <i>25 février</i> ).....	115
Sainte Colette de Corbie ( <i>6 mars</i> ).....	120
Saint Thomas d'Aquin ( <i>7 mars</i> ).....	123
Sainte Perpétue, martyre ( <i>7 mars</i> ).....	130

Sainte Catherine de Bologne (9 mars).....	142
Sainte Françoise Romaine (9 mars).....	146
Bx Salvator d'Orta (18 mars).....	153
Saint Cuthbert, évêque (20 mars).....	158
Saint Ambroise de Sienne, dominicain (20 mars).....	161
Bx Jean de Parme (20 mars).....	166
Bse Jeanne-Marie de la Croix (20 mars).....	169
Sainte Philotée, vierge (23 mars).....	176
Saint Vincent Ferrier, dominicain (5 avril).....	179
Bx Herman, prémontré (7 avril).....	185
Bx Julien (8 avril).....	193
Jeanne Rodriguez (9 avril).....	196
Saint Benoit Labre (16 avril).....	203
Sainte Agnès de Montepulciano, vierge (20 avril).....	210
Bse Jeanne-Marie de Maillé (27 avril).....	216
Les saints : Jacques, Marien et autres martyrs en Nu- midie (30 avril).....	219
Sainte Catherine de Sienne, vierge, (30 avril).....	226

## TOME II

Saint Stanislas, évêque de Cracovie, martyr (7 mai).....	237
Sainte Solange, vierge et martyre (10 mai).....	241
Saint Pierre Régolat (13 mai).....	248
Saint Simon de Stock, général des Carmes (16 mai).....	251
Saint Pascal Baylon (17 mai).....	257
Saint Félix de Cantalice (18 mai).....	262
Saint Venant de Camérino, martyr (18 mai).....	265
Saint Yves (19 mai).....	271

Saint Bernardin de Sienne (20 mai).....	273
Sainte Marie-Madeleine de Pazzi (25 mai).....	277
Saint Philippe de Nér., fondateur de l'Oratoire (26 mai).	283
Bse Marianna de Jesus surnommée le lis de Quito (26 mai).....	291
Saint Hubert, moine de Brétigny (30 mai).....	299
Sainte Angèle Mérici, vierge (31 mai).....	306
Saint Louis de Gonzague (21 juin).....	315
Sainte Marine (14 juillet).....	321
Bse Marguerite de la Croix (15 juillet).....	325
Bse Cunégonde (27 juillet).....	331
Saint Alphonse de Liguori (2 a 3).....	335
Saint Roch (16 août).....	340
Saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse (19 août)....	346
Sainte Rose de Lima (30 août).....	350
Sainte Rose de Viterbe (4 septembre).....	359
Saint Achard, abbé de Jumièges (15 septembre).....	378
Bse Imelda, dominicaine (16 septembre).....	386
Sainte Thérèse (15 octobre).....	391
Saint Pierre-Pascal, évêque (23 octobre).....	412
Saint François de Sales, évêque et docteur de l'Eglise (28 décembre).....	415

